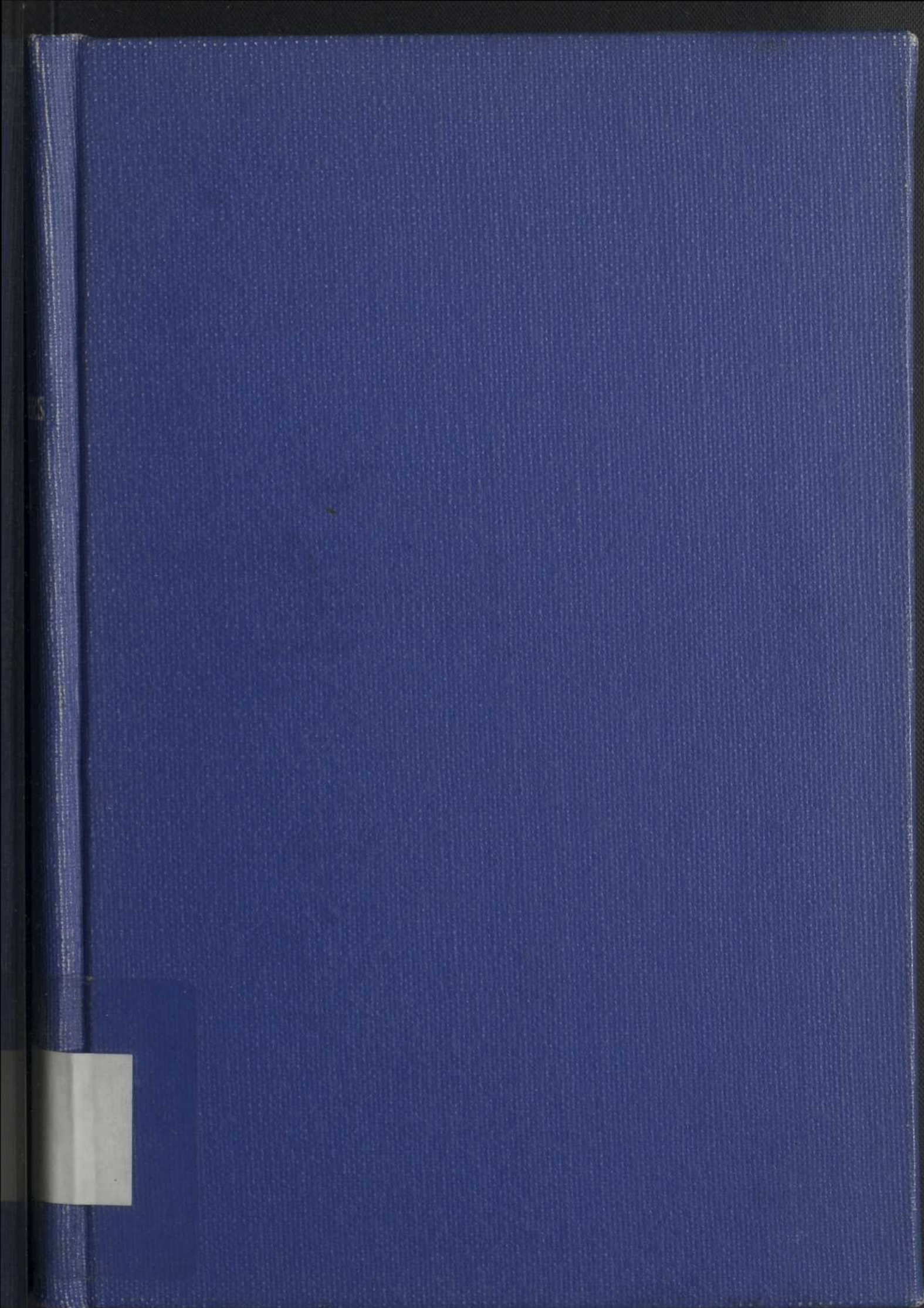
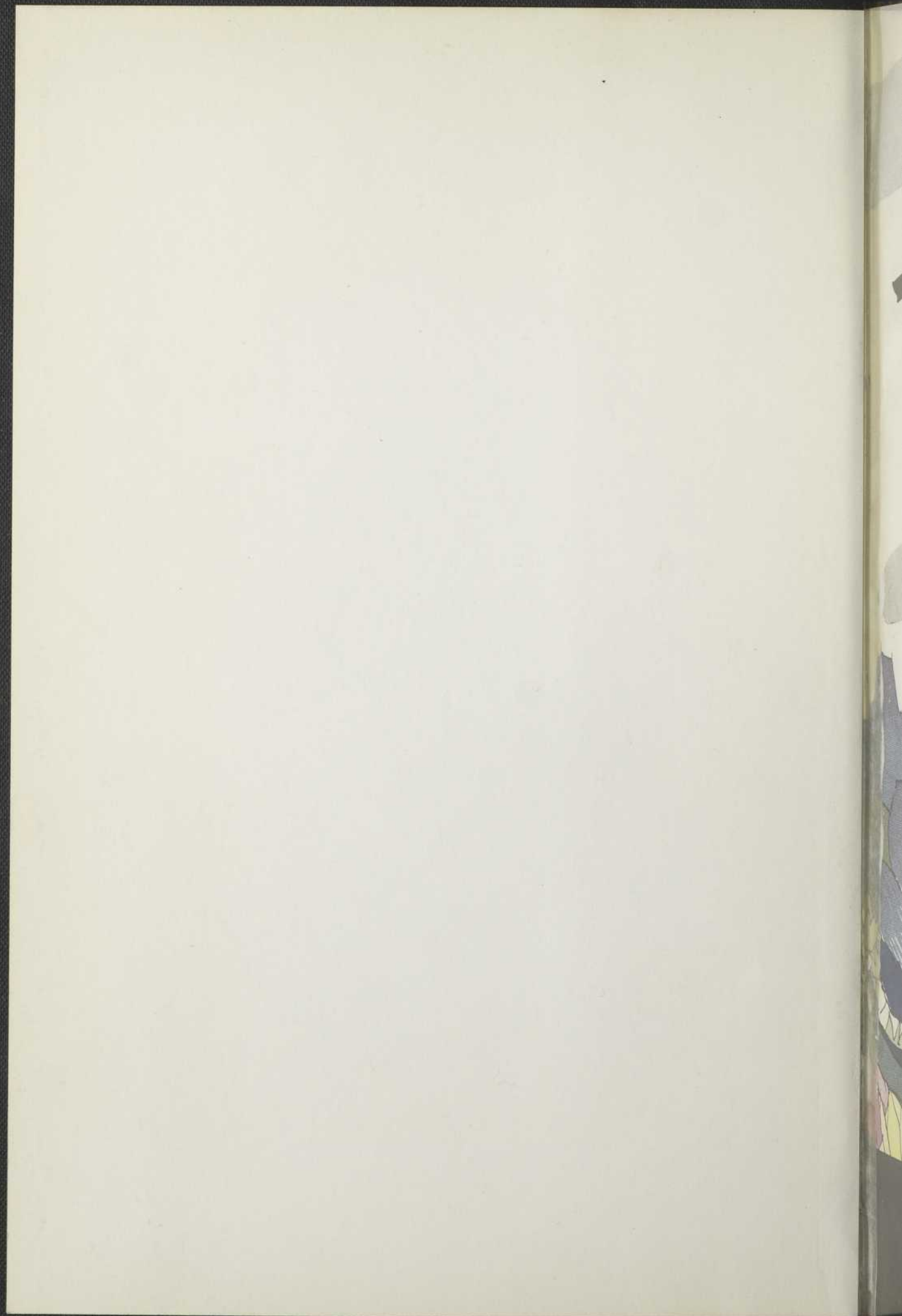






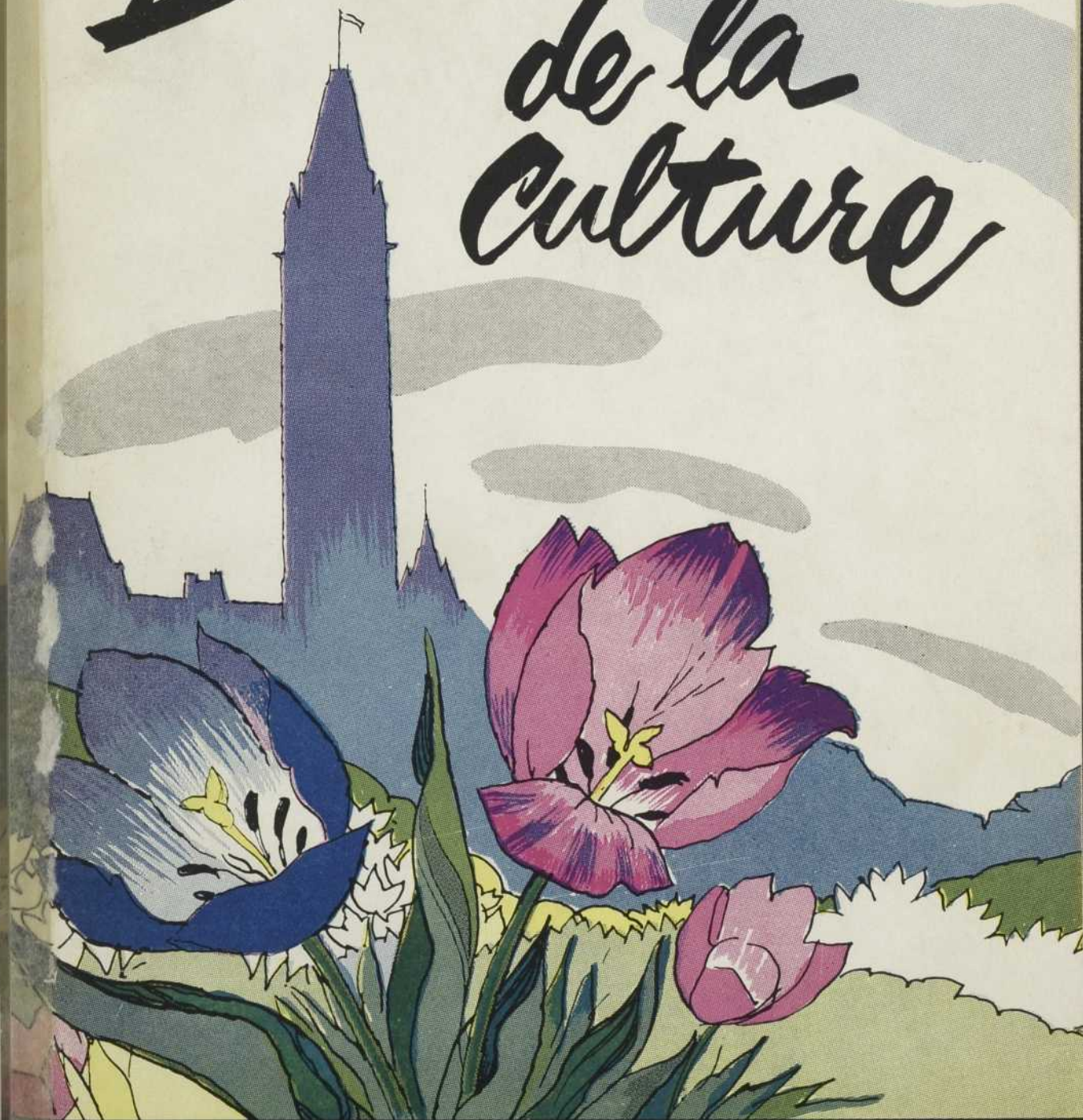
Bibliothèque Nationale du Québec





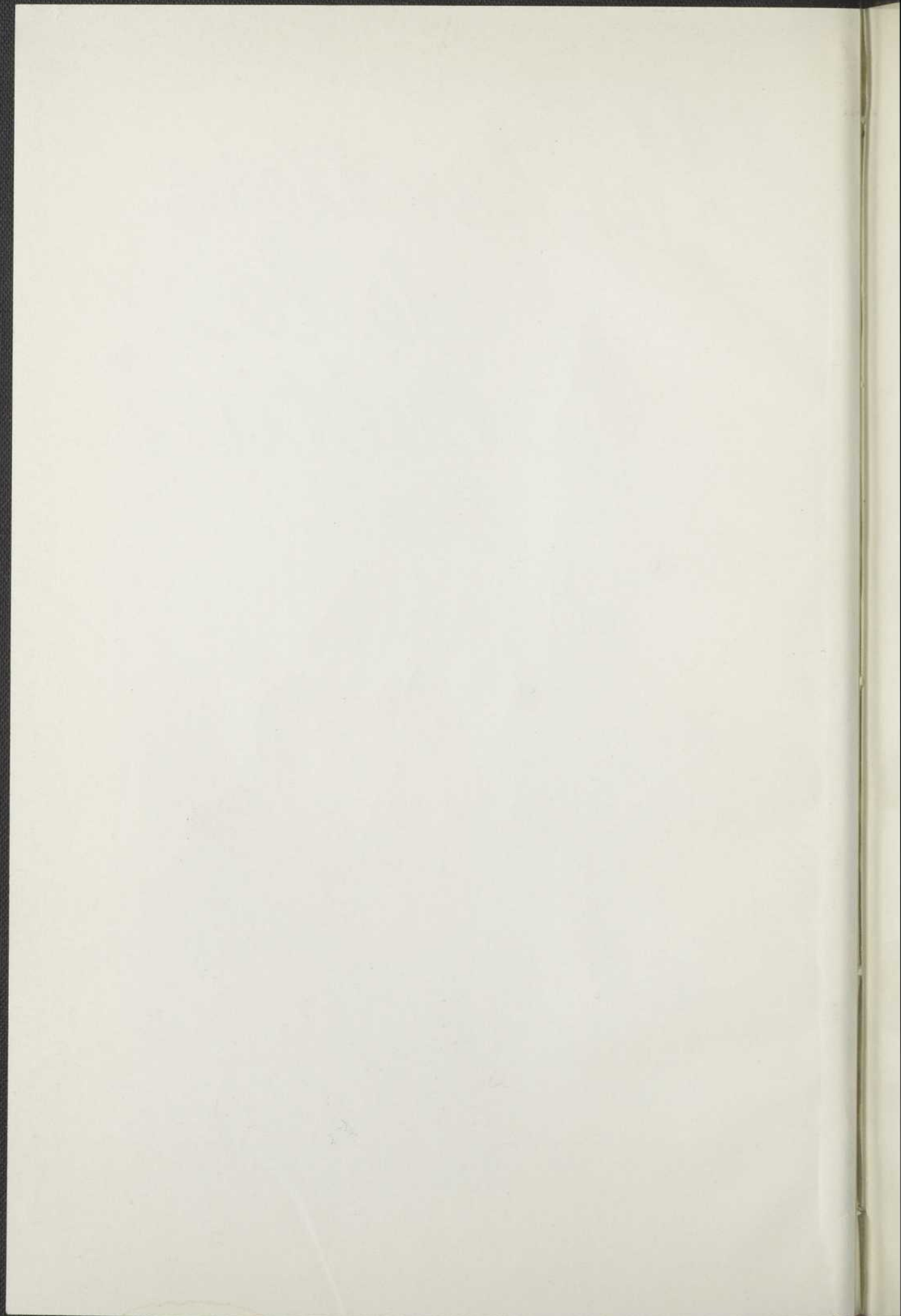
JEAN DÉSY

Les Sentiers de la Culture



FIDES

Montréal ★ Paris



à Jean-Marie Gauvreau
hommage de ma longue amitié.

Jean Dast

Received of the Treasurer of the
Board of Directors of the
City of New York

Five hundred and
no/100 Dollars

LES SENTIERS DE LA CULTURE

Adresses de Fides :

La Corporation des Editions Fides

25 est, rue Saint-Jacques, Montréal 1, Canada

Société Fides

La Librairie catholique Fides

414, rue Taché, Saint Boniface, Manitoba

Société Fides

120, boulevard Raspail, Paris VIe, France

Fides Publishers Inc.

21, West Superior, Chicago 10, U.S.A.

Représentant :

32, Route de Mons, Marchienne-au-Pont — Belgique

JEAN DÉSY

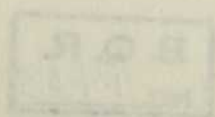
Ambassadeur du Canada en France

Membre de la Société Royale du Canada

LES SENTIERS DE LA CULTURE



MONTREAL et PARIS



JEAN TESSY

Chapitre de la culture
dans la société française

LES SENTIERS DE LA CULTURE

HM
101
D48



B. Q. R.
NO. 4733

À MA FEMME
JE DÉDIE CE LIVRE
OÙ ELLE EST, À CHAQUE PAGE,
PRÉSENTE

I AM SAVING
TO BEAT CH LIVES
OF ALL THE A LINGOY BOOK
PUBLISHED

HOMMAGE À ÉDOUARD MONTPETIT

Hélas ! Edouard Montpetit n'est plus. Quelques semaines avant que la mort l'eût emporté, il avait consenti à faire, pour ce livre, une postface qui est le dernier de ses écrits, le dernier geste de son amitié.

A l'hommage que je lui rendais de son vivant, je ne veux rien changer. Edouard Montpetit demeure le compagnon de ma pensée. Je le sens toujours là, à portée de voix.

C'EST à celui que j'ai toujours appelé mon bon maître que je veux dire, au seuil de ce livre, ce que pense de lui le doyen de ses élèves, devenu son collègue, et qui depuis quarante ans n'a cessé d'être son ami. Je l'ai connu dès l'instant que commençait sa renommée.

En 1910, un jour que je me promenais rue Sainte-Catherine, avec ma mère, nous vous avons croisé. Ma mère me dit : « Voici Édouard Montpetit. Il revient de Paris. Je souhaite que tu sois un jour son élève; je le tiens pour un modèle de distinction. » Cette phrase m'est restée

en mémoire parce qu'elle dégage la qualité maîtresse dont s'éclairent votre vie et vos œuvres : la dignité souriante qui vous a gagné la considération et la sympathie. Le vœu que ma mère exprimait s'est réalisé. Vous avez été mon guide et, bientôt, le compagnon très cher qui demeure associé à tous les événements heureux ou tristes de ma vie.

C'est à la mort de ma mère, en 1915, que j'ai reçu votre première lettre. Vous avez été témoin de mes fiançailles et de mon mariage. Vous avez escorté ma femme dans cette chapelle du Prieuré, à Saint-Germain-en-Laye, le matin de nos épousailles. Votre ménage fut pour le nôtre exemplaire.

Nous avons parcouru ensemble la France et la Suisse, participé côte à côte à des conférences internationales, flâné dans les vieux quartiers de Paris, visité des ateliers de peintres, de sculpteurs, de ferronniers, de ciseleurs, promené notre gourmandise dans combien de restaurants et d'auberges ! Tous ces souvenirs, que réchauffent la reconnaissance et l'amitié, évoquent ce que vous avez été pour moi.

Premier boursier de la province de Québec, vous poursuiviez des études en Europe, vous rentrez au pays avec le prestige que vous donnaient une autorité confirmée par les diplômes des écoles de Paris, une expérience puisée aux sources de la science française. A nos yeux d'étudiants, vous aviez l'attrait du voyageur revenu « plein d'usage et raison » de l'ancienne mère-patrie alors si lointaine, d'où vous rapportiez, pour les implanter dans notre sol et les acclimater dans notre milieu, des disciplines nouvelles.

Lettre, élégant, policé, vous séduisiez les foules. On vous suivait, on vous courait, on découvrait en vous un aristocrate de la pensée et du verbe, un modèle achevé qui incarnait les caractères les plus nobles de notre groupe eth-

nique. Avec d'autres fidèles, mon fraternel compagnon Léon-Mercier Gouin et moi nous empressions auprès de votre chaire, hantions les salles où vous donniez des conférences, avides de votre parole qui nous ouvrait des horizons et nous entraînait à la conquête de domaines inexplorés. Vous étiez pour nous tous sujet d'orgueil et ferment d'émulation. Nous étions fiers d'être les disciples de ce compatriote raffiné, qui joignait au savoir le savoir-dire, le savoir-faire et le savoir-vivre.

Indulgent, même patient, vous preniez part à toutes nos initiatives. Votre bienveillance, votre aménité invitait aux confidences. Nous vous entretenions volontiers de nos révoltes et de nos ambitions. Avec complaisance, vous vous mettiez à notre niveau, car vous avez toujours gardé la faculté de percevoir les résonances intérieures des hommes et des choses. Vous saviez avec un égal bonheur nous fredonner un couplet de Maurice Donnay ou vous délecter avec nous d'une page de Maurice Barrès.

Puis-je vous rappeler les traditionnelles fêtes de Pâques à notre maison de campagne de Saint-Zotique ? Dans cette retraite que la radio n'avait pas encore violée, nous suffisions à notre propre réjouissance, devisant et chantant, fertiles en couplets et en satires dont nous étions à la fois les auteurs et les interprètes. Mais nos rangs se resserrent. Plusieurs de ceux qui vous ont aimé ne sont plus là pour vous célébrer : mon père qui présidait à nos rencontres, Anatole mon frère, qui vous était attaché de toute son ardente loyauté.

Vous nous accueilliez à votre tour, madame Montpetit et vous-même, dans votre maison de Westmount; nous déjeunions joyeusement. C'était l'époque du fiacre, jaune avec son cocher blanc, qui s'en allait trotinant vers

la désuétude. Un autre âge allait s'ouvrir, âge mécanique et industriel. Vous nous avez acheminés vers la place où nous devions accéder, dans un monde transformé.

Les laïcs, insuffisamment préparés ou absorbés ailleurs, laissaient aux ecclésiastiques le monopole intellectuel. Vous avez pratiqué une voie nouvelle, qui n'était ni celle des séminaires ni celle des parlements, mais qui les reliait par les traverses de la culture. Autour de vous pouvait désormais se constituer l'élite que vous réclamiez, capable de seconder les clercs et d'élever les nôtres aux charges qu'ils n'avaient su atteindre. Si l'on a longtemps parlé, non sans une mélancolie accablante, de notre survie, vous avez, vous, évoqué les survivances françaises pour nous donner l'allégresse de vivre. Croyant sincère, attaché aux principes de votre éducation première, vous étiez qualifié pour devenir directeur d'esprits à ce palier intermédiaire entre la philosophie et l'action sociale et politique. Tout le contraire du technocrate, vous représentiez le type à peu près inconnu chez nous du spécialiste qui est en même temps un amateur éclairé, prompt à tirer des êtres les virtualités qu'ils recèlent.

A toutes les époques, c'est avec de tels amateurs que les créateurs ont pu converser. C'est à leur jugement qu'ils ont demandé les critiques, les conseils, les approbations, sans lesquels ils n'auraient rien entrepris. A l'homme de science et à l'artiste, résignés à n'être pas compris dans l'immédiat, il faut pourtant l'impression d'un colloque avec quelques-uns, au moins, de leurs contemporains. On ne saurait travailler dans le désert, sans espoir de communiquer à des confidents ses découvertes ou ses rêves. A Rome, les arbitres des élégances; en Provence, les cours d'amour; à Paris, les salons; partout, enfin, les académies, les cercles littéraires et scientifiques, les groupes d'avant-

garde, ont créé, dans l'indifférence, des enclos propices où des œuvres ont pu naître qui composent le patrimoine de l'humanité.

Nous vous devons, mon bon maître, une large part de ce que nous valons. Vous n'avez jamais donné de leçons ternes sur des choses mornes. Vous avez toujours eu l'amour de la vie, du concret. Vous vous êtes évertué à nous dégager du livresque et du poncif où s'empoussiéraient nos talents. Vous nous avez appris à ne plus lier en gerbes les fleurs de rhétorique — ces immortelles —, vous nous avez préparés à regarder, en les identifiant, les fleurs fraîches de nos jardins. Vous nous avez aidés à découvrir le milieu canadien.

Nous répétions et méditons vos propos. Quand nous vous acclamions, à la fin d'un discours impatientement attendu, nous manifestions notre admiration non seulement pour l'orateur, mais pour le civilisé que notre peuple aspirait à créer et dans lequel il souhaitait depuis longtemps reconnaître les traits distinctifs, les qualités dominantes de la race. Vous nous apparaissiez comme l'aboutissement d'une lente évolution de notre société, jusque-là trop préoccupée de survivre pour accorder à la science et à l'art plus qu'un intérêt passager. Nos prêtres, accaparés par les nécessités du ministère et de l'instruction, n'avaient guère de loisirs pour la spéculation. Nos hommes de profession franchissaient rarement les confins de leurs spécialités, sauf pour des incursions sur le terrain politique. La plupart de nos écrivains s'employaient à défendre la cause de notre nationalité. Nos journalistes étaient surtout des combattants. Nos dessinateurs, nos peintres et nos sculpteurs ne se livraient que par occasion, et comme à regret, à une inspiration gratuite. Les grands noms de notre histoire étaient ceux de missionnaires, de découvreurs, de soldats, de dé-

fricheurs, de chefs de parti et d'hommes d'Etat. Toute activité était nécessairement engagée. Vous nous apportiez l'intelligence dégagée. Si votre message a été reçu chez nous avec enthousiasme, s'il a suscité tant de réalisations durables, c'est qu'il nous révélait à nous-mêmes.

Avant vous, certes, nous avions compté des hommes d'honnête culture, mais ils n'étaient pas au service de la culture. A l'abri des tumultes de la place publique, vous avez exercé un magistère dont la profondeur et la durée dépassent tout ce que peuvent laisser de permanent les meilleurs de nos chefs aux prises avec l'éphémère.

Les débuts de votre enseignement ont marqué un moment décisif de notre évolution, celui où nous avons commencé à nous comporter en adultes. On n'enseigne bien, c'est-à-dire on ne transmet aux autres en paroles germinatrices que les pensées inspirées du réel. Cette impression est bien celle que vous transmettez à vos auditeurs. L'homme que vous avez formé a l'esprit plus aéré. Grâce à cette impulsion qu'il tient de vos conseils, il est mieux en mesure de se concerter et de se résoudre, d'éclairer sa route, de s'y engager dans la plénitude de ses moyens et de ses responsabilités. Placé en face d'un groupe de jeunes, ce qui vous importait, c'était de leur inculquer plus de sérieux et de détermination, plus de curiosité, plus de confiance.

Mon bon maître, vous aimez la jeunesse et la jeunesse vous le rend bien. C'est la jeunesse d'hier, celle d'aujourd'hui qui tourne vers vous son regard, sollicitant de votre regard un sourire bienveillant. Non seulement avez-vous honoré votre pays, mais encore l'avez-vous servi efficacement. L'homme qui conçoit et remplit son rôle, comme vous l'avez fait, est non seulement la parure d'une société,

il en est aussi une force constituante, l'homme des hautes besognes, le grand ouvrier. Votre œuvre, vous l'avez parlée avant de l'écrire, remaniée, tenue à jour; elle est le fruit d'une méditation sans cesse reprise, d'un travail persévérant. Pendant que Faguet fustigeait *Le Culte de l'incompétence*, vous vous employiez à répandre le culte de la compétence. Cette École des sciences sociales, économiques et politiques que quelques-uns de vos disciples et amis ont eu l'honneur de fonder avec vous, n'avait pas d'autre objet.

Je crois exprimer notre sentiment unanime en disant que nous nous félicitons de ce que vous n'avez pas été autre chose que ce que vous avez été. Nous savons que vous auriez pu devenir, par exemple, et vous l'avez montré à l'occasion, un brillant représentant du Canada à l'étranger, un diplomate de grande lignée. Nous sommes sûrs aussi que les lettres, auxquelles vous avez consacré tant d'heures et tant d'amour, se seraient honorées de vous absorber tout entier. Votre expérience et votre clarté de vues vous assuraient, en politique, un rôle de tout premier plan. Mais, en dépit des velléités d'un jour et des instances amicales, vous n'êtes pas sorti de la carrière universitaire. Dans le servitude et la grandeur de cette vocation s'enferme votre apostolat.

Le récent congrès de *Pax Romana* et le centenaire de l'Université Laval ont fixé notre attention sur l'importance de l'université dans la vie des peuples et dans le maintien de la paix. Les historiens constateront peut-être que la destinée du peuple canadien, qui s'est jouée dans l'enceinte parlementaire au dix-neuvième siècle, se joue maintenant à l'université. C'est plus tard qu'on verra dans toute son ampleur votre œuvre de précurseur; dès aujourd'hui, nous en comprenons l'exceptionnel bienfait.

Qui, parmi vos anciens élèves, oublierait ce professeur qui ne ressemblait à aucun autre et rassemblait en lui tant de qualités et d'attraits ? Qui oublierait que vous avez découvert ses aptitudes, raffermi ses desseins, soutenu ses aspirations ? Qui ne vous saurait gré de votre appui si largement dispensé, d'une promotion à l'autre ? Je ne suis pas le seul auquel vous ayez fait entrevoir l'occasion de parfaire à Paris des études ébauchées. C'est sur votre recommandation, grâce à l'affectueuse intercession de mon ami Léon auprès de son père, que Sir Lomer Gouin me fit confiance et me nomma deuxième boursier de la province de Québec.

Votre succès et votre souci de vous montrer digne du choix dont vous aviez été l'objet avant moi, m'ont frayé la voie. Des centaines d'autres, depuis, sont allés chercher à l'étranger, avec une formation supérieure, des modèles achevés et des méthodes qui élèvent et soutiennent.

Vous nous avez appris qu'il est aussi important d'orner sa vie que de la gagner. À côté des sciences économiques et sociales, où vous faisiez autorité, vous meniez des enquêtes dans diverses branches des sciences naturelles. Curieux de tout, vous avez collectionné des objets d'art, des documents, des livres, recueillant avec discernement ce qui embellit le décor et nourrit la réflexion. Je vous revois en train de caresser, comme des bronzes de prix, des agates ramassées aux grèves de Percé. Pénétrer le secret des êtres, recevoir la vérité vivifiante pour la transformer en acte, tel était le programme que vous nous traciez. Vous nous avez invités à mettre la culture éclectique au service de notre personnalité et de nos traditions.

Associé à maintes initiatives, à maintes causes dévoué, Édouard Montpetit ne relève que de sa conscience professionnelle. Il est de notre temps, de notre pays; nul n'est

plus que lui épris d'espace, ouvert à tout ce qui peut exciter l'imagination, dilater l'esprit et le cœur. Il a préparé l'action par la culture. L'élite qu'il a rêvée pour les siens, elle existe à présent et se réclame de lui.

Sa foi dans nos ressources de renouvellement, sa volonté d'éveiller les énergies, sa fidélité à un idéal dont il a imprégné non seulement les écoles fondées sous son inspiration, mais des générations de professeurs et d'étudiants, ses vertus d'initiateur et d'*enseigneur* ont ouvert des avenues qui, au début du siècle, paraissaient impénétrables. Sa vie est droite comme le sillon qu'il a creusé pour y semer les germes d'idées dont il a préparé la maturation. Sa seule présence est un encouragement et un réconfort.

La réputation d'Édouard Montpetit profite à notre communauté; son nom appartient à notre patrimoine. Dans sa demi-retraite féconde, il conserve sa vertu rayonnante; son intelligence réceptive n'écarte aucune tendance nouvelle ni aucun courant d'idées modernes. C'est sans prévention, avec une sympathie toujours en éveil, qu'il les éprouve et les discute. Aussi les générations successives suivent-elles volontiers ce guide toujours actuel.

Tous, jeunes et moins jeunes, nous voulons vous exprimer notre attachement et notre gratitude, sachant avec quelle foi, quelle constance et quel éclat vous participez à la vie intellectuelle de notre pays.

Si je devais résumer ce que je pense de vous, je vous dirais, mon bon maître, à peu près les mots que Jacques Tournebroche dédiait à celui qui l'avait instruit : « Aucun ne me rappelle cette incomparable élégance de pensée, cette étonnante richesse d'une âme toujours épanchée et ruisselante, aucun ne me rend cette source où j'eus le

bonheur d'abreuver ma jeunesse. Je le tiens celui-là pour le plus gentil esprit qui ait jamais fleuri sur la terre canadienne. »

LES ÉTRANGERS

NE SONT PAS CEUX QU'ON CROIT

REVENU dans mon pays, d'où la carrière diplomatique m'a tenu longtemps éloigné, je ne puis m'empêcher de penser à l'*Odyssee*, ce poème du voyage, et de faire mien le discours d'Ulysse au roi des Phéaciens, Alcinoüs :

J'habite Ithaque et il n'est point d'autre terre qu'il me soit plus doux de contempler... Elle est âpre mais bonne nourrice de jeunes hommes... La noble Calypso et Circé, pleine de ruse, m'ont retenu dans leurs demeures, mais elles n'ont point persuadé mon cœur dans ma poitrine, tant rien n'est plus doux que la patrie et les parents pour celui qui, loin des siens, habite même une riche demeure dans une terre étrangère.

Depuis plus d'un quart de siècle, j'ai habité de riches demeures dans des terres étrangères. Maintes fois dépaycé, voilà que je me retrouve, aujourd'hui, devant les îles du Saint-Laurent que j'aperçois des fenêtres de ma bibliothèque. Ces îles, basses comme des polders, partagent en

deux le fleuve dont les eaux ont porté le paquebot qui, pour la première fois, m'enlevait à ma famille. A l'arrière-plan, la double croupe du Mont-Royal enfumé vers laquelle s'étire le damier de l'agglomération montréalaise. Au delà de mon jardin, le rectangle des champs bute sur le mont Saint-Bruno que la brume adoucit.

Paisible retraite, au sortir de la ville agitée. Le soir, je n'entends plus de la cité la bruyante respiration; mais, sur l'horizon, les hautes torches fumantes des pétroleries et les immenses lampions verts des avenues rectilignes semblent célébrer le dieu noir de la forge et de l'usine, qui n'a de cesse ni de repos. Dans ma bibliothèque, entouré de mes reliures familières et de mes bibelots de toute provenance qui marquent les étapes d'un long périple, provisoirement interrompu, comment ne pas évoquer, tout près du berceau de ma famille où me ramènent des tâches nouvelles, le souvenir des premiers Dizi de Montplaisir, mes ancêtres normands, de lointaine origine méditerranéenne? Venus en Avignon à la suite des Papes, ils ont accompagné en Normandie les évêques italiens et, quatre cents ans plus tard, ont abordé au Canada où leur nom s'est francisé. Ils s'établirent dans l'archipel situé entre Sorel et Berthier à l'époque même où l'ancêtre de ma femme, Pierre Boucher, se voyait octroyer par Louis XIV la seigneurie de Boucherville.

Ces Dizi étaient presque tous des colons illettrés. J'appartiens à la deuxième génération de ceux qui ont fréquenté les livres, et, petit-fils de terriens, mes aventures de nomade m'étonnent parfois car je paraissais destiné à la vie sédentaire, dans les frontières traditionnelles.

Ma mémoire est peuplée de paysages exotiques sur quoi se détachent des figures amies. Sous différentes latitudes, dans des contrées pour moi jusqu'alors inconnues,

j'ai eu l'étrange impression du connu et je n'ai jamais laissé d'être surpris d'entendre, chez ceux que le hasard plaçait sur mes routes, des accents familiers.

Si, en juin 1940, j'ai pu franchir à Hendaye la frontière française et traverser la Bidassoa, ne le dois-je pas à un capitaine de gendarmerie qui, malgré la consigne, leva la barrière pour livrer passage à ma voiture et qui me dit adieu, pleurant et me serrant dans ses bras : « Je tourne le dos; je ne vous vois pas partir, mais je vous envie, vous Canadien, de continuer la lutte à laquelle nous, Français, nous devons renoncer. »

Pendant l'invasion, dans les petites villes de Belgique et de France, les concours les plus émouvants s'offraient spontanément pour nous faciliter nos établissements successifs, nos déguerpissements, nos grands dérangements, et pour nous renseigner sur les mouvements des troupes ennemies ou des espions, sur les chemins à emprunter, sur les embûches à éviter.

N'était-ce pas une parente, cette paysanne normande qui nous offrait asile au milieu de la nuit, aux environs de Dieppe bombardée, partageant avec nous son maigre repas et nous préparant, au petit jour, une tasse de café ? N'était-ce pas un parent, ce télégraphiste belge de Coxyde qui, de son bureau transformé en chancellerie canadienne, lançait pour nous, nuit et jour, des messages chiffrés à destination d'Ottawa ?

Mais, me direz-vous, il est naturel que des Français et des Belges nous considèrent comme des leurs. J'en conviens. Mais est-il aussi naturel que des Brésiliens et que des Italiens nous traitent avec la même générosité ?

Continuons notre marche arrière, remontons le cours du temps, faisons halte au Brésil.

A Belo Horizonte, capitale de l'État de Minas Geraes, nous sommes invités, ma femme et moi, à passer quelques jours chez un grand industriel qui met à notre disposition sa villa et ses domestiques. En entrant dans notre chambre, nous trouvons, dans des cadres d'argent placés sur la coiffeuse, la photographie de nos enfants. A Ouro Preto, extraordinaire ville d'art, nous admirons dans les églises et les couvents de style baroque les sculptures du manchot génial, l'Aleijadinho, qui, plus fastueuses, nous rappellent celles de nos Baillargé et de nos Quevillon.

L'ami qui nous guida, sensible à l'intérêt que nous prenions à la visite, nous offrit en souvenir une précieuse statuette de bois polychromé où confluent, sous le ciseau de l'imagier, les influences mystérieuses du milieu et de la tradition. Prenons-la dans nos mains, cette Vierge hiératique à figure byzantine et au vêtement stylisé. Regardons le socle formé d'une double rangée de têtes d'Indiens du Maranon qui s'inscrit entre le gueule béante et la queue tortueuse d'un dragon. Sur la robe, traitée en fines cannelures, se drape un châle aux plis lourds dont le mouvement forme, par derrière, une colonne aztèque. Cette statuette, malgré son étrangeté, s'accorde parfaitement avec le Bon Pasteur canadien que, sur un meuble d'appui, je lui ai donné pour voisin.

À Pernambuco, j'ai fait rencontre de *Nau Cathrineta*, vieille chanson lusitanienne, cousine germaine de notre *Courte-paille* et de *Il était un petit navire*. Dans l'État de Sao Paulo, en plein sertao, au milieu de la brousse, un *bandeirante*, un défricheur, prononce sur le Canada le plus émouvant discours que nous ayons peut-être entendu. Dans la capitale du Rio Grande do Sul, trois cents jeunes filles de l'École normale, réunies dans le grand amphithéâtre, entonnent, en français, notre hymne national. A Sao

Gabriel, à ma descente du train, des écoliers rangés en double haie agitent un petit drapeau canadien. Ce petit drapeau, chaque enfant l'avait peint lui-même sur un rectangle de carton.

A Bagé, tout près de la frontière de l'Uruguay, un *fazendeiro*, riche éleveur, nous offre l'hospitalité. Après une promenade à cheval dans les prairies où broutent les troupeaux, nous sommes invités à un *churasco*, sous la tonnelle. C'est un rôtissage plantureux : sur des épieux fichés au bord d'une large fosse remplie de braises odorantes grilent des quartiers de bœuf embrochés, des porcelets, des agneaux. Au dessert, un trouvère, simple berger *gaucho*, improvise, en s'accompagnant de la guitare, des madrigaux dont nous sommes le sujet.

Dans le petit train poussif, dont Villa Lobos a donné une image musicale, ma femme est seule avec des campagnards qui gagnent les hauteurs de Campos de Jordao où nous passons nos vacances. Ses voisins insistent pour qu'elle partage leur repas : fruits, tartines, fromage et vin. A Pedras Altas, nous avons le bonheur de connaître la veuve et les filles de cet Assis Brasil qui fut diplomate, politique, agriculteur et poète. Au moment de franchir le seuil de la maison, entourée de pelouses et de bosquets, nous lisons, gravé sur la pierre, ce quatrain :

*Bienvenus soyez en ce domaine
De dur labeur et de douce quiétude,
Où la charrue éduque la terre
Et où le livre exalte l'âme.*

Après avoir parcouru les étables et les écuries, après avoir baptisé au champagne deux jeunes taureaux qui reçurent les noms de Québec et d'Ottawa, nous nous reposons dans la bibliothèque où sont rassemblés les principaux chefs-d'œuvre français, anglais, portugais, latins, et

nous feuilletons l'édition originale de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert.

L'avion nous transporte en Toscane, dans Florence, ville des fleurs et elle-même fleur d'humanisme, couronnée des roses du génie. Les cyprès encadrent les jardins où Botticelli fait ondoyer ses nymphes vêtues de gaze diaphane, où les vierges frêles de l'Angelico promènent leurs lourds manteaux bleus, étoilés d'or. Sur la place du Palais Vieux, un attroupement nous attire. Nous nous disons qu'un bateleur est en train d'amuser les flâneurs. Nous nous approchons et nous voyons un vieil homme à cheveux blancs qui harangue les curieux. Il nous repère comme étrangers et nous demande si nous comprenons l'italien. Sur notre réponse affirmative, il s'adresse directement à nous et nous prie de communier avec lui dans la beauté de la *Divine Comédie* dont il récite et commente de longs extraits. Et nous pensons à nos conteurs, à nos diseurs de légendes ou de miracles dont l'espèce se perd.

Dans un village des Abruzzes, sur les flancs du Gran Sasso, nous arrivons, un jour glacial d'hiver, affamés et transis, ma femme, mes enfants et moi. Il est midi. Nous cherchons une *trattoria*, une petite auberge où nous restaurer. Il y en avait une dont la salle à manger était si peu chauffée et si peu chauffable que nous demandons de faire dresser le couvert dehors, au soleil. Au moment où nous allons nous mettre à table, le médecin, averti de notre présence, vient nous offrir de transporter dans sa maison modeste mais chaude, notre repas. Sa femme s'excuse de ne pouvoir préparer elle-même, à cette heure, un bon risotto, mais elle place sur notre table les meilleurs bouteilles de sa cave. Nos hôtes nous tiennent compagnie et nous entourent de mille soins.

Nous venons d'Amalfi; nous gagnons Salerne et Paestum, l'ancienne Posidania grecque dont ni les Romains, ni les Sarrasins, ni les Normands de Robert Guiscard n'ont réussi à ruiner l'indicible beauté. Depuis 2,000 ans, ces temples doriques et cette basilique dressent leur immortelle architecture sur la plage solitaire. A travers l'entrecolonnement de pierre dorée, nous regardons descendre le soleil dans la mer Tyrrhénienne. Puis, nous allons admirer les métopes archaïques récemment découvertes dans une nécropole toute proche et que les spécialistes restaurent avec vénération. Au sortir de l'atelier, comme nous nous apprêtons à remonter en voiture, la fille du jardinier grimpe prestement à un cerisier, casse une branche chargée de fleurs et vient l'offrir à ma femme, en lui baisant la main.

Aux environs de Turin, dans la famille d'un ingénieur, nous entendons un groupe de jeunes gens chanter une vieille chanson piémontaise que nous reconnaissons aussitôt : *Les montagnards sont là*. Ce refrain de la vallée d'Aoste nous transporte brusquement dans nos Laurentides.

Enfin, à Gênes, nous sommes arrêtés par une émeute. On vient de blesser le chef communiste italien. Partout, des barricades, des camions renversés, des entassements de rails et de poutres de fer. Les rues sont bloquées. Notre voiture est immobilisée entre un groupe de manifestants et un détachement de gardes mobiles. Nous ne pouvons ni avancer ni reculer. Un ouvrier s'approche de notre auto qui porte, sur une plaque d'émail, les armes du Canada. Il nous demande poliment, en un français correct, dans quelle direction nous allons. « Ne restez pas ici, dit-il, c'est une querelle d'Italiens et nous ne voulons pas que votre famille soit exposée aux coups. Puisque vous gagnez

la frontière française, un jeune apprenti va vous accompagner et vous montrer les petites routes de traverse, dans la montagne, où vous circulerez librement. Bon voyage et bon retour en Italie. »

Ces petits incidents et combien d'autres nous ont donné à comprendre que, si une maison canadienne avec son faîtage pointu et son toit de bardeaux goudronnés, ombragée d'érables ou d'épinettes, ne ressemble pas à une maison de *matuto* couverte de chaume, au milieu des bananiers et des manguiers, ni à celle d'un *contadino*, avec son crépi marron clair, ses glycines et ses lauriers, en revanche vivent des hommes et des femmes, sous ces climats et ces toits différents, que les mêmes sentiments habitent, les mêmes joies et les mêmes douleurs. La langue diffère, le cœur est le même.

Ces manifestations imprévues ont imposé à mon esprit le problème des affinités et m'ont amené à me demander pourquoi l'on peut souvent se sentir chez soi à l'étranger et, parfois, se découvrir étranger parmi les siens.

L'évolution du concept d'étranger correspond à l'évolution même de la société à travers les âges. Vous savez que l'étranger comptait moins qu'un esclave dans la Rome et la Grèce primitives. *Hostes*, ou ennemis, puis *peregrini*, ou nomades, tels furent les premiers noms que portèrent, comme une flétrissure, les étrangers dans la Rome des premiers âges. La religion était la source unique du droit. Elles prescrivait, à l'origine, la haine de l'étranger. Seul le citoyen participait au culte et aux sacrifices. Ceux qui en étaient exclus n'avaient aucun droit. La seule sécurité possible pour l'intrus, c'était de se trouver un protecteur qui lui offrît l'hospitalité juridique. Ce patriotisme local, fondé sur la religion, ne devait-il pas renaître sous une

autre forme, dans la péninsule, des siècles plus tard, même si une foi commune reliait les différentes villes ? Florence ne fut-elle pas successivement l'ennemie de Pise, de Sienne, de Gênes, de Venise, de Rome ? La France, l'Italie, l'Espagne et l'Autriche n'ont-elles pas connu les mêmes rivalités belliqueuses ?

Et pourtant, quelle révolution marquait le christianisme dans la conception de l'Etat et, par répercussion, dans le statut de l'étranger ! Il abolissait la société antique et les lois d'airain qui régissaient le prytanée. Il achevait la transformation sociale, commencée sept siècles auparavant. A la haine qui désignait dans tout étranger un ennemi, il substituait une loi d'amour qui établissait la fraternité universelle des chrétiens et commandait d'aimer même ses ennemis.

Le communisme, qui est à tant d'égards un retour au primitif, rétablit, avec l'esclavage, l'intransigeance des cultes barbares. Seuls ont des droits les communistes. Les non-communistes sont assimilés non à l'étranger, tel que le traitait la Rome impériale en relation avec l'univers, mais à l'*hostis*, à l'ennemi que le dieu de la religion primitive commandait de haïr, et dont la seule présence souillait les sacrifices. Tant il est vrai que la haine empêchera toujours la communauté humaine de réaliser l'unité rêvée, dont le progrès et la science semblaient nous rapprocher merveilleusement.

Les mots connaissent des fortunes variées, des phases de plénitude et de recroquevillement. Mais quelle force explosive peuvent renfermer des syllabes, quand elles sont assez sonores et vagues pour loger dans leur vide les aspirations ardentes et contradictoires des multitudes ! Quelles brumes dorées et néfastes peuvent répandre des mots !

Le monde moderne est une vaste logomachie. Nous sommes victimes et dupes des mots ! Les mots arrivent à signifier pour autrui non seulement autre chose que ce que nous entendons, mais tout le contraire. Et cette équivoque entoure non des vocables de seconde zone, mais des mots-clefs, les sons magiques qui émeuvent les cœurs et entraînent les esprits, les mots qui sont les pivots de la civilisation. Pensez que les puissances occidentales et le communisme se réclament tous deux de la démocratie et de la liberté !

Comme on exige d'un suspect ses papiers, à tous les grands mots vagues il faut demander leur passeport, c'est-à-dire la définition qui les identifie, sous peine de quiproquos parfois tragiques, de mystifications criminelles.

Suivant les époques, les continents, les régimes politiques ou les conditions sociales, le mot « étranger » change de couleur et de substance. Dans la doctrine chrétienne, comme le mot perd de son âcreté : tous les chrétiens sont frères, tous unis dans le Christ, tous citoyens de la même patrie spirituelle ! Le retour du paganisme, d'une idéologie barbare lui restitue son venin. Plus les esprits sont bornés, plus les cœurs sont avares de sympathie ; plus le fanatisme durcit les volontés, plus la terre se peuple d'étrangers, c'est-à-dire d'ennemis. L'intolérance, pour changer de figure, ne change pas d'âme. Au particularisme régional se superpose le particularisme des masses. Tout ce qui est hors de la commune mesure et hors de la masse paraît étranger à la masse. Un peu ou beaucoup du sens péjoratif ancien reste collé à tout ce qui n'appartient pas à un même corps et déprécie aux yeux myopes les êtres qui n'ont pas les mêmes liens de famille, de relation ou d'association, les mêmes habitudes, les mêmes mœurs, les mêmes réflexes, les mêmes sentiments.

Certains des nôtres ont peine à se défendre de suspecter leurs compatriotes qui séjournent à l'étranger. Celui qui a vécu des années, même au sein d'une vieille civilisation, mère de la sienne, ne leur semble-t-il pas avoir un peu démerité de ses aïeux ? Ils le tiennent sinon pour un déraciné, du moins pour un ébranché, pour un attiédi, qui a laissé entamer ailleurs la quintessence de son innéité. S'il ne mérite pas tout à fait l'appellation d'« étrange », dont le charme vieillot survit dans nos campagnes, il lui manque le prestige d'un indigénisme conservé dans sa pureté congénitale, à l'abri de toute contamination. Et, d'autre part, n'arrive-t-il pas qu'au sein même de la Cité, certains se sentent étrangers à beaucoup de leurs concitoyens avec lesquels ils n'entretiennent que des rapports superficiels de commodité ? Comment expliquer ce jeu national et international de l'attrait ou de l'indifférence, de l'antipathie et voire de l'hostilité ? En dehors des affinités personnelles, c'est, à mon sens, la culture qui repousse ou rapproche.

Avec l'influence d'une religion universelle, d'une religion d'amour, — à l'opposé des cultes primitifs, semeurs de haines et de divisions, — seule la culture unit les hommes et, par conséquent, extirpe du concept d'étranger l'élément empoisonné d'inimitié.

Mais ici encore règne la confusion babélique des idées. Qu'est-ce que la culture ? Et quel genre de culture rapproche les hommes dans une fraternité supérieure, située au delà des liens du sang et des frontières ? D'abord, et sans opposer civilisation à culture, comme se plaisent à le faire tant de philosophes allemands, il importe de bien distinguer les deux choses pour ne pas ajouter une imprécision de plus au fouillis des idées contemporaines. Culture et civilisation sont toutes deux l'œuvre de l'esprit,

sans doute; mais précisons, avec le Père Delos, que la civilisation a un caractère institutionnel tandis que la culture est personnelle. Les définitions de la culture abondent. Il serait vain de les pourchasser toutes dans la jungle des concepts.

Reconnaissons que le problème préoccupe les intellectuels canadiens. Le Rapport de la Commission royale d'enquête sur l'avancement des arts, des lettres et des sciences au Canada, des articles de revues, une conférence du Père Georges-Henri Lévesque, une étude de René Garneau témoignent de l'actualité du sujet.

Pour les esthètes à la Matthew Arnold, la culture représente, en même temps qu'une évasion, la solution aux problèmes quotidiens de l'existence, une recherche de la perfection par l'accès au trésor commun des œuvres universelles du génie, un approfondissement, grâce aux livres, des notions encrassées de routine, enfin, un royaume idéal où les classes s'abolissent dans une atmosphère de douceur et de clarté.

A cette vision poétique, opposons les vues réalistes et philanthropiques d'une autre catégorie de penseurs. Au rebours du dilettante, réfugié dans sa tour d'ivoire, ils joignent l'action à la pensée, engagés qu'ils sont corps et âme au service de l'humanité, comme Schweitzer, musicien, musicologue, philosophe et médecin, qui, depuis des années, soigne les noirs d'Afrique. De tels hommes ne voient le salut pour la civilisation — qu'ils ne distinguent pas de la culture — que dans la prédominance des valeurs morales, dans une ardente acceptation du monde et de la vie, dans l'amour de nos semblables.

D'autres mettent au contraire l'accent sur la connaissance, à la manière hindoue, et regardent comme es-

tropiée ou infirme toute civilisation fondée sur l'éthique, si elle ne représente pas en même temps la beauté, l'amour et la vérité. Écartant la sainteté comme idéal possible pour l'humanité, ils voient dans la culture l'idéal suprême d'une vie bien vécue, mais alors la culture embrasse la multiplicité de la nature humaine en un tout harmonieux que l'homme cultivé « gouverne comme un maître musicien dirige son orchestre ».

Des sociologues éminents, attachés à une rigoureuse objectivité, ramènent la culture au domaine de l'intelligence, sans éliminer la morale, bien entendu. L'élément moral, le développement de l'homme, la recherche de la perfection totale, autant de concepts de nature à nous faire écarter l'idée d'une culture devenue l'apanage des seuls milieux universitaires et savants. Mais, pour élargir la notion de culture à la mesure des besoins de la masse, d'une humanité grégaire égarée dans la nuit, comme caravane au désert, recourons à d'autres lumières.

Une définition voudrait que la culture fût « une sagesse de vie », inséparable de la vie intérieure, inspirée par la morale et la religion, qui situe l'homme dans la Création et permette son accomplissement. Nous rejetons ainsi les déformations de la culture : l'utilitarisme, le dilettantisme, le matérialisme, l'existentialisme, le pessimisme, les philosophies qui empêchent l'homme « de s'épanouir dans l'univers », qui, loin de cultiver la sagesse, prêchent la révolte ou le nihilisme, pour précipiter l'homme dans d'extravagantes et mortelles folies.

La technique moderne, en dissolvant l'individu dans la masse, nous paraît en train d'anéantir sa spiritualité au profit de son rendement animal ou mécanique. D'où le conflit entre les défenseurs d'une liberté séculaire et les propagateurs d'un ilotisme nouveau.

S'il m'était permis de tenter, à mon tour, une définition de la culture, je dirais qu'elle est une façon de penser, de sentir, de juger, conforme à la vraie nature de l'homme. Et cet essai de définition m'amène à me demander si la culture est inséparable de l'instruction.

Les analphabètes sont-ils des incultes ? Au siècle des connaissances livresques, des spécialités et des fiches, où l'on tend à mesurer toute compétence à la faculté de passer un examen, de subir avec succès des épreuves ou des tests, on s'étonne que le sage Ulysse et le pieux Énée n'aient su ni lire ni écrire. Ils n'en étaient pas moins sages ni moins pieux. Ils avaient vu les villes, les mers, les hommes.

Leur exemple nous ramène à une haute antiquité; il introduit dans le concept de la culture l'idée d'expérience de la vie, d'observation, de jugement et d'action. On ne s'enrichit pas seulement par ses lectures, mais encore par le contact quotidien avec ses semblables. Les leçons de la vie, méditées, valent mieux qu'un texte de manuel machinalement rabâché. La réflexion pèse les faits, relie les effets aux causes, met de l'ordre dans le désordre des événements et dans la complexité des relations humaines. Les maîtres d'autrefois étaient comme cet écuyer Francœur dont Anatole France disait « qu'ayant beaucoup voyagé, il connaissait les mœurs des hommes et des animaux, décrivait toutes sortes de pays et composait des chansons qu'il ne savait pas écrire ». Il était le meilleur des maîtres parce qu'il aimait vraiment son élève et « qu'il n'y a de bonnes leçons que celles qui sont données avec amour ».

Notre histoire révèle des personnalités remarquables d'Indiens. Nous relevons, dans un petit dictionnaire, les commentaires suivants sur Kondiaronk, dit le Rat, célèbre

chef huron : « Brave, prudent, d'une éloquence irrésistible, il n'avait de sauvage que le nom. Selon Charlevoix, personne peut-être n'eut plus d'esprit que lui. » Un autre grand chef indigène, doué de tellement d'esprit que l'orgueil des conquérants prétendit lui attribuer du sang blanc, fut Tecumseh, chef shaouanais, qui voulait chasser les Anglo-Saxons de la vallée du Mississippi. Ses contemporains nous le représentent éloquent, sagace et subtil. D'après le gouverneur Cass, le discours prononcé par Tecumseh à la réunion du 12 août 1810, brilla par une puissante logique qui lui valut l'admiration du Blanc autant que la confiance et la fierté de l'Indien.

Environ un demi-siècle plus tôt, s'était illustré le chef illinois Pontiac qui avait tenté, lui aussi, d'expulser les Anglais du continent. Parkman a vanté son intelligence et McKinney a loué son génie supérieur. De toute évidence, ces Indiens n'étaient ni des bacheliers ni des lauréats. Apédeutes, leur grandeur, ils la devaient à l'observation, à la réflexion, aux enseignements de la vie, à leurs qualités naturelles.

Chez nous, le grand Iberville avait peu d'instruction, comme en convient Guy Frégault, le plus récent de ses biographes, mais quelle intelligence et quelle intrépidité ! Que dire de Cadieux, notre légendaire chansonnier ? Il n'était pas instruit et pourtant, à l'heure de sa mort, en pleine sauvagerie, il a composé sur une écorce de bouleau une complainte que la tradition orale nous a transmise :

*Petit rocher de la haute montagne,
Je viens ici finir cette campagne...
Rossignolet, va dire à ma maîtresse,
A mes enfants, qu'un adieu je leur laisse...*

Cette chanson, l'une des très rares que notre terroir ait produites, remonte à 1709, suivant Louvigny de Montigny qui, depuis quarante ans, cherche à dépister notre « voyageur ».

Frontenac, de vieille souche, unissait la culture à l'expérience du politique et de l'homme d'action. Montaigne aussi joignait la formation livresque à la connaissance des hommes et de la vie. Ce sont des modèles de culture complète, des favorisés du sort : des êtres à part qui ont réalisé en eux une synthèse harmonieuse de l'étude et de l'expérience.

Les éléments différents qu'embrasse le terme « culture » offrent ce trait commun de toucher au développement de l'homme. Ce qui confère à une culture sa saveur, son originalité, son caractère spécifique, c'est la prédominance d'un élément donné. Toute culture est unilatérale par certains côtés, car l'homme se développe surtout dans le sens de ses aptitudes, de ses tendances, selon la pente de son milieu et de son temps. La culture n'est pas la même chez le primitif que chez le raffiné, chez l'Occidental que chez l'Asiatique, chez le Latin que chez le Nordique. Elle varie suivant les époques de stabilité, d'agitation ou de bouleversement. Selon l'importance accordée à l'éthique, la science, l'art, la théologie, la religion, la sociologie, la tradition, la richesse ou la pauvreté du milieu, la culture affectera diverses formes et atteindra des degrés divers.

Cependant, cette variété et cette différence de paliers n'entament pas l'essence de la culture. Cette essence réside dans la recherche de la perfection de l'homme, dans le culte des valeurs humaines et spirituelles. Tout ce qui détourne du perfectionnement de l'homme, tout ce qui amoindrit les valeurs humaines, tout ce qui suscite haine et méfiance, bat donc en brèche la vraie culture.

L'excès de technique représente un péril pour la civilisation, dont le courant ne saurait être détourné de la culture. La civilisation n'est-elle pas, avant tout, un savoir-vivre, une politesse de mœurs, une mise en valeur des biens patrimoniaux de tous ordres ?

La vie mécanisée à l'excès crée un climat contraire à la culture. Celle-ci n'est jamais un produit de la standardisation exigée par « la démocratie du confort », comme l'appelle André Siegfried. Et pourquoi ? « Parce que l'existence de la culture dépend entièrement de différences perçues et reconnues », explique un philosophe. D'autre part, si la spécialisation peut être un élément de la culture, elle n'est certes pas la culture. Érigée à la hauteur d'un idéal, hypertrophiée au point d'absorber toutes les énergies et de satisfaire la vanité des techniciens qu'elle hisse sur le pavois, ne contribue-t-elle pas à créer la barbarie nouvelle, l'humanité déshumanisée, bref, la termitière ?

Le Père Delos établit une distinction capitale entre la spécialisation qui isole et la culture qui délivre. Toutes les sciences ouvrent les portes du palais de la culture, mais il en est de privilégiées. Celles qui ont l'homme pour objet sont évidemment de cet ordre; pourtant, même en ce domaine, il existe une hiérarchie. Et la possession du monde et de soi-même, que confère la culture, ne se réduit-elle pas, pour le spécialiste, à la possession d'un petit canton du savoir ou, pour l'érudit, à des enfilades de collections ? Le chimiste ne voit pas plus loin que le bout de ses cornues, le comptable que sa colonne de chiffres, le savant que le paravent de ses dossiers. L'aptitude à juger, marque de la culture acquise et de la sagesse, manque souvent au spécialiste comme à l'érudit. Pour s'annexer au patrimoine de nos suprêmes valeurs, les connaissances particulières doivent révéler leurs proportions avec le général et se

rattacher à un tout. Toute science, pour rejoindre la culture, doit s'accrocher à l'humain.

Pascal se représentait l'homme sauvage logé dans un petit cachot. Ainsi voyons-nous le spécialiste. La culture nous délivre du cachot. Elle nous rend le monde présent et, par elle, tous les murs deviennent poreux. C'est l'évasion à volonté. Vous vous rappelez sans doute la fresque de Raphaël aux loges du Vatican ? Saint Pierre, pareil à un pur esprit, s'élève de terre et passe au travers des murs de sa prison. La culture nous rend semblables au saint Pierre de Raphaël ; elle nous ouvre le cachot de notre vie quotidienne, de notre métier, de notre spécialité, de nos misères, et le monde s'offre à nous avec ses merveilles, au sens le plus spirituel et le plus enrichissant.

Il faut partir de sa spécialité pour se développer, comme l'arbre jaillit de ses racines et, avide de lumière, rayonne en tous sens. Mais qui ne dépasse pas la hauteur de ses racines reste avorton.

Illusion aussi de reconnaître le prestige d'une complète culture authentique à une formation purement livresque, et surtout de mépriser le reste, orgueil de mandarin. Les livres ne sont qu'un moyen. Comme le dit un organisateur, un conseiller de la vie intellectuelle, le Père Sertilanges, « la source du savoir n'est pas dans les livres, elle est dans la réalité et dans la pensée ».

A nous, bibliophiles, que nous paraîtrait aride la vie sans les livres, coupée de toutes les sources vives que les esprits grands ou délicats ont fait jaillir dans la suite des temps pour la soif de la caravane humaine ! Mais les livres sans la vie sont une avenue solitaire qui peut mener à d'étranges aberrations. Le plus illustre exemple de la déformation livresque, n'est-ce pas don Quichotte ? De

son côté, Emma Bovary est détraquée par les chimères romanesques.

Sans doute, toutes les victimes du livre ne sont pas des illuminés comme le Chevalier de la Triste Figure ou des insatisfaits, comme l'héroïne de Flaubert. Les plus dangereusement touchés par la déformation livresque sont même souvent les trop satisfaits de leur personne, de leurs connaissances, de leurs préjugés. Trissotins, primaires nocifs non à titre de primaires, mais à titre de vaniteux. Le primaire qui se connaît comme tel et reste à sa place joue un rôle utile dans la société, comme les analphabètes. La modestie, jointe au travail, peut même le conduire à des étages supérieurs de la culture. Mais il arrive, hélas ! qu'un frottis de notions élémentaires, et qu'un certificat d'études tournent la tête aux demi-ignorants que sont les demi-savants. Que de divisions sont attisées par leur intolérance, que d'étrangers leurs préjugés suscitent à l'intérieur d'un même pays, d'une même ville; que d'étrangers ils transforment en ennemis au dehors; quelles illusions ils entretiennent et quelles bévues ils commettent !

Comme disait l'un de mes oncles, parlant d'un de ses neveux : « Il est tout juste assez instruit pour être bête ! »

Non, notre petit monde à nous n'est pas l'univers; nous serions sots de prétendre imposer nos habitudes, notre philosophie, notre mode de vie, notre démocratie et notre mystique du confort, surtout à ceux qui sont civilisés de vieille date ou autrement que nous. Non, les étrangers n'ont pas toujours tort du seul fait qu'ils diffèrent de nous. Que ne cherchons-nous à découvrir une identité de fond plutôt qu'à disputer sur l'accessoire et l'accidentel !

Au contraire, « l'existence de la culture dépend entièrement de différences perçues et reconnues ». Les différences, il faut non seulement les percevoir, les reconnaître,

mais les comprendre. C'est en cela que la culture est un enrichissement en même temps que le ferment le plus fécond d'amitié. Les pays communiquent entre eux par leurs cîmes, leurs élites, comme les diverses espèces d'arbres, chacune solidement ancrée dans son terroir, communient entre elles dans l'oxygène et dans la lumière. Elles communiquent aussi par leurs racines et assimilent les mêmes sucs.

La vraie culture est sympathie, la vraie culture est compréhension, la vraie culture est chaleur et rayonnement en même temps qu'assimilation, la vraie culture ressemble à une antenne affectée à la transmission comme à la réception de messages, aux grands échanges des esprits et des âmes.

Nous ferons acte et preuve de culture en recherchant des amitiés dans l'univers, car l'univers est plein de parents inconnus, tandis qu'autour de nous, sous une écorce familière, peuvent se cacher des étrangers, par l'esprit ou l'absence d'esprit, et que seule la vraie culture pourrait rendre compréhensifs et rapprocher de nous.

Le Poverello d'Assise ne voyait-il pas des frères et des sœurs dans toute créature ? N'a-t-il pas commandé tendrement au loup de Gubbio, aux cigales et aux oiseaux ? Ne s'est-il pas fait comprendre et bienvenir jusque chez les Maures et jusque sous la tente du Sultan, en prêchant l'amour et la charité ?

La tendance du siècle est fatale : les vieilles frontières éclatent, les murailles sont démantelées, l'isolement est rompu. Le Canada attire les regards de l'étranger en même temps que les siens portent au loin. Il ne peut cacher son visage, pas plus qu'il ne peut se boucher les yeux et les oreilles.

Dans ce que nous offrons à l'étranger et dans ce que l'étranger nous offre, faisons effort de donner et de retirer le meilleur. Gardons-nous d'être farouches ou effarouchés, timides ou impertinents.

Quelque part en Amérique, un diplomate brésilien de mes amis eut à subir l'interrogatoire d'une dame qui s'intéressait plus aux cannibales qu'aux orchidées. « Est-il vrai, demanda-t-elle, qu'il y a encore des anthropophages dans votre pays ? » — « Non, madame, répondit-il, nous avons mangé le dernier. »

Épargnons la susceptibilité de l'étranger. Il nous rendra la pareille. Jamais on ne m'a demandé, par exemple, si les escaliers extérieurs étaient une création propre au génie canadien et si, dans les rues de notre ville, nous devions craindre les exploits de nos mouffettes. On s'est intéressé, en revanche, à nos lettres, à notre art, à notre progrès, à notre culture.

Elle existe, notre culture. Elle exprime ce que nous sommes à l'heure présente. Elle accuse notre caractère, notre atavisme, l'effort de générations. Certes, elle n'a pas atteint son plein épanouissement; mais, depuis un quart de siècle, j'en vois, d'une année à l'autre, les moissons mûrissantes.

Ne nous faisons pas à nous-mêmes l'injure de croire que notre figuier, comme celui de la parabole, est stérile et desséché. Dieu l'a béni. Il porte fruit en toute saison. Ne nous contentons pas cependant des dons gratuits de la nature. Rappelons-nous le conseil du prophète :

« *Ædificate domos et habitate; et plantate hortos et comedete fructum eorum.* »

« *Bâissez des maisons et habitez-les; plantez des jardins et nourrissez-vous de leurs fruits.* »

LES ÉTRANGERS ET NOUS

SI vous vous promenez en Europe, en Amérique du Sud, dans l'un de ces pays que j'ai parcourus, vous constaterez, dès la frontière, que le seul nom du Canada opère comme par magie. Dans l'ancien et le nouveau continent, notre pays a une cote exceptionnelle, une cote d'amour. Notre réputation est hors pair, « cui par nihil et nihil secundum ».

On nous envie notre prospérité et notre richesse, notre stabilité et notre civisme. On nous tient pour honnêtes, généreux, travailleurs, charitables. On admire notre santé politique et sociale, notre respect du droit d'autrui, notre courage militaire, notre effort de guerre, notre volonté d'ordre et de sacrifice.

Partout où nos soldats ont passé, ils ont laissé un sillage d'affection, des témoignages d'héroïsme et de tendresse humaine. Combien de fois n'ai-je pas entendu des ouvriers et des paysans de France et d'Italie me parler de cet aviateur, de cet artilleur, de ce fantassin qui avait, entre deux batailles, aidé aux soins du ménage, distribué une partie de sa ration, se conduisant non comme un

homme de guerre en pays conquis, distant et impérieux, mais comme un parent attentionné et serviable. Des familles italiennes que je connais attendent la visite de leur grand ami du Canada, de cet ami dont on a fait, par procuration, le parrain de Giovanna ou de Rosario, auquel on écrit pour lui apprendre naissances, mariages ou décès, de cet ami auquel on envoie, à la Noël, un colis enrubbanné de bonbons ou de friandises préparées par Lorenza.

L'étranger pense de nous beaucoup plus de bien que n'en peuvent soupçonner ceux des nôtres qui n'ont pas pris contact avec lui. Un courant de sympathie, une vague de fond le pousse vers nous. Il nous aime d'instinct. Il est prédisposé à se livrer à nous, à nous accorder sa confiance et à recevoir, en retour, notre amitié. L'occasion nous est belle de tirer parti de pareilles inclinations.

Qu'est-ce que l'étranger connaît de nous ?

Peu de chose, presque rien.

Derrière les brouillards de l'Atlantique Nord, les navigateurs d'autrefois imaginaient d'opulentes contrées. Leur imagination transformait nos falaises de mica en caps Diamant. La légende s'est créée d'un pays de Cocagne où les richesses s'offraient d'elles-mêmes à celui qui les y venait chercher. Ces illusions n'ont pas été complètement dissipées. Le Canada n'est pas encore dépouillé des mirages anciens. Sur la carte géographique, au regard de l'étranger, se profilent toujours les mines, les champs de blé, les forêts, les glaciers, les animaux à fourrure, les saumons, les caribous.

De notre histoire, de notre vie quotidienne, l'étranger ignore à peu près tout. Pouvons-nous lui en faire grief ? Comment aurait-il pu se renseigner ? Lui avons-nous offert, comme la France et l'Italie, des réserves de littérature et d'art où il puisse trouver un aliment à son

désir de connaître ? Avons-nous mis à sa disposition nos livres, notre musique, notre radio, notre peinture, nos revues, nos services d'information, notre propagande ? Tenons-nous souvent la vedette dans les chroniques étrangères, sauf peut-être quand il s'agit d'un accident d'aviation, d'un incendie désastreux ou du sort des quintuplées ?

Avons-nous droit de nous étonner, de nous scandaliser ? Un rapide examen de conscience nous conduira à nous demander si, par la lecture et l'étude, nous avons nous-mêmes essayé de connaître ceux qui vivent loin de nous, en dehors de l'orbite de nos ordinaires préoccupations. Je ne suis pas sûr que nous sachions exactement ce qui se passe à l'extérieur de notre province, au delà de nos frontières régionales, que nous soyons suffisamment renseignés sur le caractère, les initiatives et les expériences même de nos concitoyens d'outre-Québec qui, par bien des côtés, pourraient nous demeurer étrangers. Que dire alors des étrangers, des vrais, des *aliens*, pour employer un mot français du XI^e siècle que nous avons perdu et que les Anglais ont conservé ? Avons-nous approfondi les notions que nous donnent d'eux les manuels, ou nous sommes-nous contentés des lieux communs, des jugements tout faits et mal faits ? Pouvons-nous réclamer de l'étranger plus que nous ne sommes en mesure de lui offrir ? Si un Italien confond Edmonton et Shawinigan, s'il prend le Manitoba pour une marque de blé et notre Gouverneur général pour un fonctionnaire britannique, pouvons-nous lui opposer notre familiarité avec Donatello, Dante ou Botticelli ?

L'étranger a peut-être quelque excuse d'ignorer nos derniers romans et nos récents poèmes qui ne se trouvent pas facilement aux étalages des libraires européens ou sud-américains et que nous ne pouvons lui demander de

venir chercher jusque chez nous. Si le portrait qu'il se fait de nous est imaginaire, faux ou déformé, à qui n'incombe-t-il pas de le corriger ?

Que nous faut-il faire pour que l'étranger nous connaisse ?

Il importe que nous l'instruisions. Notre pays est devenu adulte; il s'est affranchi des tutelles et des chapeonnages, il a fait son entrée dans le monde international; il choisit lui-même les chemins où il veut s'engager et les amis dont il veut s'entourer. Le Canada est une grande personne, une grande puissance, qui joue un rôle de premier plan dans la société universelle. Nous ne pouvons plus nous isoler dans notre Thébàide laurentienne et faire vœu de solitude. Ne disons pas que c'est l'affaire du Gouvernement, de l'administration, des institutions publiques, des missions diplomatiques, des universités, des sociétés d'écrivains ou d'artistes, que cela ne nous intéresse pas personnellement. Nous avons des devoirs envers l'État comme il en a envers nous. Notre prospérité individuelle ne se peut concevoir en dehors de la prospérité collective.

A partir de l'instant où l'un de nous, muni de son passeport canadien, quitte le territoire national, il devient d'office, en touchant une terre étrangère, un représentant, un ambassadeur de son pays. De ce fait, il assume une obligation morale. Ses instructions ne sont pas consignées sur un parchemin muni de cachets rouges. Elles lui sont dictées par sa conscience.

Si j'avais à écrire un bréviaire du voyageur canadien, j'y mettrais un chapitre intitulé *Conseils généraux*, qui se lirait à peu près ainsi :

Rappelle-toi que Danton s'est trompé. Tu emportes ta patrie à la semelle de tes souliers. C'est sur elle que tu attireras, par ta conduite, louange ou blâme, hostilité ou faveur. Très souvent, l'étranger jugera ton pays d'après

l'impression que tu produiras. Pour que cette impression soit bonne, ne manque pas d'observer, au dehors, les bien-séances que tu souhaites que l'étranger observe dans ton propre pays. Evite de tomber dans les travers que tu lui as reprochés. Conserve, en tous lieux, ta bonne humeur et tes bonnes façons. Ton sourire aplanira les difficultés que ta colère ne ferait que grossir. Amuse-toi de ce qui peut te dérouter, te déplaire ou te contrarier. Réponds avec aménité aux questions incongrues que l'on te posera sur toi-même et les tiens. Sois modeste, cependant. Ne farde ni ne maquille la vérité. Sois exact autant que tu le peux. Rappelle-toi que toute vérité n'est pas bonne à dire et qu'on n'exporte pas le linge destiné à la lessive de famille. Tu parles pour nous tous. Tu es notre missionnaire et notre messenger. Ne regimbe pas contre l'ignorance de tes interlocuteurs à notre endroit; éclaire-les sur toi-même et sur nous; montre-leur, à l'occasion, que tu n'es pas indifférent à ce qui les touche. Ils te seront reconnaissants de la sympathie que tu leur témoigneras, mais ils pourraient demeurer ulcérés d'un reproche que tu leur adresserais, d'un jugement téméraire que tu prononcerais. Une rencontre fortuite dans un train, un avion, un hôtel, voire dans la rue, peut être fructueuse à ton pays et porter un ferment d'amitié.

Donne à entendre que tu voyages pour t'enrichir de spectacles nouveaux, que tu ne cherches pas au loin ce que tu as laissé chez toi; que tu n'as pas la prétention d'apprendre aux autres ce qu'ils doivent faire et penser pour te ressembler, ce qu'ils doivent corriger pour ta satisfaction ou ton confort. Réserve ton opinion, regarde, écoute, fais un effort de dépaysement et d'adaptation à ce qui ne t'est pas familier. C'est peut-être le meilleur moyen de comprendre les autres dans ce qu'ils ont de différent

et de trouver chez eux des affinités de pensée et de caractère où peut s'articuler une sympathie réciproque. Ne néglige rien qui puisse éveiller cette sympathie dont tu profiteras un jour parce que tu la gagnes à ton pays.

Quel intérêt avons-nous à nous faire connaître à l'étranger?

Vous conviendrez qu'on a toujours besoin d'amis, qu'on ne saurait se barricader chez soi, sans risque de mourir ou d'ennui ou de faim. On a besoin d'amis pour se distraire aussi bien que pour gagner sa vie. Que diriez-vous d'un commerçant qui interdirait sa porte aux chalands, d'un homme de profession qui tournerait le dos à des clients, qui se refuserait à les rencontrer? Notre pays a de grandes ressources, il produit intensément; il a besoin de marchés, il ne peut se passer d'acheteurs; il doit se préoccuper de trouver et de multiplier des débouchés; autrement il appelle la stagnation et la crise. Il ne suffit pas de dire : l'étranger nous aime, il viendra à nous. Le sentiment entre les peuples, comme entre les individus, peut s'éteindre; le courant qui porte l'étranger vers nous peut s'affaiblir; il doit être alimenté. Si les seules syllabes du mot Canada suffisaient à créer un préjugé favorable, à fléchir la rigueur du douanier, à dérider la figure du gendarme, à provoquer un mouvement de gentillesse, disons-nous bien que cela pourrait ne pas durer parce que sans la connaissance, sans le lien de la sympathie, nous pourrions perdre facilement le bénéfice de la conquête inespérée d'amis lointains. Sans des clients qui seront en même temps des amis, que deviendra notre économie? Rappelons-nous que nous avons largement dépassé le palier de la consommation intérieure; les journaux nous le remettent tous les jours en mémoire. Les temps sont révolus du simple commis-voyageur muni de ses échantillons, du placier en minerais, en blé, en acier, en conserves, en ma-

chines, qui n'apparaît que pour vendre et ne reparaît que pour revendre. Il est rare qu'un acheteur conserve de la gratitude pour le vendeur qui n'a d'autre souci que de déverser chez lui sa marchandise.

Il existe des marchés civilisés où il faut se présenter en civilisé, c'est-à-dire en y mettant des formes, en nouant des relations, en ne se montrant pas trop pressé de bâcler des affaires, en inspirant et en méritant la confiance. Pour cela certains sacrifices sont nécessaires, et certains placements à longue échéance. Il ne s'agit pas seulement de placements d'argent. Je songe surtout à la patience, au tact, à l'adresse dont on doit faire preuve pour attirer et retenir la considération de l'étranger. Il faut donner pour recevoir et ne pas travailler en vue de rentes immédiates. Il y a une juste rétribution des actes humains. Chacun touche le salaire de ses œuvres, bonnes ou mauvaises, au temporel comme au spirituel. Nous ne pouvons négliger les forces spirituelles qui rapprochent ou qui éloignent les nations, ni les liens d'amitié qui unissent les individus comme les peuples. Le facteur humain est, dans tous les cas, essentiel à des accords durables.

Un juriste italien du XVI^e siècle, Albericus Gentilis, prétend que l'origine des légations remonte à la Création. Dieu a envoyé aux hommes, comme ambassadeurs, ses anges et ses apôtres. Il nous appartient, à tous et à chacun, d'être les apôtres de notre patrie et les anges gardiens de sa réputation. C'est à travers nous qu'on l'aimera et c'est nous qui la ferons aimer. Nous y trouverons à la fois une satisfaction morale et un bénéfice matériel. Quand vous aurez voyagé, vous vous direz qu'il est parfois bon de sortir de son pays, ne serait-ce que pour la joie de le servir et que pour le bonheur d'y revenir.

...the ... of the ... in the ... of the ...

It is ... of the ... in the ... of the ...

The ... of the ... in the ... of the ...

LES DEUX CÔTÉS DE L'HORIZON

C'EST en lisant l'Anthologie de mon ami Manuel Bandeira que j'ai connu Castro Alves. Les quelques pages qui lui sont réservées dans ce recueil romantique m'ont donné le goût de lire plus avant et j'ai recouru aux ouvrages de Mucio Teixeira et de mon très cher et profondément regretté Afranio Peixoto. Il y a dix ans de cela. Je ne connaissais pas encore très bien le portugais, mais je pressentais pourtant la beauté des poèmes dont je n'arrivais pas à pénétrer complètement le sens, et c'est pourquoi je me mis à les traduire en français afin d'en exprimer, pour ma satisfaction, tout le suc.

Chez Castro Alves, comme chez Gonçalves Dias, Olavo Bilac, Raimundo Corrêa, Ronald de Carvalho, une chose m'a frappé tout d'abord : leur sens de l'humain et de l'américain. Certes, ils sont Brésiliens, mais, par leur inspiration, ils débordent les frontières nationales, et leur vision, souvent prophétique, atteint à la mesure de notre continent. Ils ont découvert la grandeur et la diversité du Nouveau Monde, de ce « novus orbs » ; ils ont chanté le Brésil, mais ils ont chanté aussi l'Amérique, des glaces

de l'Hudson à la pampa argentine, de la Serra do Mar à la Cordillère des Andes. Ce sont des augures, des « vates », qui, suivant l'expression de Camoëns, « novo reino tanto sublimaram ». Et parmi ces « vates » se place au premier rang Castro Alves.

Si je suis incompétent à apprécier convenablement le style et la poétique de Castro Alves, je me rends cependant compte de la variété de ses rythmes et de la richesse de ses timbres. Sa métrique est indiscutablement romantique. À côté des alexandrins classiques, des *decassilabos em quadra e em oitava*, des *décadas de sete silabas*, des *redondilhas*, des *sextilhas com refrain*. On pense tout de suite à Victor Hugo, dont Castro Alves fit, de bonne heure, des versions littéraires et l'on se rappelle que le poète des « Espumas Flutuantes » considérait l'auteur des « Orientales » comme un géant dans un siècle de pygmées, qui

*... porte sur son front
plus d'astres que le ciel,
Plus de rayons que le soleil.*

Le disciple brésilien du maître français n'est pas un imitateur servile. Il imite Hugo, comme Camoëns imite Pétrarque, La Fontaine imite Esope, Racine imite Euripide et Victor Hugo lui-même imite Shakespeare. Il conserve toujours son originalité et sa personnalité, s'il emprunte des modes d'expression, des sujets et des thèmes. Comme Hugo, Castro Alves est un poète épique. Comme Hugo, il est attiré par les problèmes politiques et sociaux. Comme Hugo, il est un lyrique cosmique. Il se distingue cependant du poète français par son inspiration, qu'alimentent la nature brésilienne, les gloires et les tragédies de sa patrie, et par le sens profond qu'il a des destinées de l'Amérique.

Il chante sa terre et ses merveilles, ses parfums et ses crépuscules, ses plages et ses forêts, ses campines et ses

montagnes, le peuple des eaux et des forêts, l'Amazone et la mer, les amours et la mort. Il évoque les rayonnantes figures de l'histoire de sa patrie : explorateurs, guerriers, découvreurs, missionnaires. En le lisant, on voit défiler les Anchieta, les Manuel de Nobrega, les Alexandre Gusmão, les Antonio Raposo Tavares, les Anhanguera et tous ceux-là qui, aux quatre points cardinaux, ont révélé un passé qui se renouvelle sans cesse.

*Grands hommes, apôtres héroïques !...
Ils disaient mieux que les stoïciens :
Douleur, tu es ma joie !
Gril, mon lit ! — Braise, ma gemme !
Clou, mon sceptre ! Flamme, mon diadème !
O mort — ma vie !*

Avec une violence et une éloquence toujours contennues par la discipline poétique, il lutte contre l'esclavage qu'il anathématise. Avec une superbe élévation de style, il proclame sa foi en Dieu et dans la liberté :

*Qu'importe ! La Liberté
Est comme une hydre, ô Antée :
Si elle roule, sur le sol, sans forces
Plus forte elle se relève.*

Il croit en la jeunesse qu'il appelle, moderne Pierre l'Ermite, aux croisades du siècle. Il lui prêche la certitude d'un monde meilleur, lavé des iniquités et des crimes, l'avènement d'une ère promise, car c'est elle, cette jeunesse, qui recevra des mains de l'Éternel les tables de la loi, c'est elle qui rachètera l'humanité. Il la convie avec une conviction passionnée, il sonne le clairon du rassemblement et de la marche exaltée; il entrevoit, dans une extase sainte, l'âge nouveau; il écoute le chant de la terre et des

cieux et voit le vide se peupler de l'ombre de Dieu. Il appelle, il clame :

Marchez !

*Qui tombe, dans la lutte, glorieusement
Tombe aux bras de l'Histoire
Et au cœur du Brésil.*

Castro Alves ne se borne pas aux paysages familiers, aux problèmes régionaux, au passé national. C'est tout notre continent qu'il embrasse du regard, interprète et traduit en images et en sonorités. C'est Colomb et Gama qui ouvrent les sillons de la mer. Ce sont les hommes de fer qui traversent les équateurs. C'est la grande voix qui réveille les grands hommes, de l'Océan jusqu'aux Andes, et ce sont les fils du Nouveau Monde qui jettent leur défi en face de l'avenir et de l'infini. Il se décrit soi-même, fils de la lumière d'une zone ardente; il embouche la trompette stridente dont il veut faire entendre le son, d'un pôle à l'autre pôle. Il veut éveiller les échos des hautes Cordillères, des pics solitaires, des régions boréales. Il veut fondre en une titanesque harmonie le chant du Niagara, le fracas des avalanches, le bouillonnement des volcans, le ressac des vagues, le vent dans les palmes et le rugissement des ouragans *no concerto universal*.

C'est, à travers l'espace, le drame des abîmes et des sommets. C'est la nuit avec ses aurores, l'obscurité avec ses rayons.

*Taillé pour la grandeur,
Pour croître, créer, monter
Le Nouveau Monde sent, en ses muscles,
Sourdre la sève de l'avenir.*

Enfin, reliant le Nouveau Monde à l'Ancien, rappelant la longue histoire de notre civilisation, rattachant à

ses ancêtres la jeune race américaine, le poète proclame comme un acte de foi :

*L'héritage des sueurs de deux mille ans
Doit parvenir intact aux générations neuves.*

Je ne sais pourquoi, en lisant ces poèmes dont le souffle et la cadence sont hugoliens, je ne pouvais me dégager des vers de Verlaine, de ce *Colloque sentimental* dont les rimes s'appelaient en ma mémoire. Ils ont une vertu obsédante comme certaines incantations de rêve, comme certaines mélodies intérieures dont on ne peut complètement s'affranchir :

*Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux ombres ont tout à l'heure passé.
Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles
Et l'on entend à peine leurs paroles...
Deux spectres ont évoqué le passé.*

Ces vers provoquent en moi un mirage, et je vois, dans un décor incertain, deux ombres très différentes l'une de l'autre; un vieillard et un jeune homme. Doucement, je m'approche. L'un s'appuie sur des béquilles, l'autre s'avance comme un patriarche. J'écoute leurs paroles et je reconnais leur figure : l'adolescent Castro Alves discute avec l'octogénaire Victor Hugo. Le colloque tourne presque à la querelle.

— O maître, ô vous que j'ai tant admiré, que j'ai tant aimé, pourquoi m'avez-vous fait cette peine ? s'afflige Alves.

— De quelle peine parles-tu ?

— De n'avoir pas, remarque Alves, dans vos 300,000 vers et plus particulièrement dans votre prodigieuse *Légende des siècles*, fait la moindre mention d'un événement qui a bouleversé l'humanité et dont votre grand précurseur

Camoëns avait, lui, entrevu les extraordinaires prolongements.

— Lequel ?

— La découverte du Nouveau Monde.

— Qu'est-ce à dire ? rétorque Hugo. N'ai-je pas parlé de l'Amérique en un endroit de mes ouvrages ? Ne lui ai-je pas consacré deux poèmes : *Civilisation* et *Les deux côtés de l'horizon* ?

— Hélas ! soupire Alves, c'est bien là le plus triste, je voudrais que ces deux poèmes n'eussent point été écrits par vous. Car si vous avez conçu de beaux vers qui ont fait ma joie, vous avez commis ceux-là qui m'ont consterné. Je m'excuse presque de vous le rappeler.

— Auriez-vous, jeune homme, la prétention de me juger ? proteste Hugo.

— Plaise au ciel que vous les jugiez vous-même, ces vers ! Vous avez inclus dans *Toute la lyre*, au chapitre 3e, *La pensée*, ce poème 14e, *Civilisation*.

*Ce que vous appelez dans votre obscur jargon :
Civilisation — du Gange à l'Orégon,
Des Andes au Thibet, du Nil aux Cordillères,
Comment l'entendez-vous, ô noires fourmilières ?*

*De toute votre terre interrogez l'écho.
Voyez Lima, Cuba, Sydney, San-Francisco,
Melbourne. Vous croyez civiliser un monde
Lorsque vous l'enfièvrez de quelque fièvre immonde,
Quand vous troublez ses lacs, miroirs d'un dieu secret,
Lorsque vous violez sa vierge, la forêt;
Quand vous chassez du bois, de l'ancre, du rivage
Votre frère naïf et sombre, le sauvage,
Cet enfant du soleil peint de mille couleurs,
Espèce d'insensé, des branches et des fleurs,*

*Et quand, jetant dehors cet Adam inutile,
Vous peuplez le désert d'un homme plus reptile,
Vautré dans la matière et la cupidité,
Dur, cynique, étalant une autre nudité,
Idolâtre du dieu dollar, fou qui palpète,
Non plus pour un soleil, mais pour une pépète,
Qui se dit libre et montre au monde épouvanté
L'esclavage étonné servant la liberté !*

*Oui, vous dites :—Voyez, nous remplaçons ces brutes;
Nos monceaux de palais chassent leur tas de huttes;
Dans la pleine lumière humaine nous voguons;
Voyez nos docks, nos ports, nos steamers, nos wagons,
Nos théâtres, nos parcs, nos hôtels, nos carrosses !—
Et vous vous contentez d'être autrement féroces.
Vous criez : Contemplez le progrès ! admirez !
Lorsque vous remplissez ces champs, ces monts sacrés,
Cette vieille nature âpre, hautaine, intègre,
D'âmes cherchant de l'or, de chiens chassant au nègre,
Quand à l'homme lion succède l'homme ver,
Et quand le tomahawk fait place au revolver !*

— Je me suis expliqué ailleurs, répond Victor Hugo, et j'ai dit pourquoi je condamnais cette soi-disant civilisation. Reportez-vous à *Deux côtés de l'horizon* qui, dans le même ouvrage, paraît dans le chapitre *L'humanité*. Là, j'ai dit au Créateur :

*L'Amérique surgit, et Rome meurt ! ta Rome !
Crains-tu pas d'effacer, Seigneur, notre chemin,
Et de dénaturer le fond même de l'homme,
En déplaçant ainsi tout le génie humain ?*

Donc la matière prend le monde à la pensée !

*L'Italie était l'art, la foi, le cœur, le feu,
L'Amérique est sans âme, ouvrière glacée;
Elle a l'homme pour but, l'Italie avait Dieu.*

*Un astre ardent se couche, un astre froid se lève,
Seigneur, Philadelphie, un comptoir de marchands,
Va remplacer la ville où Michel-Ange rêve,
Où Jésus met sa croix, où Flaccus mit ses chants !*

Ne me suis-je pas expliqué clairement ? Et qu'avez-vous à redire ?

— O mon maître, je déplore que vous ayez méconnu l'importance qu'attachaient à l'événement que vous jugez néfaste des écrivains si proches de vous, comme l'était Châteaubriand. Je déplore que vous n'ayez su voir, comme les conquistadors,

*... monter en un ciel ignoré
Du fond de l'océan des étoiles nouvelles.*

Est-il possible qu'*Atala*, *René*, *Le voyage en Amérique*, *Les mémoires d'outre-tombe* vous aient échappé ? Est-il possible que vous n'ayez pas pressenti les conséquences incalculables de la découverte d'un continent nouveau, que vous n'ayez été frappé ni de l'audace des navigateurs, ni du courage des pionniers et des colons de ce sol inconnu, ni de la foi des prêtres martyrs, ni du génie des administrateurs, ni de l'exubérance de cette nature insoupçonnée ? Se peut-il que vous n'ayez pas songé au rôle surprenant que ces pays jouaient déjà à votre époque dans la civilisation mondiale, au rôle qu'y jouèrent quelques-uns de vos compatriotes français : Villegaignon et Jean de Léry, Jacques Cartier et Champlain; Rocham-

beau et Lafayette, que vous n'avez pas entrevu le rôle que l'avenir réservait à ces terres, de l'autre côté de votre horizon ? Se peut-il que vous ayez été dupe de la fable du *bon sauvage*, qu'à la suite de Lahontan, de Rousseau, de Raynal, vous vous soyez servi de ce bon sauvage comme d'une arme contre la civilisation occidentale, et que vous ayez repris à votre compte cette niaiserie courante au XVIII^e siècle : « C'est l'ignorance des sauvages qui a éclairé, en quelque sorte, les peuples policés » ?

Vous qui vous êtes si bien servi du blanc et du noir pour évoquer, en des dessins admirables, l'Orient, le moyen âge et la Renaissance, comment n'avez-vous pas reconnu toute la magnificence des arts de l'Amérique dont la civilisation remonte à des millénaires ?

Combien je regrette que vous n'avez pas fait vivre, dans des strophes immortelles, Italiens, Portugais, Français, Espagnols, Anglais qui ont ouvert un monde à la bravoure, à l'initiative, à la foi. Comme j'aurais voulu qu'à côté de l'*Odyssée* et des *Lusiades* figure cette épopée qui eût été signée de votre génie. Comme j'aurais voulu que vous eussiez découvert que cette terre nouvelle deviendrait le refuge de la liberté, de cette liberté que Châteaubriand appelle « fille des lumières », plus vigoureuse et plus durable que l'autre liberté, « fille des mœurs » qui se perd dans le despotisme, l'éclat et le luxe. « La liberté, fille des lumières, marche avec le principe qui la conserve et la renouvelle, parce que les lumières sont à la fois la vertu impérative et la source impérissable. Elles doivent nous arriver, venant du champ des âges. . . »

A ce moment, j'entendis un grognement irrité de Victor Hugo; les deux ombres s'éloignèrent. Je perdis la suite des paroles échangées.

*Dans le grand parc solitaire et glacé,
Deux spectres ont évoqué le passé.*

Revenons de ce rêve sur le plan du réel. Nous cherchons une conclusion au dialogue imaginaire. Cette conclusion, je la trouve ébauchée dans un discours que prononçait à Harvard, en 1824, à l'occasion de la visite de Lafayette, le professeur Edward Everett. Il disait :

« Dans ces rêves enchantés par lesquels les esprits inspirés de l'antiquité annonçaient le sort des siècles à venir, ils se représentaient en imagination une région promise, au delà de l'Océan, une terre où régneraient l'égalité des lois et le bonheur. Les poètes primitifs la plaçaient dans les îles fleuries; les Bardes doriques dans les régions hyperboréennes; les sages de l'Académie dans l'Atlantide qui n'était plus, et il n'y eut pas jusqu'à l'esprit rationnel de Sénèque qui ne discernât une demeure plus propice à l'Humanité, dans des régions jusqu'alors inconnues. Nous envisageons ces prédictions inspirées, et nous tremblons presque à l'idée des devoirs qu'elles nous imposent. C'est par nous que doivent se réaliser ces riantes visions; par nous doivent être remplies ces belles promesses qui, aux heures d'épreuves, s'échappèrent du cœur des champions de la vérité. Il n'est plus de monde ni de continents à révéler. L'Atlantide s'est élevée du sein de l'Océan; Thulé a été atteinte; il n'est plus aucun refuge au delà des mers, plus de découvertes à faire, aucune autre espérance à réaliser. Ici donc, un grand œuvre devra maintenant ou jamais être exécuté par la race humaine ».

Ce grand œuvre des Amériques, Castro l'a, en maints passages inoubtables, marqué en termes fulgurants.

*Nous crions bien haut à l'Europe et au monde !
Nous crions — liberté — en face de l'oppression !*

*Nous parlons de justice — en face du carnage !
Nous parlons de droit devant le glaive !
S'ils disent—haine, nous répondons—fraternité !
S'ils brandissent le Croissant, nous brandissons la Croix.*

Castro Alves rejoint ici un autre poète romantique, le Canadien Louis Fréchette qui écrivait dans sa *Légende d'un peuple*, sous le titre *Amérique* :

*Alors le monde entier t'appellera : ma sœur.
Et tu le sauveras ! car déjà le penseur
Voit en toi l'ardente fournaise
Où bouillonne le flot qui doit tout assainir,
L'auguste et saint creuset où du saint avenir
S'élabore l'âpre genèse.*

Les héros du Nouveau Monde se sont levés. Ils ont pris le glaive; ils ont combattu pour sauver le monde, des deux côtés de l'horizon. Fils, petits-fils de la vieille Europe, ils ont payé le tribut du sang pour conserver à l'humanité l'honneur de la civilisation dont ils ont hérité, à leur berceau.

Castro Alves est mort à l'aurore de sa vie; la soif et le désir palpaient en lui. Jeune, il est mort, et, jeune, il vit pour l'éternité.

Son œuvre pure et claire demeure comme :

*Une maison blanche sur le bord du chemin,
...asile d'amour et de poésie.*

CASTRO ALVES

Né à Cabaceiras, Etat de Bahia, en 1847. Connut ses premiers succès poétiques en 1862. Il commença à cette époque sa campagne anti-esclavagiste. A la suite d'un accident de chasse, en 1868, il subit l'amputation d'un pied et mourut de tuberculose à 24 ans. L'unique ouvrage publié de son vivant est *Espumas Flutuantes*. Après sa mort, parurent *Hymnes de l'Equateur*, *Les Esclaves*. Le Ministère de l'Education du Brésil a publié, à l'occasion de son centenaire, les œuvres complètes du poète.

The first of these is the fact that the United States is a young nation. It has only been about 150 years since it was founded. This is a very short time in the history of the world. Yet in this short time, it has achieved many great things. It has become a world power, a leader in science and technology, and a model of democracy. It has also faced many challenges, including wars, economic crises, and social problems. But it has always emerged stronger and more united than before.

The second fact is that the United States is a diverse nation. It is made up of people from many different backgrounds, races, and religions. This diversity is one of its strengths. It has allowed the United States to absorb new ideas and technologies from other cultures. It has also made it a more resilient nation, able to withstand the challenges of the world.

The third fact is that the United States is a nation of immigrants. Most of the people who live in the United States today are descendants of immigrants from other countries. This has made the United States a melting pot of different cultures and traditions. It has also made it a more open and tolerant nation, able to accept people from all over the world.

The fourth fact is that the United States is a nation of pioneers. It has a long history of exploration and discovery. From the first settlers to the astronauts, Americans have always been looking for new frontiers. This spirit of adventure has made the United States a leader in many fields, including space exploration and environmental protection.

The fifth fact is that the United States is a nation of freedom. It is a country where people are free to express their opinions, to follow their dreams, and to live their lives as they see fit. This freedom is one of the most important values in the United States. It is what has made it a model of democracy and a source of inspiration for people all over the world.

DEUX COUSINES : COURTE-PAILLE ET CATHRINETA

LE soir précoce tombe sur le petit village des Eboulements. La neige recouvre les routes et les champs.

La vallée des Laurentides s'assoupit sous son épaisse couverture blanche. Les maisons de bois au toit pointu sont pour ainsi dire recroquevillées dans le froid sec. Une fumée bleue monte des cheminées. Quelques traîneaux attardés, tirés par de lourds percherons, font sonner les clochettes de leurs attelages.

La famille des Tremblay vient de terminer le repas du soir. Les lampes à pétrole sont allumées. Au centre de la grande salle qui sert de cuisine et de réfectoire, un poêle en fonte dégage une bonne chaleur de sapin crépitant.

Les hommes ont bourré leur pipe; les femmes achèvent de ranger la vaisselle. Des voisins arrivent. Les chaises à berceaux sont disposées autour du poêle sur lequel ronfle une bouilloire au col recourbé qu'on appelle *un canard*. La *veillée* commence.

La vieille Elisabeth va chanter. Elle va chanter l'une de ces chansons apprises de sa mère, qui la tenait de sa

grand-mère, qui elle-même l'avait reçue en héritage. Une de ces innombrables chansons françaises que la mémoire des générations successives conserve pieusement, depuis des siècles.

C'est une chanson que les marins de Saint-Malo ou de Dieppe, de Honfleur ou de La Rochelle ont apportée au Canada vers 1650. Une chanson célèbre et presque légendaire, dont les folkloristes ont retrouvé les traces en Scandinavie, en Islande, en Angleterre, en Espagne et au Portugal.

Cette chanson que chante la vieille Elisabeth et qui, aux rives du Saint-Laurent, s'appelle *La Courte-Paille*, c'est, à peu de chose près, la même que chantent, au Brésil, dans une *fazenda* de Minas ou de Pernambuco, Rosina ou Margarida, sous le titre de *A Nau Cathrineta*.

Rencontre inattendue. Rencontre émouvante. Singulière parenté folklorique que je voudrais examiner de tout près. Je voudrais chercher les ressemblances et les dissemblances de ces deux charmantes cousines qui, sous des latitudes et des climats différents, conservent un air de famille.

La chanson franco-canadienne est faite de vers de seize pieds, avec césure au huitième portant sur une rime féminine. Chaque vers se termine en une syllabe en é-er-ai :

*Sur mer ont été sept années,
de terr' sans pouvoir approcher.*

La portugaise-brésilienne comprend des vers de quatorze pieds avec une césure au septième et terminaison du vers en *a* tonique : *a-ar-al* :

*Sete anos e um dia,
andou por cima do mar.*

La version canadienne et la brésilienne coïncident dans la description de la détresse des marins perdus en mer, affamés et découragés.

Au Canada, c'est l'histoire d'un voilier parti de Marseille pour la péninsule ibérique :

*Ce sont les enfants de Marseille,
sur les eaux s'en vont naviguer.*

Au Brésil, c'est l'aventure d'un galion portugais, *Santa Caterina* ou *Cathrineta*, que l'imagination du ménestrel a transformée en une sorte d'épopée où le fantastique le dispute à l'édifiant.

Canada :

*Sur mer ont été sept années,
de terr' sans pouvoir approcher.*

Brésil :

*Sept ans et un jour,
Sur la mer ont navigué.*

Canada :

*Au bout de la septième année,
De provisions ils ont manqué.*

Brésil :

*Ils n'avaient plus à manger
La plus petite provision.*

Canada :

*Leurs chiens, leurs chats, il faut qu'ils mangent,
Jusqu'aux courroies de leurs souliers.*

Brésil :

*Avons mis nos semelles dans la sauce
Pour notre dîner du dimanche.
Mais les semelles étaient si dures
Que nous ne pûmes les avaler.*

Canada :

Ils ont tiré la courte paille,

Savoir lequel serait mangé.

Brésil :

*Avons joué aux « sept sorts »,
Savoir lequel serait tué.*

Canada :

*Le Capitaine a fait les pailles,
La plus courte lui est restée.*

Brésil :

*Mais les « sept sorts » échurent
Au lieutenant-général.*

Ici, les versions diffèrent un peu. Dans la canadienne, le capitaine demande au mousse s'il ne consent pas à être sacrifié à sa place. Le mousse accepte, mais à la condition de grimper d'abord dans les haubans :

*Fit appeler P'tit Jean, son page :
P'tit Jean, veux-tu mourir pour moi ?*

— *Auparavant, mais que je meure,
Dedans les hun's je veux monter.
Il ne fut pas à demi-hune,
Se mit à rire et à chanter.*

— *Ah, qu'as-tu donc, P'tit Jean, mon page ?
Qu'as-tu à rire et à chanter ?*

Dans la version brésilienne, le capitaine ordonne au mousse de monter au plus haut mât pour voir s'il n'aperçoit pas les terres d'Espagne et les plages du Portugal. Le mousse répond qu'il ne voit que sept épées prêtes à tuer le capitaine. Celui-ci lui enjoint de monter plus haut.

A cet endroit les versions canadienne et brésilienne se rejoignent de nouveau :

Canada :

*Courag', courag' mon capitaine !
Je vois la terre de tous côtés.*

*Je vois les terres sarrasines;
Je vois les Sarrasins danser;*

Brésil :

*Courage, mon capitaine,
Mon capitaine général !
Je vois déjà les terres d'Espagne
Et les plages du Portugal.*

Dans la version canadienne apparaissent deux petits tableaux champêtres qui évoquent les pastourelles du XVIII^e siècle, les scènes chères aux peintres et aux poètes bucoliques :

*Je vois les moutons dans la plaine :
Les bergères à les garder.
Je vois trois pigeons qui voltigent,
Je vois trois dames les soigner.*

De nouveau, les deux versions coïncident et, ensuite, s'écartent complètement l'une de l'autre :

Canada :

*Je vois trois jolies demoiselles
Dans Babylone s'y promener.*

Brésil :

*Je vois trois demoiselles
Au-dessous de la treille.*

Le dénouement de la chanson brésilienne est plus compliqué que celui de la chanson canadienne. On y voit intervenir le patriotique, le fantastique et le superstitieux, le vertueux et l'édifiant. Le capitaine propose au mousse toutes sortes de récompenses : sa fille, son cheval, son argent. Le mousse les rejette. Il réclame le navire *Cathrineta* lui-même. Le capitaine refuse. Ce navire est au Roi du Portugal. Il lui propose en échange plus d'or et d'argent qu'il n'en peut compter. Le mousse repousse ces offres et

l'on découvre que, sous les apparences du mousse, c'est Satan qui se cache. Satan lui-même qui demande au capitaine de lui vendre son âme :

*Hors d'ici, sale chien !
Misérable renégat,
Mon corps est à Dieu,
Mon âme à la mer sacrée.*

Dans certaines versions du nord-est brésilien, le capitaine est récompensé. Un ange l'emporte dans ses bras, le diable s'enfuit, la mer se calme et, à la nuit, le navire *Cathrineta* gagne la terre.

Le dénouement de la chanson canadienne est rapide et concis.

En apercevant les jolies demoiselles, le mousse annonce au capitaine ce qu'il fera de la plus belle. Comme le danger est passé et qu'on aperçoit la terre, le mousse gouailleur se venge malicieusement du capitaine peureux qui a voulu le sacrifier en lui disant que c'est dans la cabine même du commandant qu'il profitera des faveurs de la belle.

Cette conclusion d'une impertinente galanterie est tout à fait dans le caractère jovial et ironique des bourlingueurs français, des compagnons de Jean Bart et de Duguay-Trouin, coureurs d'aventures et de bonnes fortunes :

*—Si jamais je descends à terre,
La plus belle je l'épouserai.
Si jamais en mer je retourne
Avec moi je l'amènerai.
Dans la chambre du capitaine
Avec moi je la coucherai.*

En comparant *La Courte-Paille* canadienne et la *Cathrineta* brésilienne, on ne peut qu'être frappé de leurs traits communs, de leur singulière ressemblance, et la communauté de leurs origines me paraît indiscutable. Transplantées, l'une au nord, l'autre au sud du continent américain, leur physionomie s'est un peu modifiée, le costume s'est adapté au climat; des broderies se sont ajoutées, sous le soleil des tropiques, à la robe simple et sans ornement qui se conserve dans mon pays. Question de climat, de tempérament aussi.

Les chansons sont de grandes voyageuses. Leurs migrations sont toujours empreintes de mystère. Souvent oubliées dans le pays où elles sont nées, on les trouve, très loin de leur berceau, solidement installées dans la mémoire du peuple. Elles sont comme un legs vivant que d'âge en âge les familles se transmettent.

Dans le cas que je viens d'examiner, un phénomène m'apparaît, c'est celui du choix et de la conservation de la même chanson, d'origine sans doute bretonne, par le paysan canadien français et le paysan brésilien. De toutes les innombrables chansons venues d'Europe vers les Amériques, pourquoi celle-ci a-t-elle été retenue? Pourquoi la retrouvons-nous encore aujourd'hui sur les lèvres canadiennes et sur les lèvres brésiennes? Je pose la question sans pouvoir la résoudre, mais j'avoue que c'est avec émotion que j'enregistre ces affinités, cette identité de choix, cette sorte d'élection commune d'une romance de la France d'oïl contemporaine des grandes découvertes.

Saluons avec tendresse ces deux gentilles cousines, les toujours jeunes *Courte-Paille* et *Cathrineta*, qui, par-delà trois siècles et par-delà dix mille kilomètres, se reconnaissent et se tendent affectueusement la main.

DISCOURS À DE JEUNES CANADIENNES

JE serais bien embarrassé, Mesdemoiselles, de vous donner des conseils, que d'ailleurs vous ne me demandez pas. Ce serait empiéter sur un terrain réservé à des personnes autorisées, vos parents et vos préceptrices. Je m'exposerais en outre à votre déplaisir, puisqu'à votre âge, si j'ai bonne mémoire, les avis superflus sont une monnaie dont on ne fait pas grand cas.

Je ne me sens pas qualifié non plus pour prédire votre place et votre rôle, dans le monde incertain où bientôt vous vous engagerez. On pouvait jadis, dans une société lente à modifier ses cadres, peser les chances, calculer les probabilités, escompter l'exécution au moins partielle des projets ébauchés. Les institutions les plus solidement assises ont perdu cet air rassurant qu'elles avaient au temps de mon adolescence. Nous allons pleins d'angoisse vers des lendemains impénétrables.

À défaut de prescience, je devrais posséder, pour hasarder des conjectures, quelques indications sur vos penchants, vos aptitudes et vos ambitions, mais vous ne m'avez pas fait de confidences et j'ignore à quoi rêvent les jeunes filles d'aujourd'hui. Au reste, est-il bien sage de se tourmenter pour des succès ou des revers de fortune imprévisibles ? Si le passé, qui survit dans les monuments, les livres et la

mémoire, reste fertile en enseignements, le futur n'offre aucun point de comparaison avec le présent et, comme nous en prévient Paul Valéry, « nous entrons dans l'avenir à reculons ». Aussi bien n'est-ce pas sur l'avenir que vous travaillez déjà, puisque, sans même y songer, vous façonnez le fond et la forme de ce que vous penserez et de ce que vous accomplirez plus tard, vous assemblez les matériaux et les cadres de vos réflexions et de votre action.

Je risquerai donc un mot sur votre tâche actuelle, qui est de vous cultiver. On ne prend pas assez garde que l'idée et le mot de culture s'appliquent à l'éducation de l'esprit en vertu d'une analogie entre l'élève et la plante. Il n'est pas nécessaire de rappeler à des Canadiennes françaises de noble lignée, étant pour la plupart filles et petites-filles de paysans, la longue patience des travaux champêtres. Vous savez les soins qu'exige un sauvageon planté dans un verger pour y prendre racine et, greffé d'un scion, pour grandir bien droit, d'abord avec l'appui d'un tuteur en métal ou en bois, puis tout seul, quand les branches commencent à couronner sa tige. Il faut encore émonder cette ramure qui s'enchevêtre, l'ordonner et la diriger, afin que l'arbre, au lieu de s'épuiser en efforts dispersés, se ramasse pour produire des fruits savoureux.

Vous entrez dans cette période de première floraison. L'énergie dont vous débordiez a besoin d'être maîtrisée et orientée, pour ne pas se perdre en aventures stériles. Il ne tient qu'à vous de réaliser les promesses de vos dix-huit ans, de répondre aux vœux de vos conseillers et de vos professeurs. La discipline à laquelle vous vous exercez dès à présent empêchera par la suite vos talents de se fourvoyer.

Il convient qu'à ce stade de votre développement vous vous attachiez surtout à assouplir et à meubler votre intelligence par l'analyse et l'assimilation des bons auteurs.

Cependant, pour que ces acquêts intellectuels ne soient pas rejetés dans l'ombre, à mesure que d'autres soucis vous absorberont, vous devrez les vivifier par une attention constante et une activité soutenue. Un champ assolé depuis des siècles, dès qu'on le laisse en friche, retourne vite à l'état sauvage. C'est seulement quand l'effet de la culture persiste qu'on peut dire d'un esprit et d'une terre qu'ils sont cultivés.

Planter un arbre, c'est poser un acte d'altruisme, car des générations successives en profiteront plus longtemps que le planteur. L'octogénaire de La Fontaine donnait cette leçon aux trois jouvenceaux : « Mes arrière-neveux me devront cet ombrage ». On se cultive autant pour les autres que pour soi-même. Votre rayonnement sera d'autant plus grand que votre personnalité sera plus définie et plus forte. Il s'agit donc d'imprimer sur les choses la marque de votre caractère, de laisser transparaître un peu de votre âme dans tout ce qui vous entoure.

Plusieurs d'entre vous se marieront et seront mères de famille. Sachez dès maintenant qu'un enfant est marqué pour la vie non seulement par la tendresse de sa mère, mais par tout ce qu'elle lui inculque. Je vous confesse que certains thèmes, certains chants ne peuvent frapper mon oreille sans que dans ma mémoire ressuscite le sourire de ma mère qui me les a appris. Nombre d'artistes doivent pour une grande part leur vocation à l'influence maternelle.

En Amérique, où la musique mécanique retentit partout, au foyer comme dans les endroits publics, cette influence peut être souveraine, si elle est mise au service de la culture. Le disque et la radio répandent la mauvaise musique autant que la bonne. Il ne faut pas se contenter du tout fait, du fabriqué, de la confection. Parce que la musique écoutée au concert cultive, on ne saurait dédaigner

celle que l'on fait chez soi et qui cultive aussi, bien que d'une manière différente. La musique est un moyen précieux de formation. Sans elle, les connaissances demeurent sèches, sans envolée. Il importe qu'à côté des musiciens, il y ait des apôtres de la musique pour en assurer la diffusion et le culte. La mère qui aime la musique organisera des réunions familiales où les chefs-d'œuvre deviendront choses vivantes et familières. Nous renouerons ainsi avec les traditions des pays européens, qui ne vivent pas uniquement de l'effort des autres, mais enrichissent le trésor séculaire d'Euterpe. Seule est féconde la contribution personnelle de chacun, l'active participation au courant musical. Seuls les vivants sont créateurs.

Sans cette communion, qui engage autant l'esprit que le cœur, le sens critique et le bon goût que la sensibilité, nous devons renoncer à toute originalité. Sans cette atmosphère inspiratrice, jamais nous ne pourrions espérer, malgré nos dons naturels, voir naître une musique nationale qui puisse traduire l'âme profonde de notre pays.

Parmi les arts que vous apprenez, il en est qui ne sont pas de simples ornements, mais qui répondent à des exigences fondamentales. Ainsi, savoir aménager et orner sa maison, ordonner un ensemble de couleurs et de formes, diriger une conversation, combiner les éléments d'un repas et en harmoniser les saveurs en une aimable gradation. Les détails d'une réception, l'établissement d'un menu, la préparation d'un dîner, mettent à contribution des ressources infinies d'habileté et de jugement, de délicatesse et d'oubli de soi. La femme qui parvient à exceller dans ces entreprises doit y déployer tous les trésors de sa nature et de sa formation. Pour assainir son milieu et favoriser le progrès des mœurs, elle ne dispose pas d'arme plus efficace.

Le salon, dont l'influence à certains moments s'est révélée décisive, est contigu d'ordinaire à la salle à manger. Si la bonne digestion commence à la cuisine, la bonne conversation commence à la table. Il est important de savoir manger; il ne l'est pas moins de savoir faire manger. La cuisine ne fleurit qu'aux grandes époques et marque des sommets de civilisation. Elle est l'apanage des peuples raffinés. J'ose souhaiter que vous ne négligerez pas cet instrument savoureux de culture.

Piquez-vous de distinction et de simplicité, ces qualités aussi indispensables au salon qu'à la cuisine. De Madame de Sablé, chez qui La Rochefoucauld éprouvait ses maximes avant de les publier, on rapporte ce mot très juste : « Etre mécontent de soi est une faiblesse. Etre trop content de soi est une sottise ». Vous vous garderez, je n'en doute pas, de l'un et de l'autre excès.

Si par souci d'élégance et de coquetterie vous ne consentez pas à porter une robe tachée ou mal ajustée, c'est par un même souci que vous ne consentirez pas à habiller votre pensée d'un langage lâche ou impropre. On conçoit mal que certaines dames écrivent comme Mme de Sévigné et parlent comme une fille de vaisselle.

Vous vous apercevrez que c'est toujours aux mêmes femmes qu'on manque de respect, tandis que d'autres n'ont qu'à paraître pour que le ton des propos change et s'élève. Je suis sûr que vous serez de celles-ci. Dans le foyer que vous fonderez, dans la société où d'autres vocations vous appellent, puissiez-vous inspirer la courtoisie, l'urbanité et la mesure. La culture qui vise à développer harmonieusement l'être entier, et à rendre la vie courante plus utile et plus agréable, est tout le contraire de l'érudition livresque.

Appliquez-vous à obtenir ce que Molière appelait «des clartés de tout», mais que votre savoir gagne en pro-

fondeur plutôt qu'en surface, qu'il soit synthétique et non encyclopédique. Ce qui rend Philaminte et Bélise ridicules, ce n'est pas la passion de connaître, mais le faux semblant, l'affectation, la pédanterie, l'information superficielle et mal digérée, toutes les attitudes du snobisme. Ces défauts, agaçants chez les hommes, sont insupportables chez les femmes, peut-être parce qu'il revient à celles-ci de polir et de policer les usages, d'y introduire et d'y maintenir les bienséances et de soumettre l'homme, sans qu'il le sente, à leur magistère subtil.

Je ne crois pas à l'empire des dragons de vertu ni des bas-bleus.

*Et qu'elle ait du savoir
sans vouloir qu'on le sache,*

qu'elle ait de la vertu sans vouloir qu'on la craigne. La belle humeur est une parure toujours seyante et qui s'accommode à une obligeante discrétion.

Vous commencez un cheminement sans fin, car si le perfectionnement de l'âme et de ses facultés a un point de départ, il ne saurait avoir de point d'arrivée ici-bas. La culture n'est pas un simple en-cas dont on bourre sa besace pour une excursion : elle demeure le grand viatique de l'existence.

Au milieu des pires débordements de l'histoire, les femmes ont toujours été les dépositaires et les gardiennes du sens esthétique. Permettez-moi d'ajouter, aux vœux de vos proches et de vos amis, celui que je forme pour vous : sachez vivre en beauté. Sachez être belles, pour vous-mêmes et pour les autres, vous souvenant que la beauté de la femme est une vertu qui poétise le terre-à-terre quotidien, adoucit la rudesse de l'homme, fait naître la tendresse et inspire à ceux qui l'approchent la noblesse du sentiment et la générosité de l'action.

L'ÉDUCATION PAR L'ARBRE

LES valeurs de civilisation ne flottent pas dans l'empyrée : elles plongent leurs racines dans le monde sensible. Ceux qui, chez nous, s'occupent de l'aménagement et de l'entretien des parcs sont les pourvoyeurs et les gardiens d'un superflu aussi indispensable, à certains égards, que le nécessaire. Leur action vise à satisfaire une exigence foncière de l'âme. Le culte que les druides vouaient aux arbres, avec son cortège de mythes et de légendes, répondait à un désir aussi vieux que l'humanité d'exprimer dans un symbole le cycle vital de la croissance, de la corruption et de la renaissance. Bien qu'elles se flattent d'une organisation plus scientifique que les jardins d'Academos, où les philosophes grecs discourent à l'ombre des bosquets sur l'essence de l'homme et sa place dans le cosmos, nos académies inspirent-elles des propos aussi élevés et d'une portée aussi universelle que les paroles échangées sous le ciel pur d'Athènes ?

Les cités antiques avec leurs dimensions modestes, leur rythme alenti et le voisinage de la campagne avaient

le charme de nos agglomérations rurales. On passait aisément des champs proches à la ville marchande. Les coins de verdure n'y étaient pas pratiqués après coup dans les terrains bâtis, afin d'enjoliver les quartiers d'habitation, à la façon des tableaux qu'on transporte de cimaise en cimaise. Conçus en vue d'un effet précis et pour participer à l'harmonie d'un ensemble, ils évoquaient plutôt les peintures murales des villas romaines. L'impression de beauté organique, produite par l'accord intime entre les éléments d'une cité, s'est estompée à mesure que progressait l'urbanisation et que se généralisait le mépris de la vie jusqu'à son échelon le plus bas, celui de la vie végétale.

A tous les niveaux, nous nous éloignons constamment du concret et du tangible. Nos grandes villes, où s'enchevêtrent les intérêts de millions d'hommes, sont des mécaniques trop compliquées, à la merci de combinaisons que le moindre caprice des éléments peut détraquer. Indifférentes aux lois naturelles, aveugles et présomptueuses, elles oublient qu'elles sont vulnérables jusqu'à ce que l'inondation, l'orage ou l'incendie les abatte comme châteaux de cartes. Nos monuments et nos édifices ne suivent plus les lignes du paysage ni les canons traditionnels, mais élèvent des géométries sans rapport avec le réel. En peinture et en sculpture, de même que dans tous les arts, notre siècle assiste au triomphe de l'abstraction.

Il m'a été donné, au cours de voyages que j'ai faits ces dernières années à travers le Canada, de noter qu'en maints endroits de notre pays incomplètement exploité, la nature est réduite à la défensive. Dans les rivières où se déversent les eaux résiduelles des manufactures et des villes, les poissons comestibles se font plus rares d'année en année. Les déprédations d'écumeurs sans vergogne ont à peu près

vidé les lacs qui faisaient naguère la joie des amateurs de pêche. Jusqu'à ces derniers temps, la faune la plus sauvage était troublée dans ses repaires par des travaux hydrauliques et miniers, les forêts s'écroulaient dans des coupes forcées qui altéraient la physionomie et l'économie naturelle d'immenses régions. Dans tout l'hémisphère occidental, où naguère les ressources paraissaient illimitées, les gouvernements et les sociétés privées tentent de parer, par l'irrigation et le reboisement, à l'épuisement et à l'érosion qui menacent de rendre infertiles les plaines centrales, ces "greniers du monde". On voit se multiplier partout des refuges pour diverses sortes d'animaux et d'oiseaux, comme si la nature, tenue pour hostile à l'homme à l'époque héroïque de notre continent, exigeait maintenant d'être défendue contre l'homme lui-même.

Les citoyens clairvoyants qui préconisent la conservation et la plantation des arbres se heurtent souvent à des préjugés tenaces, hérités des défricheurs et enracinés dans le subconscient, dont les meilleures raisons du monde viennent difficilement à bout. La forêt vierge, tant redoutée des pionniers, est demeurée pendant des siècles le plus grand obstacle à la colonisation. A mesure que se sont étendues les surfaces déboisées, la civilisation a conquis de nouveaux domaines sur la sauvagerie, jusqu'au temps où il fallut mettre un frein au défrichement, afin d'empêcher la destruction inconsidérée de nos richesses et de préserver le jeu délicat de la précipitation et de la fertilité. Cet équilibre, rompu depuis des siècles dans le bassin de la Méditerranée et jamais restauré, a inspiré à Chateaubriand le mot célèbre : "Les forêts précèdent les peuples, les déserts les suivent."

Pour rendre notre monde habitable, nous devons retomber des nues et nous soumettre aux données élémentaires de la vie. *Nihil solidum nisi solum*, rien n'est solide que le sol, dit un vieux proverbe latin. Dans les ruches de béton où s'entasse la moitié de notre population, on n'a guère l'occasion de se pencher sur la trame de l'existence, d'y saisir le fil d'ariane qui conduit hors du labyrinthe. Les citadins ont besoin de franchir la ceinture d'usines des banlieues pour se rapprocher de la nature. Malheureusement, pour la plupart, ils ne cherchent dans la campagne qu'un changement de décor et la faculté d'apprendre au contact des choses est à peu près atrophiée chez un grand nombre d'entre eux.

Il importe de conserver aux enfants l'instinct qui leur permet d'entrer en communion avec les animaux et les plantes. A mesure qu'ils grandissent, toutefois, ils perdent cette simplicité du jeune âge et se retranchent derrière une muraille de connaissances livresques. Les herbiers et la taxidermie sont utiles à l'enseignement théorique de la botanique et de la zoologie, mais pour animer la sécheresse des nomenclatures et des classifications, il faut la connaissance des espèces vivantes.

Les enfants des villes ont l'occasion de temps à autre de recevoir, au cours d'une promenade, des leçons de choses. De telles excursions ne sont vraiment profitables que si les écoliers, au lieu d'être simples spectateurs du grand drame de la nature, y participent activement, en se servant de leurs mains et des outils du jardinier, pour donner aux plantes les soins qu'elles réclament. Je souhaiterais qu'il ne fût pas refusé à nos enfants d'éprouver le sentiment de plénitude que procurent ces simples gestes destinés à protéger et à propager des êtres animés, la

joie de collaborer au miracle de la sève et des fleurs, au miracle de la vie sans cesse recommencée.

Qu'on soit octogénaire ou jouvenceau, planter un arbre, c'est s'engager dans une aventure merveilleuse, dont on ne voit pas la fin. Je n'ai jamais enfoncé une pousse dans le sol où elle prendra racine et dressera des branches dans le ciel, pour le bonheur des générations à venir, sans vibrer d'une émotion quasi religieuse, comme si la conscience de seconder la Providence s'éveillait en moi. Mon père aimait les arbres et je l'ai vu répandre parfois, au pied d'une tige débile, du lait plutôt que de l'eau. Il est enterré sous un arbre, et quand je vais au cimetière où il repose, il me semble que d'une façon mystérieuse, à travers le réseau vivant des racines, les souvenirs se frayent un chemin, et qu'il me devient plus facile de rejoindre sa mémoire. Car l'arbre est un être propitiateur et l'enfant doit s'habituer à lui rendre son amitié muette. S'il est vrai, comme l'a dit un poète anglais, que l'homme se sent grandi d'avoir marché parmi les arbres, il n'en est pas moins vrai que l'enfant se sentira ennobli d'avoir appris à fréquenter les arbres, ces "grands-prêtres de la Nature et de la Beauté".

The first of these is the fact that the United States is a young nation, and that its history is a history of growth and expansion. The second is the fact that the United States is a nation of immigrants, and that its history is a history of the struggle for assimilation and the creation of a new American identity. The third is the fact that the United States is a nation of diverse peoples, and that its history is a history of the struggle for equality and the recognition of the rights of all citizens. The fourth is the fact that the United States is a nation of great power, and that its history is a history of the struggle for world peace and the establishment of a new world order. The fifth is the fact that the United States is a nation of great resources, and that its history is a history of the struggle for the conservation of these resources and the protection of the environment. The sixth is the fact that the United States is a nation of great ideas, and that its history is a history of the struggle for the advancement of knowledge and the improvement of the human condition. The seventh is the fact that the United States is a nation of great values, and that its history is a history of the struggle for the preservation of these values and the promotion of the common good. The eighth is the fact that the United States is a nation of great challenges, and that its history is a history of the struggle to overcome these challenges and to achieve a better future for all. The ninth is the fact that the United States is a nation of great hopes, and that its history is a history of the struggle to realize these hopes and to create a more just and equitable society. The tenth is the fact that the United States is a nation of great dreams, and that its history is a history of the struggle to fulfill these dreams and to achieve the American dream for all.

LA QUATRIÈME LIBERTÉ : LIBÉRATION DE LA PEUR

DANS un discours célèbre au Congrès, en janvier 1941, le président Roosevelt a défini sous quatre chefs les aspirations du monde occidental et les libertés publiques sur lesquelles doit s'édifier l'avenir. Il réclamait partout pour chacun, d'abord la faculté de penser et de s'exprimer avec une entière indépendance, la possibilité de rendre à Dieu le culte que l'on veut, l'affranchissement de la misère et la libération de la peur. Pour la première fois, je pense, cette délivrance d'une servitude psychologique était proclamée comme un droit de l'homme. C'est que jamais auparavant les peuples n'avaient été en proie à une intoxication aussi généralisée, à une espèce d'anesthésie universelle des âmes.

Qu'est-ce donc que cette torpeur, cette léthargie, ce sommeil hypnotique ? N'est-ce pas une manifestation de la peur, d'une peur paralysante, arrivée au stade du désespoir ? Peur funeste qui, chez certains animaux, chloroforme l'instinct même de conservation, détourne la peur

elle-même de la fin assignée par la nature, annule la défense, paralyse la fuite, verse du plomb dans les pattes, voile les yeux, provoque un frisson mortel. Peur de l'autruche dont on dit, peut-être à tort, qu'elle s'enfouit la tête dans le sable, peur du lièvre fasciné par des phares d'automobile, vertige de l'enfant qui se penche à une haute fenêtre.

L'humanité a peur comme jamais elle n'a eu peur. Et de quoi a-t-elle peur ? D'elle-même et de son œuvre. Elle s'est asservie à sa force déchaînée; elle vit dans les transes, dans l'attente du choc qu'elle-même a préparé et qu'elle semble impuissante à conjurer.

L'histoire de l'humanité est l'histoire de ses peurs, de ses luttes contre la peur, de ses victoires sur la peur et, enfin, du triomphe de la peur que la civilisation et le progrès ont pour mission d'extirper et qu'ils portent à un affolant paroxysme. Après la faim et la soif, la peur est le premier sentiment que manifeste l'enfant. L'enfance de l'humanité elle-même est assaillie par la peur de la faim, du froid, des éléments hostiles et des bêtes féroces. L'enfant a peur d'un bruit insolite comme l'homme des cavernes a tressailli aux éclats du tonnerre.

On raconte que Tullus Hostilius, troisième roi de Rome, éleva deux statues, l'une à la Peur et l'autre à la Pâleur, parce que, d'après la mythologie, deux des enfants de Médée ayant été lapidés par les Corinthiens, leurs esprits revenaient tourmenter les enfants et les terrorisaient au point qu'ils en mouraient. L'oracle consulté ordonna qu'on fît des sacrifices et qu'on érigeât des statues. Dès cette époque, un proverbe latin disait : *Timor morbus insanabilis*.

Une boutade de Boileau qualifie l'homme le plus sot des animaux.

*Voit-on les loups brigands, comme nous inhumains,
Pour détrousser les loups courir les grands chemins ?
... L'ours a-t-il dans les bois la guerre avec les ours ?*

L'homme n'est le plus sot et le plus féroce des animaux que parce qu'il est le plus peureux. Et quelle étrange difformité le rend, lui, roi de la création, "au faîte de la nature et de la vie", le plus ombrageux de tous les êtres ? L'idée du danger, la superstition du malheur.

L'oiseau qui échappe de justesse aux griffes du chat ou aux crocs du serpent, chante la minute d'après, sans souci. La peur n'empoisonne pas la vie des animaux, même les plus exposés, les plus fragiles. Elle leur vient et les quitte, fugitive comme la menace qui les a alertés.

Au contraire, la peur de l'homme adhère à lui comme la tunique de Nessus. Elle se colle à lui par la pensée. L'homme se sait mortel et n'oublie pas que son semblable peut lui donner la mort. Plus il s'arme, plus il a peur. Contagieuse, sa peur répand la peur. On le voit

*... traînant avec soi les horreurs de la guerre,
De sa vaste folie emplir toute la terre.*

Son imagination perpétue et magnifie le danger. Son cerveau lui forge des fantômes obsédants. L'homme a eu peur des ténèbres, de l'inconnu, des revenants, des esprits, des sortilèges, de mille chimères. Plus faible est sa foi, plus il offre de prise à la chiromancie, à la divination, à la sorcellerie, au spiritisme. On demandait à madame de Staël : "Croyez-vous aux esprits ?" — "Non, certes, répondait-elle, mais j'en ai peur."

De son côté, Chateaubriand a écrit : "L'homme devient homicide et il veille; il cherche des lieux déserts et cependant la solitude l'effraie; il se traîne autour des tombeaux et cependant il a peur des tombeaux."

Le sentiment de la faiblesse et le souci de la sécurité ont rassemblé les individus et les familles. Mais, montée d'un cran, la peur passe de l'individu au groupe. Les groupes sont devenus hostiles. La tribu voyait un ennemi dans toute autre tribu. La force collective qui rassurait les débilités individuelles portait ombrage à la force voisine. Cercle vicieux, cercle infernal, aux enroulements maudits. Grâce à la technique moderne, le cercle a fini par enfermer la terre dans son réseau d'épouvante. Les procédés industriels et mécaniques de destruction ont atteint une perfection sans pareille et toute guerre déclenchée porte le ferment d'une guerre nouvelle. Avons-nous, comme on l'a prétendu, perdu la maîtrise de nos réflexes et serons-nous indéfiniment entraînés par les contradictions de nos techniques aveugles ?

Le perfectionnement des armes, casse-tête, flèches, hallebardes, épées, canons, avions, bombes, super-bombes, robots n'assure qu'une illusoire sécurité, qu'une temporaire suprématie. Le voisin aussi perfectionne ses armes, en accélère la production. Et plus l'homme est armé, plus il a peur. Qui s'endort sur ses victoires passées se prépare un réveil de défaite.

Ces donjons, ces châteaux-forts entourés de leurs fossés, ces cités ceintes de leurs murailles, combien plus rassurants paraissent-ils que les campagnes ouvertes ! Mais d'autres donjons, d'autres châteaux-forts, d'autres cités s'alarment, s'arment, se portent à l'attaque et à l'assaut. Le vainqueur détruit tout avec le fer et le feu.

États, unions de villes, alliances : autant de remparts contre la peur. Mais la peur subsiste, indisciplinée. On ne peut la domestiquer ; elle reste farouche et barbare, malgré toute tentative d'humanisation de la guerre. Obsédante à l'extérieur, la peur couve à l'intérieur. Les gouvernés re-

doutent l'arbitraire des gouvernants. Les gouvernants tiennent en respect les gouvernés avec archers, prévôts, magistrats et suppôts de justice. La révolution est une crise chronique de la société civile. C'est une mutation, par la force, du régime politique, mutation opérée soit par le gouvernement lui-même, soit par le citoyen. Je me suis amusé à compter, du premier siècle à nos jours, plus de cent cinquante révolutions, sans tenir compte des crises parlementaires, des remous politiques, des petites séditions, des frondes, des jacqueries ou des révolutions de palais.

Les guerres, crises chroniques de la société internationale, remplissent l'histoire humaine. Les statisticiens estiment que, de 1946 avant J.-C. jusqu'à nos jours, l'humanité a connu 210 années de paix et 3189 années de guerre. Guerres de tous ordres : de conquête, d'enrichissement, de domination, d'équilibre, d'intervention, d'idéologie. Elles sont également de toutes dimensions : locales, régionales, continentales, universelles. Elles furent longtemps livrées par des soldats de métier, mais elles devinrent, avec le progrès, des entreprises nationales, mondiales, "hyperboliques", pour reprendre l'expression de Raymond Aron. C'est la peur qui les caractérise toutes. C'est l'évolution de la peur qui les amplifie monstrueusement. Peur de la force et de l'expansion du voisin, proche ou éloigné, peur de l'invasion ou de la conquête, peur de la perte de sa propre puissance et de sa propre richesse. Peur provoquée, tour à tour, par l'ambition et la haine, la méfiance, l'orgueil et l'envie. Pour ne rien sacrifier de ce qu'on possède ou convoite, on s'expose à se perdre et à perdre les autres.

La guerre de Troie, dépouillée de tout son appareil poétique, n'est qu'une phase du conflit millénaire des impérialismes. En effet, les Troyens dominaient, par leur

commerce et leur marine, la mer Egée. Leurs voisins étaient leurs alliés ou leurs vassaux. C'est contre cette hégémonie qu'Agamemnon se lancera avec Achille, Ulysse, les deux Ajax, Philoctète, Diomède et Nestor. Ce n'est pas pour reprendre Hélène, épouse de Ménélas, que pendant dix ans Achéens, Rhodiens, Céphalléniens, se ruent sur la cité de Priam. Autrement, l'auraient-ils pillée et dévastée ? Les vainqueurs, qui revinrent chargés de dépouilles et de butin, connurent presque tous des fins tragiques. Rappelez-vous qu'Agamemnon est assassiné, qu'Ajax est englouti par les flots et qu'Achille meurt d'une flèche au talon.

Les mêmes causes provoquent la guerre de Sparte et d'Athènes, la guerre de Sparte et de Thèbes. Thèbes est à son tour conquise et toute la Grèce, victime de ses guerres civiles, succombe sous les coups de Rome, comme Rome, plus tard, succombera sous les coups des barbares.

Voilà, en raccourci, l'histoire des guerres, civiles et étrangères, le jeu des accords militaires, le renversement des alliances, l'alternance de la peur, la défaite du vainqueur. Déjà l'angoisse pénètre les continents. L'Asie déborde sur l'Europe, avec Darius et Xerxès, et l'Europe reflue sur l'Asie, avec Philippe et Alexandre.

Montesquieu a écrit dans *l'Esprit des Loix* : "Si tôt que les hommes sont en société, ils perdent le sentiment de leur faiblesse; l'égalité qui était entre eux cesse et l'état de guerre recommence. Chaque société particulière vient à sentir sa force, ce qui produit un état de guerre de nation à nation. Les particuliers, dans chaque société, commencent à sentir leur force; ils cherchent à tourner en leur faveur les principaux avantages de la société, ce qui fait entre eux un état de cette guerre."

La peur est protéiforme : les grandes invasions et la poussée arabe sont des explosions de peur sur l'Europe. La pénétration du Blanc, en Asie et en Afrique, sème la peur chez les races de couleur; les deux guerres mondiales, guerres civiles des Blancs, témoignent de la peur réciproque des Blancs les uns envers les autres. Et c'est maintenant la peur accrue des Blancs affaiblis, en présence du communisme et de la révolution universelle. De nouveau, comme au temps des Grecs, la peur des multitudes asiatiques répand l'insomnie et le cauchemar; les villes bombardées, devenues des nécropoles symboliques, clament la fin possible de la civilisation. La bombe atomique et les nouvelles armes répandent un climat d'Apocalypse.

Les journaux se délectent dans des hypothèses effarantes et soufflent la panique à pleines manchettes. Il ne se passe pas de semaine qu'ils ne prévoient les hécatombes dont nous menacent des engins inédits de destruction. Gratuits ou non, ces avertissements consternent nos populations jusqu'ici trop absorbées par les soucis quotidiens pour envisager les périls de l'avenir. Par ailleurs, les chefs communistes dénoncent l'établissement de bases aériennes par les Américains dans diverses parties du monde comme une tentative d'encerclement, une menace d'agression. L'aménagement de ces places fortes résulte pourtant de l'anxiété produite par l'expansion russe à l'est et à l'ouest. De part et d'autre, avec bonne ou mauvaise foi, on met en doute les motifs de l'adversaire. La frayeur agit comme un courant portant un feu néfaste d'un pôle à l'autre.

Des deux côtés du Rideau de fer, les régimes actuels s'appuient sur l'opinion publique. Dans les pays totalitaires, cette opinion subit sans répit la pression des instruments de propagande dont disposent les gouvernements.

Dans les démocraties, on cherche à la séduire d'une manière plus subtile, mais les procédés mis en œuvre se ressemblent. A mesure qu'ils se perfectionnent, ces moyens de contrainte intellectuelle et morale finissent par inspirer à ceux qui en subissent l'action une répulsion analogue à celle qu'éprouvent certains sujets pour les hypnotiseurs qui dominant leur volonté. On n'est plus sûr de rien, parce qu'on redoute de se faire berner à chaque instant. Dans son *Discours sur l'Histoire universelle*, Bossuet décrit cet état d'esprit : "Chacun veut voir, écrit-il, ce qui est caché, et juger des intentions... et comme nous ne voulons jamais nous tromper, le soupçon devient une certitude, et nous appelons conviction ce qui est tout au plus une conjecture. Ainsi l'inquiétude nous prend, et par cette inquiétude, nourrie par nos défiances, souvent nous nous battons contre une ombre, ou plutôt l'ombre nous fait attaquer le corps."

La peur évolue avec le progrès ou avec son déclin. Notre époque industrielle paye sa dure rançon au Moloch : écrasement de l'âme au sein d'une société mécanisée où l'homme tend à devenir un rouage anonyme, hantise de catastrophes possibles, agrandies à la mesure d'une puissance matérielle centuplée. L'homme lutte contre la mort et cependant, il la propage. Il détruit microbes et virus, multiplie les mesures d'hygiène, prolonge la vie et, dans le même temps, multiplie les agents d'extermination. Enfin, certaine propagande, bourreau des nerfs, gonfle de ses mensonges le complexe de la peur. Comme dit le psaume XXXVII : "Ceux qui cherchaient à m'accabler de maux, tenaient des discours pleins de vanité et de mensonge, et ils ne pensaient, durant tout le jour, qu'à des turpitudes."

La terreur du bien-vivant, engourdi dans son confort, qu'il redoute de perdre, et obsédé par le mal qu'il a fabri-

qué de ses mains, dans l'illusion de capter le bonheur, ne rappelle-t-elle pas le passage du dernier livre de Carrel, *Réflexions sur la conduite de la vie*, décrivant l'existence humaine : "On dirait qu'elle s'est engagée dans une impasse, comme aux temps où l'évolution créatrice a produit les dinosaures, ces bêtes aux proportions gigantesques, monstrueuses, et au petit cerveau, incapables de s'adapter." Comment notre civilisation aux formes géantes parviendrait-elle à se ressaisir et à s'arrêter sur la voie de l'abîme, si elle n'a pour ordonner sa force et se réorienter que le petit cerveau des dinosaures, un cœur aux fibres flétries et une volonté frappée d'atonie ?

À l'inhumanité systématique des dictatures on oppose le sentiment humanitaire. Parmi les grandes contradictions de notre époque, celle-là reste la plus frappante. On dirait que certaines façons chrétiennes d'agir et de voir, à mesure qu'elles se répandent, sortent de leur contexte et perdent leur raison d'être. Les vertus s'affadissent : la foi se dilue en un vague déisme, l'espérance devient une gageure et la charité se réduit à un instinct rudimentaire de meute ou de troupeau.

L'idée de l'esclavage est partout démodée, mais l'esclavage imposé à des milliers de nos contemporains, dans les bagnes nazis ou communistes, paraît plus rigoureux qu'aux pires moments de l'antiquité païenne, parce qu'il n'est plus tempéré par la coutume ou par la loi. Jamais on n'a tant parlé de solidarité et d'interdépendance, mais on s'acharne en vain à faire l'union sur le plan purement matériel de l'économie et de la politique. Les hommes sont frères en tant qu'ils sont fils de Dieu. La fraternité humaine n'a plus de sens, dès qu'elle ne découle plus de la paternité divine.

Avoir peur, réflexe normal, naturel; mais être peureux, c'est-à-dire se laisser dominer par la peur, c'est lâcheté, indigne de civilisés, indigne de chrétiens. La peur rend sa victime méchante, hypocrite, féroce, comme on le sait trop. La panique affole et enfante le crime. Le chrétien doit dompter sa peur.

Dans un chapitre du livre intitulé *L'Homme*, Ernest Hello oppose, en mystique, la crainte à la peur. En résumé, pour l'écrivain à la tête et aux lèvres de prophète, "la peur est la fille du péché... Elle naît du trouble qui naît de la loi violée". C'est un "affaissement qui procède de la méfiance et de la haine". Elle inspire la honte et le remords qui aboutissent au désespoir. "La crainte vient de la majesté de Dieu. *Lætatur cor meum ut timeat nomen tuum*. La crainte accompagne la joie, l'amour et la gloire... Si elle est distincte de l'amour, elle n'est pas séparée de lui."

Il faut secouer la peur, "sentiment hideux qui de l'enfant de Dieu fait l'esclave tremblant des hommes et des choses", comme dit Hello, pour cultiver la crainte qui rassure, appuyée sur l'humilité, qui permet et soutient l'action, puisqu'elle est source d'espoir.

Depuis que l'homme a commencé à se cuirasser contre les coups de la nature, il y a bien des siècles, ses pires périls lui sont venus de lui-même. La puissance technique qu'il est en train d'acquérir peut servir au mal comme au bien. A lui de choisir. A lui également de rendre le monde *habitable* et hospitalier, en le soustrayant aux illusions de l'étatisme et du matérialisme, pour le remettre en face de son destin.

Si l'on supprime l'ordre surnaturel, il faut considérer le monde soit comme une machine, soit comme un jouet du hasard. Notre globe évoluerait, selon les uns, en vertu de lois mécaniques inflexibles ou, selon les autres,

dans une danse désordonnée, sans rime ni raison. Ni l'une ni l'autre de ces explications ne peuvent rassurer l'âme en quête de réconfort et de vérité. Il n'y a plus de place pour la liberté, qui est la faculté de choisir entre deux biens, si les actes sont rigidelement déterminés ou s'ils sont, au contraire, absolument indéterminés. En rejetant la notion de Providence, on ramène du fond des âges les terreurs d'un paganisme assujetti à une fatalité aveugle et absurde.

Pour nous libérer de la peur, notre époque doit se détourner des idoles auxquelles elle sacrifie depuis trop longtemps : la science matérielle et l'État tutélaire.

Dans un épisode célèbre de l'*Orlando Furioso*, l'Arioste nous montre l'ami de Roland, le chevalier Astolphe, à la recherche de la raison du paladin, dans un valon de la Lune où se retrouve ce qui se perd sur notre terre, les vœux indiscrets, les vaines occupations, les vices cachés, les défauts, les petitesesses, les vertus simulées, tout, hors la folie, car elle ne peut se résoudre à nous quitter un seul moment en ce bas monde.

Parmi tant de choses perdues, Astolphe distingua ce qu'il croyait et que nous croyons tous posséder en si grande abondance, le bon sens, sous la forme d'une liqueur très subtile et très prompte à s'évaporer, renfermée dans une multitude de bouteilles étiquetées, parmi lesquelles il fut surpris de reconnaître la sienne à demi remplie et d'autres qui contenaient presque tout le bon sens de personnes réputées fort sages.

Le perfectionnement des fusées interstellaires, malgré le vertige qu'il suscite, nous procure au moins la consolation d'entrevoir des expéditions canadiennes chargées de récupérer dans la Lune la raison embouteillée de l'humanité.

BON SENS ET CIVILISATION

AU cours de mes promenades dans les musées et les églises de Rome, j'ai vu beaucoup d'allégories qu'on appelait autrefois hiéroglyphes, en souvenir des symboles gravés sur les pierres égyptiennes. Ces femmes qui représentent la Justice, la Prudence, la Force, la Bénignité, je les reconnais facilement à leurs attributs traditionnels : la balance, le miroir et le serpent, le casque de Minerve, la pomme de pin.

Dans l'église de San Carlo-ai-Catinari, j'ai découvert un jour, avec surprise, au pendentif de la voûte, au-dessus du premier pilier de gauche, à côté de la Virginité et de la Tempérance, un chameau peint par le Dominiquin. Cette présence insolite dans la faune héraldique, parmi de nobles bêtes comme le lion, l'aigle et la licorne, a piqué ma curiosité. J'en ai demandé l'interprétation aux iconographes. Ils m'ont répondu qu'il y fallait voir le symbole du discernement, car le chameau accepte seulement les charges qu'il peut porter.

N'est-ce pas un signe du peu d'estime où l'on tient le bon sens, que la langue familière ait fait du nom de

cet animal emblématique un synonyme de sottise méchante ? La même dégradation a frappé les vérités de La Palisse, que nos contemporains considèrent comme des truismes niais : le mot *lapalissade* ne se prend plus qu'en mauvaise part. Le personnage qui a inspiré ce terme ne méritait pourtant pas un tel décri. Les aphorismes qu'on lui attribue ont valu à ce modèle de pondération une réputation indue de platitude. Le réhabiliter dans l'opinion, c'est en même temps remettre en honneur le bon sens.

Tous les grands conflits ont provoqué une floraison d'édifices commémoratifs, de cénotaphes et de mausolées, sauf la récente guerre, dont il ne reste que des ruines. Afin de combler cette lacune, tout en indiquant à l'humanité le moyen de prévenir de nouvelles catastrophes, pourquoi ne pas lancer une souscription mondiale en vue d'élever, sur toutes les places, un monument à Monsieur de La Palisse ? Il s'agirait d'un simple pylône, portant sur ses faces quelques-uns des cinquante couplets de la chanson enfantine qui a transformé ce preux en paladin du Bon Sens. Le projet sera probablement déclaré irrecevable par un grand nombre de conseils municipaux, mais vaut toutefois qu'on s'y arrête.

On objectera d'abord, j'en suis sûr, le caractère paradoxal de ces stances. Un tollé général n'accueillera-t-il pas ces vers, par exemple :

*Pour qu'il vendît sa maison
Il fallait qu'il en eût une.*

Dans une époque de spéculation effrénée, où l'on achète et vend du blé qui n'a pas encore été semé et des gisements de pétrole hypothétiques, où des millions de parasites, aigrefins, intermédiaires de tout acabit, vivent

aux dépens du producteur, cette affirmation prend aisément tournure scandaleuse. Cette autre :

Il n'attendait pas l'hiver

Pour vendanger en automne

fera blêmir les atermoyeurs et les insoucians, qui ne saisissent jamais l'occasion, même par le bout des cheveux. Agir en temps opportun, n'est-ce pas une règle de conduite trop souvent négligée ? Dans les entreprises humaines, les péchés d'omission sont parfois les plus graves et les plus lourds de conséquences.

Comment ne pas admirer la probité d'un personnage de qui l'on a pu écrire :

De l'inventeur du raisin

Il vénérât la mémoire

Et, pour bien goûter le vin,

Jugeait qu'il en fallait boire.

Quelle leçon d'honnêteté intellectuelle pour les critiques mal renseignés, qui se contentent du ouï-dire et pontifient au sommet de leur ignorance, les primaires à demi instruits qui sur tout se prononcent à tort et à travers, les champions naïfs de tyrannies accueillies comme porteuses de liberté et de paix sur la foi d'une propagande mensongère, les pédants et les jobards !

Les Puissances auraient tort de soupçonner une attaque voilée ou une intention malicieuse dans le quatrain où

L'on raconte que jamais

Il ne pouvait se résoudre

A charger ses pistolets

Quand il n'avait pas de poudre

mais tous les matamores et jeteurs de poudre aux yeux pourraient avec profit le méditer. Monsieur de La Palisse n'avait rien du rodomont ni du hâbleur, aussi

*Lorsqu'il était le vainqueur,
Il remportait la victoire,*

plus heureux que Pyrrhus et ses émules actuels, réduits à la misère par leurs triomphes. Il ne combattait pas non plus par personne interposée ni ne faisait acquitter ses dettes par les autres, mais, payant généreusement de sa personne et de son argent,

*Quand il se mettait en frais,
Il se mettait en dépense.*

La chanson glisse discrètement sur le chapitre de ses amours, mais nous apprend qu'il eut la faveur des belles

*Qui le suivaient toujours
Tant qu'il marchait devant elles.*

Ce joli tableautin n'offre-t-il pas une image inversée de certains bergers à la remorque du troupeau qu'ils ont mission de conduire ? Monsieur de La Palisse fut d'une meilleure trempe

*Et ne renversa que ceux
Qu'il eût l'adresse de battre.*

La circonspection n'exclut pas la magnanimité. Conscient des bornes qui circonscrivent son action, le compagnon d'armes de Bayard sait ménager ses troupes et ne les engage pas sans supputer les chances. Connaître sa force et ne l'employer qu'à bon escient, dans une lutte loyale et franche, c'est le propre du grand capitaine. C'est aussi le propre de l'homme avisé, qui travaille à se rendre digne à la fois de l'affection de ses subordonnés et de la considération de ses supérieurs.

*Il eût fait des impromptus
S'il en eût été capable*

mais son esprit posé favorisait les solutions à longue portée plutôt que les décisions à la galopade. Par des coups chanceux, ses adversaires réussirent parfois à le mettre en fâ-

cheuse posture; pourtant aucun ne put le prendre au dépourvu. Procédant avec réflexion, il ne fut jamais réduit aux expédients, et parvint ainsi, en maintes circonstances, à tirer parti des revers mêmes. Il avait, comme on dit, de la suite dans les idées :

*Quand il chantait un couplet,
Il n'en chantait pas un autre.*

Il avait aussi le courage de ses convictions. Il les défendait jusqu'au bout. Ses adversaires, redoutant un si rude jouteur et craignant de l'attaquer de front, trouvèrent un biais pour le perdre et lui intentèrent un procès, qu'il gagna sans peine. La chanson note que

*S'il eût été condamné,
Il eût perdu son affaire.*

À cette époque, en effet, on n'était pas impunément convaincu de banqueroute ou de parjure, et le scandale ne profitait ni à la popularité ni à la réputation. Chevalier sans peur et sans reproche, Monsieur de La Palisse continua de servir Dieu et le Roi. Il mourut devant Pavie dans une action glorieuse

*Et le jour de son trépas
Fut le dernier de sa vie.*

Malgré la gaucherie de l'expression, n'est-ce pas là un blâme sévère à tous ceux qui, par désœuvrement, lassitude, paresse, indifférence ou lâcheté se démettent avant l'heure, morts vivants, enterrés sous leur égoïsme ? Monsieur de La Palisse est ridicule parce que sa sagesse n'est plus de mode, depuis que le génie moderne a rompu avec le bon sens atavique.

Quant à moi, je voudrais qu'on révérait sa mémoire, et que toutes les nations rendissent hommage à la vertu qu'il exalta : le bon sens, toujours de mise, voire en politique.

La politique passe, comme les langues d'Esopé, à la fois pour la meilleure et la pire des choses, selon qu'elle désigne la collaboration au bien de la Cité, ou les manœuvres des habiles, obstinés à conquérir et à garder le pouvoir. Dans ses multiples acceptions, ce terme implique toujours l'administration de la chose publique. C'est sans doute à cause de cet élément constant qu'on en est venu bien souvent à considérer la politique comme une simple technique.

La science technique n'est en somme que la science de meilleurs procédés. La science politique vise plus haut et se fonde sur la connaissance universelle des principes qui président à l'organisation et à la direction de l'Etat. Cependant, ces notions abstraites, pour exactes qu'elles soient, ne sauraient épouser une réalité mouvante et qui porte en elle une part d'inconnu. Tour à tour, sous la lumière changeante qui l'éclaire, la politique nous apparaît comme un art, une science ou une prudence.

Ces trois aspects se retrouvent dans la description qu'en faisait, au XIII^e siècle, l'un des maîtres de Dante, Brunetto Latini : « Politique, c'est-à-dire le gouvernement des cités, qui est la plus noble et haute science, et le plus noble office qui soit en terre, selon ce que la politique comprend généralement tous les arts qui besognent à la communauté des hommes ».

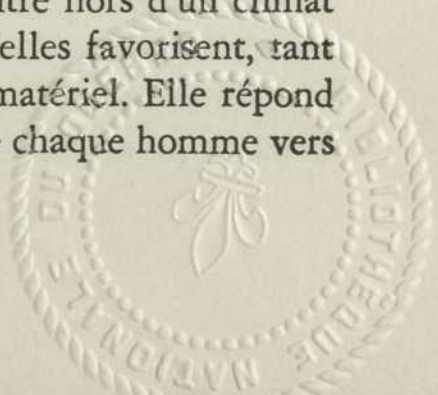
Au cours des âges, des hommes de pensée et d'action ont soutenu qu'il suffisait, pour régir les peuples, d'employer des moyens admis par l'expérience, et que l'art du gouvernement se limitait à l'application ou à l'adaptation de recettes éprouvées. A ce compte, le chef d'Etat et le chef de cuisine exerceraient, dans des domaines différents, des activités comparables.

Talleyrand a souligné d'une boutade célèbre l'importance de la bonne chère dans les négociations. En partant pour le Congrès de Vienne, où il sut obtenir de nombreux avantages pour la France, il déclarait à Louis XVIII : « Sire, j'ai plus besoin de casseroles que d'instructions écrites ». Beaucoup de questions internationales se traitent encore à table, et plus d'un diplomate adroit, à l'exemple du prince de Bénévent, a dû ses succès aux plats savants d'un maître queux car, s'il faut en croire Monselet :

*Tout se fait en dînant dans le siècle où nous sommes,
Et c'est par des dîners qu'on gouverne les hommes.*

Force nous est d'admettre, pourtant, qu'il n'existe vraiment entre la politique et la cuisine qu'un rapport occasionnel de subordination. Par amusement, on peut se donner l'air de croire à un lointain cousinage entre ces deux disciplines. Nombre de nos contemporains, néanmoins, semblent prendre cette parenté au sérieux. D'après l'école matérialiste, dont les adeptes aujourd'hui sont légion, la politique est un art, comme l'apprêt d'un perdreau, ou une virtuosité, comme le pilotage d'un avion. Le citoyen prend ainsi figure de volaille et la Cité semblance de véhicule facile à mener où l'on veut, à condition de connaître les mécanismes par lesquels on la peut mouvoir.

Si les arts du commerce et de l'industrie recherchent des biens particuliers, la politique va plus loin. Il ne lui suffit pas de contrôler les revenus et les dépenses. Elle tend vers le bien commun dans toute son ampleur, ce bien humain acquis aux individus par le fait de leur réunion à la communauté, et qui comprend non seulement les institutions incapables de naître et de croître hors d'un climat de civilisation, mais les conquêtes qu'elles favorisent, tant sur le plan spirituel que sur le plan matériel. Elle répond à la prudence individuelle, qui oriente chaque homme vers



sa fin ultime. La politique, pour reprendre le vocabulaire de la scolastique, c'est en quelque sorte la *prudence* d'un peuple.

Les anciens distinguaient l'art de la prudence : l'une s'occupe de la conduite de la vie; l'autre a pour matière des œuvres à réaliser. L'art suit des voies déterminées, tandis que la prudence juge suivant les circonstances. La politique, ordonnée à la saine gestion des affaires publiques, utilise toutes les données que lui prête l'expérience de l'histoire. Elle construit sur des faits constatés, mais elle ne saurait s'embarrasser des règles fixes de l'art. Ainsi que le remarque le bon Amyot dans sa préface aux *Vies* de Plutarque : « Pour bien gouverner, en paix ou en guerre, il y a trois choses nécessairement requises : la nature, l'art et l'exercitation. La nature, au propos que nous traitons, fournira d'un bon sens naturel, d'un corps bien composé, pour endurer tout travail, et d'une bonne volonté de ce faire valoir; l'art contribuera le jugement et la connaissance acquise par les exemples et sages discours lus et relus ès bonnes histoires; et l'exercitation donnera la promptitude, l'assurance et la facilité de les mettre à exécution. Car prudence, quoiqu'elle régisse l'action, est néanmoins vertu de l'entendement ».

Le Docteur Angélique nous a laissé dans la *Somme* une analyse des éléments que comprend la prudence agissante : la recherche des moyens droits au service de la fin proposée; le jugement qui arrête la meilleure façon de réaliser l'intention; et le commandement qui fait passer cette délibération dans l'acte. A la deuxième phase de ce mouvement se place le bon sens, qui permet à la faculté de connaissance de saisir les choses comme elles sont.

À la suite d'Aristote, saint Thomas tient le commandement pour l'acte principal et nécessaire de la raison

pratique. Cette fonction impérative, qui revient proprement à la vertu de prudence, est précédée et préparée par le travail de deux vertus : la science de l'utile, qui garantit la rectitude du conseil au stade de la recherche des moyens, et le bon sens, qui assure la rectitude du jugement.

Chez l'artiste, le don naturel n'est qu'une disposition innée qui se développe par la culture. C'est, pourrait-on dire, une condition préalable de l'art. Le sens commun, cet instinct des hommes, est de son côté une condition préalable de la prudence. Il ne va pas, comme elle, jusqu'à l'action concrète qui traduit, dans l'ordre pratique, le jugement droit. Avoir du bon sens ne signifie donc pas être prudent. Mais on est aussi imprudent en manquant de jugement qu'en manquant de décision. Le bon sens, qui suppose la rectitude de la volonté, n'est pas seulement une habileté technique de l'intelligence. A la fois qualité de l'esprit et inclination du cœur, c'est une prédisposition native qui doit son perfectionnement, comme les autres vertus, à la pratique et à la grâce.

Maritain compare la philosophie ou la science à un édifice, et les grandes conclusions préscientifiques du sens commun, telles que l'existence de Dieu et le libre arbitre, à des échafaudages offerts à l'architecte par la nature. Le monument, une fois terminé, se tient de lui-même sur le roc, c'est-à-dire sur l'évidence naturelle des premiers principes. L'armature remplace l'échafaudage qui a épaulé la construction.

Notre époque fait peu de cas de cette aptitude à apprécier sainement les hommes et les événements. Peut-être faut-il imputer au snobisme le dédain qu'on affiche à son égard. « Le bon sens existe, remarquait Manzoni, mais il se cache par peur de l'opinion ». De son côté, le fabuliste Franc-Nohain note que l'on hésite à employer

couramment le langage du bon sens, « la langue maternelle de chacun », comme s'il ne convenait pas aux esprits distingués et cultivés, comme si les expressions qui le composent apparaissaient vulgaires, grossières, trop communes et contraires au ton de la bonne compagnie.

À ce parler dru, qui se moque des ambiguïtés d'élocution ou de style et qui, sans proscrire les élans du lyrisme, ne tolère ni le pathos, ni le charabia, pourquoi a-t-on préféré si souvent les élucubrations des fabricants de constitutions et des machineurs politiques ? Par mépris de la médecine, on a pris conseil des charlatans. Les remèdes véritables aux problèmes sociaux paraissant trop amers, la badauderie des foules a prêté l'oreille aux marchands de dragées sédatives. Quand la société, dans le sursaut d'orgueil de la Renaissance, a voulu s'affranchir de la religion, toute son activité, privée de direction, n'a plus été qu'un jeu gratuit. Plutôt que de se confier à la Providence, elle a mieux aimé devenir un hochet du hasard. À compter du moment où le surnaturel a cessé d'inspirer l'existence quotidienne et où le cerveau humain a cherché son idéal dans la possession du cosmos et dans la désintégration de l'atome, sa puissance créatrice ne l'a entraîné qu'à détruire.

L'abandon à l'automatisme des forces physiques s'érige en doctrine dans l'Europe du XVIII^e siècle, version laïque de la Chrétienté, où les oppositions étaient censées s'équilibrer d'elles-mêmes et la balance du pouvoir tenir lieu de principe unificateur. La fonction des gouvernants ne consistait plus qu'à surveiller ce délicat mouvement d'horlogerie, pour l'empêcher de se détraquer. On eut beau pousser très loin la minutie de l'agencement et de la mise au point, cette mécanique se révéla impropre à contenir les passions populaires trop longtemps réprimées.

Les régimes qui se sont succédé par la suite, arbitraires et artificiels, n'ont fait qu'empirer le mal. La Révolution, une fois en place, se voit contrainte, pour garantir sa permanence, de se répandre au dehors, suscitant par réaction politique la Sainte-Alliance, acharnée à décapiter cette hydre.

L'épopée de Napoléon, aussi vaine que celle d'Alexandre, bouscule les frontières, brasse les populations et s'achève dans le sang. Le principe des nationalités, qui aboutit à l'Europe rapiécée de 1918, cède le pas au droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et à se débarrasser du *forestiero*. Ces théories, comme certaines armes maléfiques, font retour en boumerang. N'a-t-on pas vu les mystiques de la nation et de la race sombrer avec leurs auteurs dans la tourmente mondiale qu'elles avaient provoquée ? *Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.*

Trois maximes expliquent ces vicissitudes et résument la vie politique des quatre derniers siècles. L'auteur du *Prince* déclare : « L'expérience de ces temps-ci montre qu'il n'est arrivé d'accomplir de grandes choses qu'aux princes qui ne se sont pas souciés de leurs engagements et qui ont su tromper les autres; au lieu que ceux qui ont agi loyalement s'en sont toujours mal trouvés en fin de compte » Plus près de nous, Lénine proclame : « Le critère de la justice est le succès de l'action ». Enfin Hitler pousse le cynisme au comble : « Il faut mentir, parce qu'en politique le mensonge est nécessaire et profitable ». Des succès éphémères ont pu donner provisoirement le change; ils se sont soldés en définitive par des échecs retentissants. De tous les réalismes politiques, le seul à retenir est celui que résume un vieil adage anglais : *Honesty is the best policy*. La sagesse populaire enseigne dans toutes les langues que la tricherie revient à son maître. L'er-

reur de ces régimes pseudo-pratiques a été de ne pas écouter l'appel de la raison et de nier la vérité objective.

L'encyclique *Humani Generis* reproche précisément à la pensée contemporaine de rejeter tout ce qui est absolu, manifeste et immuable, d'ouvrir la voie à des philosophies d'erreurs qui ne donnent plus au vrai qu'une valeur subjective : hier l'immanentisme et le pragmatisme, aujourd'hui l'existentialisme, négateur des pouvoirs de la raison, dont le XIX^e siècle avait, de son côté, trop présumé. Que l'intuition, les valeurs de sentiment et d'action se substituent au rationalisme purement matérialiste, la politique s'en trouve également abaissée, diminuée, dénaturée : elle n'a pas de contact avec les êtres vivants, mais évolue dans une sorte de carrousel, à la cadence accélérée d'un haut-parleur de Barbarie.

Depuis Thomas Morus, qui l'appliqua, en 1518, à une cité idéale, le mot *utopie* a souvent été repris pour désigner des méthodes chimériques d'assurer le bonheur des peuples. Au vrai, il y eut des utopies bien avant que le terme passât dans la langue, et l'Atlantide de Platon fournit sans doute le modèle du genre. Elles eurent leur plus grande vogue durant la Renaissance et le Siècle des Lumières, périodes caractérisées, comme la nôtre, par l'engouement pour la science, le dédain de la tradition, la seule recherche du bonheur temporel.

L'esprit d'utopie, qui sévit autant dans la masse que dans les cercles dirigeants, n'est que la raison technique, s'amusant à défaire et à refaire le monde sans égard aux lois naturelles. La valeur concrète semble s'être effondrée : les idées et les êtres se dissolvent dans un devenir où la réalité perd toute consistance. L'amour du prochain se dilue dans l'effusion humanitaire, les nouvelles idéologies absorbent les vieux patriotismes. Dans le mythe

de la Caverne, qui est au centre de son œuvre, Platon nous montre un prisonnier, tournant le dos à la lumière et contemplant l'ombre des choses qu'elle projette sur le mur. Telle est l'image de notre temps. Nous ne voyons plus le réel : nous ne percevons que des ombres.

Beaucoup de nos contemporains ont l'air de tenir pour inévitable le cataclysme qu'ils regardent venir, passifs et atterrés. « Notre siècle, a dit justement André Malraux, en face du XIX^e siècle, semble une renaissance de la fatalité. » Cet accablement devant la force des choses, cette résignation en face d'un destin implacable, conduisent à la démission de nations entières. Il faudrait leur enseigner que l'histoire n'est jamais déterminée, qu'elle est l'œuvre des volontés libres, leur redonner confiance dans une Providence qui n'épargne pas aux hommes la douleur, mais qui leur accorde la grâce de la subir pour un plus grand bien à venir.

Si les sociétés politiques ont pour fin prochaine les succès matériels durant cette vie, elles ont aussi une raison dernière, qui est la béatitude proposée à l'homme. « Comme la société civile a été établie pour l'utilité de tous, déclarait Léon XIII, elle doit, en favorisant la prospérité publique, pourvoir au bien des citoyens de façon non seulement à ne mettre aucun obstacle, mais à assurer toutes les facilités possibles à la poursuite et à l'acquisition de ce bien suprême et immuable auquel ils aspirent. »

Dans l'État moderne, dont Machiavel a précisé la formule, il n'existe pas, au-dessus de la volonté du peuple ou du prince, de normes régulatrices du bien et du mal. Pour atteindre des objectifs qu'on détermine à son gré, l'on n'a guère souci de la qualité des moyens : s'ils sont honnêtes, tant mieux ; mais ni la perfidie ni l'injustice ne doivent être exclues, pourvu qu'elles soient utiles. La

Fontaine, même s'il est digne du surnom de « Machiavel français » que lui a décerné André Siegfried, n'en présente pas moins, dans un apologue célèbre,

*Le lion, pour bien gouverner,
Voulant apprendre la morale...*

Pour la plupart des philosophes de l'antiquité et du moyen âge, la politique ne relève pas de la Physique, mais de l'Ethique. En dépit des contingences dont il est nécessaire qu'elle tienne compte, son objet premier, en effet, est l'usage que notre liberté fait de ces conditions matérielles pour nous assurer une droite vie ici-bas et pour nous acheminer vers notre salut. Dès l'instant qu'elle quitte le domaine de la prudence pour celui de l'art, elle cherche en soi-même sa raison d'être et se met à tourner à vide. Sans boussole, sans gouvernail et sans destination, elle vire à tout vent, selon le caprice des événements qu'elle est impuissante à prévoir et à dominer. En d'autres occasions, au lieu de tendre à l'établissement de la justice, elle s'applique à contenter des appétits sensibles, comme la soif de puissance ou le sens esthétique. On la voit alors instaurer la terreur et la contrainte au dehors comme au dedans, ou distribuer les citoyens dans des cadres qui présentent à la vue un ensemble symétrique. « Mais sans justice, dit saint Augustin, qu'est-ce qu'un roi, sinon un bandit couvert de gloire ? Qu'est-ce qu'un royaume sinon une caverne de voleurs ? »

Les cérémonies qui accompagnent la signature des traités font surgir dans l'esprit la fable de l'huître et des plaideurs. Les négociateurs réunis pour conclure un pacte n'échangent souvent que des instruments sans portée, vidés de leur fruit, de simples écailles. On ne propose que des solutions purement extérieures aux problèmes fondamentaux, comme si des conventions, des ententes, des tri-

bunaux d'arbitrage pouvaient revêtir quelque valeur, sans la bonne foi et le respect de la parole donnée. Autrefois, quand on scellait un accord, on incorporait à la cire un poil ou un cheveu, pour y ajouter quelque chose d'humain. Aujourd'hui, on se contente de cachets synthétiques.

Jusqu'ici, les moyens physiques de rapprochement se sont révélés inefficaces : ni la monnaie, ni les transports, ni les télécommunications n'ont été facteurs d'union véritable. La haine, la peur et l'ambition ont formé le ciment fragile de ligues et de coalitions aussi peu durables que leurs mobiles. Tandis que se chevauchaient, en surface, des assemblages transitoires et factices, peu à peu, les substructions de la société élargissaient leur base : le clan se fondait dans le village, la tribu dans la nation, la province dans l'État. Cette évolution a-t-elle atteint son terme ? Il est permis d'en douter, si l'on songe que les guerres, de limitées qu'elles étaient, sont devenues illimitées et que les souverainetés commencent à s'effriter. Les conflits ont acquis une envergure planétaire et nous sommes amenés à agrandir nos perspectives.

Déjà nous voyons s'esquisser des politiques continentales et intercontinentales qui anticipent sur notre routine. Les automobiles ont emprunté longtemps les routes qui avaient servi aux diligences et aux chariots, jusqu'à ce que se déroulent autour du globe les autostrades de tourisme. L'instinct populaire, plus lent que la pensée des juristes, mais non moins sûr, pressent l'évolution. Il nous appartient de préparer les voies de son cheminement, afin d'opposer à l'universalité du désastre un universalisme d'ordre et de raison.

Libre aux philosophes d'épiloguer à perte d'haleine sur les diverses formes de gouvernement. Dans la pratique, elles se valent, pourvu qu'elles répondent au tempérament

des peuples et à leur âge. Il importe qu'elles se plient au cours changeant du temps. La souplesse leur est indispensable. Des institutions excellentes dans un pays donné, et à une époque donnée, peuvent ne pas convenir à d'autres pays ou à d'autres époques. Partout où le dogmatisme prétend supplanter la vitalité organique épuisée, on constate une déshumanisation progressive de la société. A l'intérieur comme à l'extérieur des frontières, les lois, les traités, les contrats ne font pas les mœurs, puisque leur force émane du consentement des esprits.

Il appartient à la politique d'introduire, dans une réalité en perpétuelle transformation, la rigueur de principes inchangeables et de résoudre l'éternelle antinomie entre la conservation et le progrès, que Jacques Bainville résumait dans une phrase-clé de son œuvre : « Capitalisation et tradition (tradition c'est transmission), voilà deux termes inséparables de l'idée de civilisation ».

Il est remarquable que l'esprit de système, enclin à mettre les peuples en lisière et à les tenir dans des cadres qu'il élabore à priori, n'engendre que des maux. Nos soi-disant réalistes se révèlent les plus inconscients des « ir-réalistes ». Que reste-t-il des entreprises de Tamerlan, de César Borgia, de Charles XII de Suède ?

Les nations consentent à payer cher les bienfaits de l'organisation politique, mais encore faut-il qu'elles en retirent un avantage équivalant au prix qu'elles acquittent. Aux Hébreux qui réclamaient un roi, Samuel n'annonçait-il pas : « Il prendra vos fils pour les mettre sur ses chars, il en fera ses cavaliers et ses valets de pied pour courir devant sa voiture. Il leur fera labourer ses champs, moissonner son blé, fabriquer ses armes et ses chars, ce qui ne l'empêchera pas de prendre la dîme de votre grain pour la donner à ses fonctionnaires ». L'Etat cependant devient

oppressif et manque à sa fonction, qui est d'équilibrer les sacrifices et les services, quand il prend au citoyen plus qu'il ne lui rend. La dictature, parfois utile en temps de crise, dégénère en prépotence quand elle persiste, le danger passé.

Ceux qui, passant outre aux avertissements des sages, ont nié la prééminence de la morale dans les affaires publiques, ne songeaient peut-être pas aux conséquences de ce rejet et répétaient volontiers après Oreste :

Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soin :

Je ne sais pas prévoir les malheurs de si loin.

Leur politique séparée de la nature, de l'homme et de Dieu n'est plus qu'une «satanocratie». Dans ses confidences à Jacques Chevalier, Bergson, peu de temps avant sa mort, avive sa conception pessimiste de l'humanité dont le fond est l'intérêt, la vanité et l'envie «génératrice des haines et des guerres». Le philosophe ajoute : « Mais, cette nature humaine, le christianisme l'a *incurvée* : et c'est cela seul qui peut sauver l'humanité, si l'humanité peut être sauvée, si elle peut échapper aux puissances du mal, aux puissances diaboliques qui profitent de la moindre défaillance de notre volonté pour opérer leur œuvre destructrice ».

Après avoir relaté la marche des civilisations, l'apogée et le déclin des empires, le barbouillage répété de la carte du monde, « l'émouvante et complexe aventure de l'homme à travers l'espace et le temps », le romancier anglais H. G. Wells écrit : Il est à peine exagéré de dire que l'humanité en tant qu'espèce a perdu l'esprit et qu'il n'y a rien de plus urgent pour elle que de recouvrer son bon sens. Nous disons qu'un individu est fou quand les idées qui le font agir sont si mal ajustées aux circonstances qu'elles font de lui un danger pour les autres et pour lui-

même... « l'homme doit rassembler ses esprits ou bien périr »... Aucune voie moyenne ne lui est ouverte. Il doit monter ou descendre.

L'histoire la plus récente et la plus douloureuse montre que les conquêtes de la science, l'exploitation des richesses, le progrès des techniques n'ont permis à l'homme de s'élever que pour tomber plus bas dans le désordre et la misère. Pour ne pas rejoindre, dans la brutalité, son ancêtre du Néanderthal ou du Cro-Magnon, il lui faudra la vertu morale et l'esprit chrétien. Pour monter, l'homme doit regarder vers Dieu et s'accrocher à la grâce. Le Russe Berdiaeff exprime cette alternative dans une phrase lapidaire : « Nous avons le choix entre la fraternité dans le Christ et la camaraderie dans l'Antéchrist ».

Après quatre siècles d'errements, il s'agit de renouer avec la tradition ancestrale de travail, de sacrifice, d'amour et de sain réalisme. Nous nous sommes crus indépendants de l'ordre du monde et libres d'agir suivant notre fantaisie, sans nous rendre compte que, pour survivre, nous devons nous comporter de la manière exigée de la structure des choses et de nous-mêmes. C'est la thèse que soutient, dans ses admirables *Réflexions sur la conduite de la vie*, le docteur Alexis Carrel, dont ces pages sont le testament spirituel. « Puisque nous faisons partie de la nature, dit-il, nous devons vivre conformément à ses ordres : il nous faut être ce qu'il est dans notre essence d'être. »

Le remède à la crise actuelle, c'est donc l'obéissance aux lois de la vie et de la pensée, c'est le retour au bon sens.

L'ÉCOLE ET LA CARRIÈRE

DERNIÈRE venue dans nos professions libérales, la diplomatie est cependant vieille comme le monde.

On prétend qu'elle s'imposa le jour où Pandore, après avoir épousé Épiméthée, ouvrit la boîte d'où s'échappèrent tous les maux et au fond de laquelle il ne resta que l'espérance. L'âge d'or était fini. Les hommes commencèrent à s'entredéchirer. La diplomatie fut la seule espérance de paix. Ce mot, en effet, signifie commerce et négociation pour maintenir entre les hommes la concorde et la prospérité.

À mesure que les familles se groupaient en société, que les sociétés grandissantes se transformaient en nations, il a fallu que s'inventent et se perfectionnent les moyens de nouer des relations, de servir des intérêts, d'assurer la paix. N'est-ce pas Salomon qui, au chapitre XXV des *Proverbes*, conseille : "Traitez votre affaire avec votre ami; discutez votre différend avec lui. Le Prince se laisse fléchir par la patience et la langue douce rompt ce qu'il y a de plus dur." Le même roi, réputé pour sa sagesse,

fait en ces termes l'éloge de son légat : "L'ambassadeur fidèle est à celui qui l'a envoyé ce qu'est la fraîcheur de la neige pendant la moisson : il donne le repos à son âme — *Sicut frigus nivis in die messis, ita legatus fidelis ei qui misit eum, animam ipsius requiescere facit.*"

Bien que les étymologistes fassent dériver politesse et politique de racines différentes, ces mots n'en désignent pas moins des qualités communes aux peuples civilisés. La politesse est la manière de se comporter, tandis que la politique est celle de conduire les affaires publiques; ces notions se confondent dans un même terme lorsqu'elles s'appliquent aux relations de l'État avec l'extérieur. La diplomatie, quant à la forme, est la politesse des nations et, quant au fond, leur politique.

Pendant plus de mille ans, la Rome des Césars et la Rome des papes se faisait représenter, chez les nombreux peuples qui relevaient d'elle, par des mandataires dont les titres, les prérogatives et les attributions variaient suivant les circonstances. L'unité de l'empire romain, que la chrétienté avait rétablie sur un plan supérieur, s'étant rompue dans l'émiettement de la Renaissance, le besoin d'équilibre entre les États rivaux suscita l'établissement d'institutions diplomatiques dont le Congrès de Vienne, il y a à peine plus d'un siècle, définit les formes et les méthodes. Innovation plus apparente que réelle. Si vous avez la curiosité de parcourir les manuels du parfait ambassadeur que les théologiens, les juristes, les politiques, les publicistes ont écrits depuis la Renaissance et auxquels M. Jusserand, ambassadeur lui-même, a consacré une étude d'une fine érudition, vous y découvrirez que leurs auteurs, français espagnols, anglais, italiens, hollandais ou allemands, s'accordent tous sur deux points : la dignité

de la fonction et la nécessité de s'y préparer par de patientes et solides études.

Pendant longtemps, les ambassadeurs furent appelés orateurs, c'est-à-dire porte-parole de leur Prince : *legatus ut sit orator*. Non seulement prélats et prédicateurs, mais encore artistes et écrivains, furent chargés de missions; en Italie, Dante et Pétrarque; en Angleterre, Chaucer et Francis Bacon; en France, Phillippe de Commines et Alain Chartier; en Allemagne, Goethe; aux Pays-Bas, Pierre-Paul Rubens; missions temporaires avec objet limité de négociation ou de représentation. Au XV^e siècle, les États prirent l'habitude d'entretenir à l'étranger des missions permanentes. Le Saint-Siège organisa, avec ses nonces et ses légats, le premier service diplomatique. Rois, princes, républiques suivirent.

Aux armées permanentes avec leurs états-majors et leurs stratégestes s'opposent les équipes permanentes de raccommodeurs de paix et de fabricants de bonne entente. S'il est vrai que le "sort des nations est entre les mains des ambassadeurs," un code doit régir leur conduite. De l'empirisme des âges révolus s'est dégagé un ensemble rationnel et cohérent de prescriptions. Dans le cadre de ces règles, il faut que l'action des envoyés s'exerce avec tact et prudence sur ce "sujet merveilleusement vain, divers et on-doyant" qu'est l'homme. La façon dont ils doivent s'acquitter de leur tâche et les circonstances où ils sont placés pour le faire exigent de particulières qualités. Les portraits tracés d'eux à toutes les époques, ont un air de famille; les mêmes caractères y dominent : probité, érudition, dévouement, loyauté.

Saint-Simon a dessiné en quelques traits la physiologie d'Arnauld de Pomponne, ambassadeur et ministre

des Affaires étrangères de Louis XIV : "C'était un homme qui excellait surtout par un sens droit, juste, exquis, qui pesait tout et faisait tout avec maturité, mais sans lenteur... Un art, une dextérité, un talent singulier à prendre ses avantages en traitant; une finesse, une souplesse sans ruse, qui savait parvenir à ses fins sans irriter; une douceur et une patience qui charmaient dans les affaires, et avec cela une fermeté, et, quand il le fallait, une hauteur à soutenir l'intérêt de l'État et de la Couronne que rien ne pouvait entamer. Avec ces qualités, il se fit aimer de tous les ministres étrangers comme il l'avait été dans les divers pays où il avait négocié; il en était également estimé et il en avait su gagner la confiance. Poli, obligeant et jamais ministre qu'en traitant, il se fit adorer à la cour où il mena une vie égale, unie et toujours éloignée du luxe et de l'épargne et ne connaissant de délassement de son grand travail qu'avec sa famille, ses amis et ses livres. La douceur et le sel de son commerce étaient charmants et ses conversations, sans qu'il le voulût, infiniment instructives".

À côté du portrait exemplaire, il y a le portrait-charge. Les railleurs ou les malicieux se représentent parfois le diplomate comme un pantin solennel et gourmé, passé maître en l'art des courbettes cérémonieuses, habile à parler pour ne rien dire. *Oh ! le fâcheux bavard ! oh ! le sot érudit !* On l'imagine en somptueux équipage, se pavanant aux réceptions et aux banquets, engoncé dans un costume chamarré d'or, préoccupé, avant tout, de l'étiquette, pointilleux sur le cérémonial. On le qualifie volontiers de dissimulé et de perfide, et on le soupçonne de chercher toujours à mettre en pratique les enseignements de Machiavel : faire peu de cas de sa parole, ne voir que le résultat, mépriser les apparences, user de tous les moyens

pour réussir, « justes ou injustes, louables ou ignominieux ». On rappelle volontiers l'aphorisme de Sir Henry Wotton, ambassadeur d'Angleterre à Venise : "*Legatus est vir bonus, peregre missus ad mentiendum republicae causa.* — Un ambassadeur est un honnête homme envoyé à l'étranger pour mentir au profit de la république." On ne manque pas non plus de citer La Bruyère, qui le compare au caméléon et à un protégé : "toutes ses vues, ses maximes, tous les raffinements de sa politique tendent à une seule fin, qui est de n'être pas trompé et de tromper les autres." On se moque de lui en prétendant, selon l'Anglais Addison, qu'il pratique, avec dextérité, l'art de faire une réponse indirecte à la plus simple question et qu'il doit s'entourer de mystère, même pour vous dire l'heure qu'il est. On lui reproche d'être prisonnier d'un protocole désuet et, parfois, on l'accuse d'être un transfuge privilégié, installé dans une sinécure. Certains traités énumèrent vingt-six vertus que doit pratiquer le diplomate et un nombre égal de défauts qu'il doit éviter. On fait des recommandations quant à sa femme, sa table, ses vêtements, ses manières, ses domestiques, le style de ses lettres. On le met en garde contre Bacchus, Vénus et *dona ferentes*.

Les vertus ont servi à composer son portrait idéal; les défauts, sa caricature. Cherchons, entre ces extrêmes, les traits véritables de l'ambassadeur, qui ne saurait être parfait, mais que notre société souhaite apte, pour le moins, à remplir utilement ses fonctions. La Carrière n'est pas en effet une retraite dorée, mais un constant apostolat.

Capable de s'intéresser à tout sans se piquer de rien, l'ambassadeur est homme de foi, de conscience, de bon conseil. Une dignité qui attire et mérite la confiance, une droiture qui se tient dans les lignes du devoir et de

la raison, une connaissance profonde des hommes et des institutions : voilà les caractéristiques du diplomate qu'on peut englober dans la notion de morale et de culture. C'est par la discipline et l'étude que le diplomate se donnera quelque ressemblance avec l'archétype du manuel, de même que c'est par un laborieux effort de domptage et de maîtrise de soi que le chrétien ressemblera au modèle accompli que décrivent les pieux manuels.

Toute leur vie, les diplomates restent des écoliers; qu'ils aillent à l'école des gens d'honneur, parents ou maîtres avisés, qui leur forgent une âme; à l'école des écrivains célèbres, qui leur transmettent l'expérience du passé et les exercent au maniement des idées; à l'école de la vie, qui leur apprend la modération et le discernement. Pour les former, pour leur apprendre à courir la carrière, pas d'école technique, mais des écoles préparatoires qui sont les universités.

Si l'on voit, aujourd'hui, les grandes assemblées internationales discuter en public les problèmes de politique extérieure, réservés, dans le passé, aux négociations secrètes des chancelleries, peut-on en déduire que la diplomatie va bientôt disparaître ? Je crois qu'il faut penser, avec Jules Cambon, que "les gouvernements auront toujours besoin d'être représentés dans les pays étrangers par des observateurs et des interprètes, hommes d'expérience et d'autorité. Le rôle des diplomates n'est donc pas fini, mais ils devront s'accommoder aux mœurs du temps présent. Il leur faudra ajouter aux qualités qu'ils avaient autrefois un sens aigu de la vie moderne, l'intelligence des nécessités économiques, qui dominent aujourd'hui la politique des États."

Le diplomate continuera donc de représenter, négocier, renseigner, protéger. Pour y réussir, il devra se former d'abord par cette culture générale, que Lamartine appelle éducation commune, qui le dispose à pénétrer dans la communauté humaine, qui lui fait découvrir l'homme à travers les œuvres de l'homme. Dans les auteurs classiques, il cherchera l'infrastructure, il reconnaîtra la trame profonde où se tisse le destin. Homère et Virgile seront pour lui les archivistes de l'âme; ils l'aideront à comprendre ce que pensent les autres, et pourquoi ils le pensent. C'est en pénétrant le sens des grandes œuvres qu'il trouvera les clés des intelligences et des cœurs, la tolérance, la compréhension et l'amour qui lui permettront de travailler utilement à la paix, cette "création continue", selon le mot de Raymond Poincaré.

L'histoire, le droit, la philosophie, l'économie politique compléteront son savoir, aiguïseront son intelligence, exerceront son jugement. Il acquerra la certitude que, malgré la mobilité des frontières, le remous des intérêts, la fragilité des conventions, la nature humaine ne change pas, que le bon sens demeure, comme dit Bossuet, le maître de la vie.

Ce qu'il n'aura pas appris à l'école et dans les livres, c'est le savoir-vivre et le savoir-faire. Après son noviciat dans les bibliothèques et dans les Facultés, il lui restera à faire son noviciat dans le monde. Mais qu'il ne compte pas, pour faire son chemin, sur la faveur de puissants protecteurs. Son avancement dépend avant tout de ses aptitudes et de son travail.

Pour se rendre agréable, il faut surtout de la modestie. Éviter de se donner des airs, de faire l'important, le nébuleux, l'insolent, de se montrer hautain envers ses infé-

rieurs ou servile envers ses supérieurs : voilà la recette essentielle. On ne réussit pas à mettre les gens à l'aise, si l'on ne sait pas être à l'aise soi-même. Chercher à se connaître pour connaître les autres, ainsi que le conseille Socrate, cela consiste, dans la pratique, à découvrir les faiblesses et les qualités de ses interlocuteurs pour les placer en regard des siennes, démêler chez eux le mauvais et le bon, percer les faux semblants et les fausses parures, sans jamais s'accommoder soi-même d'un plumage emprunté. Le représentant d'un pays doit se garder d'être toujours en représentation. Il n'a pas le double masque du comédien, mais le double visage de Janus, une face tournée vers le passé et l'autre vers l'avenir, afin de déceler dans les choses révolues le signe de celles qui se préparent.

Dans ce fief de la cérémonie, dernier refuge du superlatif courtois, le diplomate se défendra du mensonge et de la vanité. Il manquerait le but si, par rouerie, il obtenait, pour son pays, des avantages éphémères. Se gardant de tromper les autres et de se tromper soi-même, il conservera le sens des valeurs et des proportions; il ne sera pas naïf au point de recevoir, comme lui revenant, les hommages qu'il ne doit qu'à ses fonctions. Il relira la fable de La Fontaine :

*Un baudet chargé de reliques
S'imagina qu'on l'adorait.
Dans ce penser, il se carrait
Recevant comme siens l'encens et les cantiques.*

Il se rappellera le conseil de Montaigne :

« La plus grande chose du monde, c'est de savoir être soi » ;
il n'essaiera pas de tricher avec la vérité et ne s'amusera pas, à l'exemple des sophistes et des casuistes, à justifier mensonges officiels, biais, contre-vérités, sous prétexte

qu'un mélange de faux et de vrai est comme un alliage dans les monnaies d'or et d'argent, qui les altère mais en facilite l'emploi, ainsi que le pense Francis Bacon. La Rochefoucauld, lui, enseignera "qu'on n'est jamais si aisément trompé que quand on songe à tromper les autres". La parole d'un honnête homme est le meilleur instrument dont on puisse se servir. De l'avis d'un diplomate d'ancien régime, la véritable finesse est de dire la vérité, parfois avec force, et toujours avec grâce.

De son côté, Talleyrand, que l'on ne saurait taxer de scrupule excessif, a écrit, dans son éloge funèbre du comte Reinhard, à l'Académie des sciences morales et politiques : "Il faut que celui-ci [le diplomate] soit doué d'une sorte d'instinct qui l'avertisse promptement, l'empêche, avant toute discussion, de jamais se compromettre. Il lui faut la faculté de se montrer ouvert, en restant impénétrable, d'être réservé avec les formes de l'abandon, d'être habile jusque dans le choix de ses distractions : il faut que sa conversation soit simple, variée, inattendue, toujours naturelle et parfois naïve... Cependant, toutes ces qualités pourraient n'être pas suffisantes si la bonne foi ne leur donnait une garantie dont elles ont presque toujours besoin... La diplomatie n'est point une science de ruse et de duplicité. Si la bonne foi est nécessaire quelque part, c'est surtout dans les transactions politiques; car c'est elle qui les rend solides et durables. On a voulu confondre la réserve et la ruse. La bonne foi n'autorise jamais la ruse, mais elle admet la réserve, et la réserve a cela de particulier, c'est qu'elle ajoute à la confiance."

S'il est obligé de dire la vérité, l'ambassadeur essaiera néanmoins de le faire avec tact et sans jamais blesser. Il prendra garde de se donner un air pédant et supérieur. Le

comte Chesterfield, ambassadeur du roi Georges II en Hollande, dispensait à son fils, Philip Stanhope, qu'il destinait à la carrière diplomatique, des conseils qui sont demeurés classiques : "avoir des connaissances claires et sûres... le grand art de plaire... gagner le cœur et la confiance, non seulement de ceux avec qui l'on marche, mais même de ceux qu'il faut contrecarrer".

Les vieux manuels soulignent que c'est un grand avantage d'être versé dans la langue du pays où l'on se trouve et qu'on nous sait gré de l'avoir apprise. On évite ainsi l'inconvénient du traducteur, qui ne rend pas toujours fidèlement ce qu'on dit. Tout doit servir à former la sagacité de l'envoyé public : rencontres, paysages, frivolités, situations, événements. Attentif, il écoute, observe. Sa perspicacité et sa raison débrouilleront l'écheveau complexe des caractères et des mobiles.

Forcé d'afficher un certain faste, le diplomate exerce le plus souvent son influence à huis-clos. Il travaille dans l'ombre des chancelleries; ses succès ne sont pas claironnés comme les victoires militaires. L'humanité est ainsi faite que, désirant toujours la paix, elle honore néanmoins bruyamment ceux qui font la guerre. Le diplomate ne se présente pas dans le tintamarre des cymbales et le tonnerre des canons. Au contraire, il s'engage, avec circonspection, sur des terrains semés d'embûches, s'abstenant de toute violence, usant de discrétion et de ménagement. S'il est circonspect et réservé, ce n'est pas fourberie mais prudence. Il lui appartient de concilier les oppositions, dirimer les malentendus, prévenir les ruptures; s'il ne réussit pas à les conjurer, il essaiera d'en atténuer les conséquences. Jusqu'au dernier moment, il s'évertuera à détourner les malheurs prêts à fondre sur les peuples, en

proie aux jalousies latentes et aux colères refoulées. Quand la guerre aura rompu le réseau des relations internationales, c'est lui qui s'appliquera à le remmailler. Il ressemble à l'araignée qui renoue infatigablement les fils brisés de sa toile.

Le diplomate est un nomade qui chemine sous toutes les latitudes, en s'arrêtant ici ou là. Il vit loin de son pays qui partout l'accompagne. Il est le représentant et le défenseur d'un héritage national. Il est solidaire de ses compatriotes. Bien qu'il vive loin d'eux, il doit être au courant de ce qu'ils pensent et de ce qu'ils font, puisque c'est en leur nom qu'il agit et qu'il parle. Sur les routes de l'exil, les souvenirs de famille et d'amitiés anciennes seront son escorte la plus précieuse. Il acceptera les petits et les grands malheurs que pourront lui imposer l'éloignement, les risques et les fatigues du métier : insomnies, indigestions, guerres et révolutions. La guerre est la pire des inconvénients. Notre ménage a connu les villes sous le bombardement, de jour et de nuit. Nous avons fait la dure expérience de la fuite sous la mitraille, des départs avant l'aube vers des refuges précaires, des haltes forcées dans les bois, des séjours dans des gîtes de fortune. Ma femme se souviendra d'avoir, seule avec nos deux tout jeunes enfants, conduit sa voiture contre le flot des troupes anglaises motorisées qui gagnaient les Flandres, et traversé Abbeville en flammes. Nous revoyons parfois Bruxelles et Ostende, Dieppe et Londres à travers le cauchemar des obus détonnants. Nous avons encore dans l'oreille l'assourdissant essaim des chasseurs et des bombardiers, le tir régulier de la défense contre avion, la sirène déchaînée. Les impressions nous restent des lents convois sur les mers incertaines, des envolées hâtives dans les ciels menaçants.

Les nations ne peuvent plus s'isoler. L'interdépendance des États, dont le dominicain espagnol François de Vitoria fut au XVI^e siècle l'un des premiers avocats, est aujourd'hui partout reconnue. L'existence d'une société juridique internationale, qu'il fondait sur le *jus inter gentes*, est une conception universelle, qui brisait les cadres étroits des théories du moyen âge, dépassait les limites de la chrétienté ou des peuples civilisés. C'était bien l'idée toute moderne d'une organisation embrassant l'humanité entière et dont les membres auraient les mêmes droits et les mêmes devoirs. Les Nations Unies ne sont, peut-être, que la préfiguration de l'union à laquelle tendent les peuples et qui ne deviendra réalité vivante qu'au moment où elle s'effectuera sur le plan de l'esprit, ainsi que l'enseigne saint Thomas : "*Materia principium est limitationis et divisionis, dum spiritus ut forma est principium adunationis et unionis.* — La matière est le principe de limitation et de division : l'esprit est le principe de rapprochement et d'unité entre les hommes."

L'université a pour mission de former le caractère et l'esprit, de conserver et d'accroître la somme des réalisations de l'homme dans sa lutte millénaire pour triompher de lui-même et de la matière. Elle embrassait autrefois l'universalité des maîtres et des étudiants, à quelque nation qu'ils appartenissent. Son enseignement embrasse aujourd'hui le patrimoine national et humain. Or la diplomatie se propose d'empêcher l'homme de dilapider ce patrimoine. L'université et la diplomatie s'appuient l'une sur l'autre, comme la pratique s'appuie sur la doctrine. L'une est pensée, l'autre action; toutes deux concourent à assurer la primauté du spirituel, seul principe de paix, d'accord, d'association. C'est en elles que les nations, si profondé-

ment désunies, désaccordées, peuvent mettre quelque espérance de justice et de repos.

Puissent l'université et la diplomatie rendre aux hommes, qu'ont troublés les révolutions et les guerres, la précieuse notion des vertus oubliées et des vérités perdues ! Puissent-elles restituer à l'idéal de charité, outragé par l'égoïsme, sa place souveraine dans le commerce pacifique des nations civilisées !

LIBÉRATION DE L'HOMME

IL nous paraîtrait vain de confier à la politique et à la diplomatie la défense de notre patrimoine, s'il n'y avait, pour en assurer la conservation et la mise en valeur, des écoles de haut savoir. Sans elles, notre société pourrait difficilement prendre conscience d'elle-même, de son existence matérielle et spirituelle, des réalités qui, phares lointains, doivent l'orienter et marquer le but de son cheminement.

Personne ne souhaite dorénavant, à l'instar de Platon, une république où les philosophes seraient princes. La mission des clercs n'est pas tant de gouverner que de former et d'éclairer les gouvernants. Dans le règlement des querelles et des conflits, ils sont appelés maintenant à jouer le rôle capital de guides et de pacificateurs. Dans le heurt des *intérêts*, leur *désintéressement* ajoute à l'autorité de leurs conseils.

L'histoire nous montre, au cours des âges, une singulière répétition de certains phénomènes : crises, dévastations, catastrophes, en même temps qu'une singulière reprise de mouvements régénérateurs.

Chaque siècle fournit un honorable contingent de moralistes, de censeurs, de redresseurs; depuis les prophètes bibliques jusqu'à nos contemporains, la liste en est longue. Sommes-nous meilleurs que nos devanciers? J'en doute. Sommes-nous pires? Je ne le crois pas. Qu'il soit de Ninive ou de Babylone, d'Athènes ou de Rome, de la Cité antique ou de l'État moderne, l'homme ne change guère. C'est avec raison qu'un Caton, un saint Paul, un saint Bernard, un Savonarole condamnent l'impiété, la prévarication, l'injustice, le dérèglement, l'iniquité. Chaque siècle paie lourdement ses fautes, et l'on voit se vérifier d'une façon cyclique la prophétie de Sophonie : "Le jour de Yahweh viendra, jour de fureur, jour d'angoisse, jour de ruine et de désolation, de ténèbres et d'obscurité, de nuages et de brouillards denses. Trompettes ! Alarmes sur les villes fortes et les créneaux ! Les hommes seront dans la détresse; leur sang mouillera la poussière et leur chair deviendra fumier."

Nous venons de connaître ces jours affreux, et nous découvrons, avec une tristesse accablée, le chaos qui les suit, chaos des idées, des doctrines, des systèmes. Le philosophe de Sils-Maria prétendait que notre civilisation ne réfléchit plus, qu'elle craint de réfléchir. Or, il n'est peut-être pas inopportun de faire un retour sur soi-même et de se demander comment on peut prévenir le naufrage des valeurs spirituelles et celui des vertus rédemptrices.

Sur le plan théorique, il est loisible aux docteurs de soutenir, en invoquant Aristote, que tous les systèmes de gouvernement se valent. A l'heure actuelle, cependant, entre les régimes de force et les régimes de liberté, l'écart est si grand qu'une telle indifférence devient impossible. Les premiers ont englouti les peuples dans la masse, dont ils ont fait un troupeau, ou plutôt un magma. Les seconds

s'appliquent à sauvegarder des acquêts de civilisation. Malgré les doutes qui parfois les paralysent, les lenteurs qui compromettent souvent leurs entreprises, en dépit de leurs fautes, de leurs tâtonnements et de leur indécision, ils voient dans les détenteurs de l'autorité les "vicaires de la multitude", comme dit saint Thomas d'Aquin. Ils sont les seuls, sinon à garantir pleinement, du moins à reconnaître les droits inaliénables de l'homme et de la famille.

Si les démocraties manquent de confiance, c'est sans doute parce qu'elles ne se sentent pas sans peur et sans reproche. Elles ont des démissions à se faire pardonner, des idées fausses à redresser, des erreurs à expier. Il appartient à ceux qui sont les gardiens et les apôtres de la vérité de les aider à voir clair en elles-mêmes, et de favoriser l'épanouissement des puissances de bien qu'elles renferment.

Dans notre état déchu, nous sommes souvent forcés d'opter pour le moindre mal. Mais si la perfection est hors d'atteinte, rien ne nous empêche d'y tendre, en écartant les obstacles qui entravent notre montée vers un idéal social conforme aux aspirations communes. Les nations libres éprouvent confusément le besoin de défendre certaines positions, conquises par des siècles de luttes, contre les exactions des chefs et les excès des foules. Y renoncer serait ouvrir l'écluse aux débordements d'une nouvelle barbarie. Mais ce sentiment, pour sincère qu'il soit, n'est pas une conviction. Les mythes qui l'inspirent sont trop factices pour engendrer la certitude.

Malgré les majuscules dont elles se parent, malgré le culte qu'on leur voue, les idéologies qui s'affrontent au-dessus du choc des armées se révèlent impuissantes et vides, comme ces pauvres insignes de bois peint, comme ces totems que brandissaient les sauvages dans les batailles de tribus. Faute de mieux, ces abstractions, aussi

intransigeantes et aussi dévorantes que les appétits qu'elles recouvrent, sont érigées en universels symboles d'explication. À ces succédanés d'absolu, notre tâche consiste à substituer un réalisme qui tienne compte de l'homme total, et qui lui offre la possibilité de s'accomplir. Le détournant des idoles qu'il s'est forgées dans un accès d'orgueil, replaçons l'homme en face de lui-même et de sa vocation réelle.

C'est par l'action de l'intelligence et de la volonté disciplinées, non sous l'empire de l'émotion ou de la violence, que se réalise tout progrès véritable. Il serait assez facile de rallier nos énergies contre des conceptions étrangères à nos habitudes de vie et de pensée; mais si nous triomphions maintenant dans une épreuve de force, nous n'aurions réussi qu'à ajourner le règlement des comptes. Dans une courte formule, Barrès a défini le motif péremptoire qui unissait ses compatriotes contre l'agresseur : "La Patrie, c'est les Prussiens." Ce réflexe négatif ne vaut plus dans une lutte dont l'enjeu est plus important que le prestige national. Il ne suffit pas de nous serrer les coudes pour mieux serrer les poings. Devant la menace que font peser sur nous ceux qui se sont faits les champions d'une doctrine dissolvante, quelques-uns par ressentiment ou par désir de domination, mais la plupart par contrainte, il est nécessaire que nous ayons des raisons positives de combattre. À l'unanimité tout extérieure des États totalitaires, les nations libres doivent opposer l'unanimité morale, fondée sur l'adhésion des esprits et des cœurs. Il s'agit pour elles de renouer avec le christianisme.

À compter de l'instant où les principautés d'Europe ont commencé à contester le magistère spirituel de l'Église, les liens qui avaient uni l'Occident se sont graduellement relâchés. Au morcellement des Empires et des États a succédé l'émiettement de l'armature sociale. Toute hiérar-

chie s'effondrant, chacun devenait un absolu. L'homme, à quelque classe, à quelque race qu'il appartienne, prend conscience de ses droits et de sa puissance créatrice. Croyant se libérer, il se prépare un nouvel esclavage. Aucune norme supérieure ne régit plus les relations des citoyens et des pays entre eux. La morale cède le pas à la convention arbitraire et fugace. Dans ce laisser-aller général, des inégalités reparaissent. D'une part, ceux que les circonstances favorisent se refusent aux réformes qui amèneraient la participation de tous à un mieux-être général. D'autre part, des populations entières se délivrent de leurs préoccupations intérieures dans les "vacances perpétuelles" imposées par un dirigisme dévergondé. Elles tirent une sorte d'ivresse de leur anéantissement dans un tout anonyme.

Nous assistons alors au spectacle atterrant de la dissolution collective dans la masse. Des générations se suicident, sans espoir, sans même le désir de jouir des richesses qu'elles ont contribué à créer : elles s'immolent à un avenir mythique. La promesse illusoire d'une fraternité universelle justifie la haine et l'oppression. Plus de critique, plus de contrôle, plus de libre arbitre dans cet abandon aux exigences tentaculaires des puissances terrestres.

En s'appropriant les secrets des conquêtes matérielles, les nations avaient cru s'affranchir de l'encombrant appareil religieux que la chrétienté leur a légué. Elles ont perdu la maîtrise des démons qu'elles ont déchaînés et qui les ont asservies. L'avancement technique ne s'est pas accompagné d'un avancement moral correspondant. L'homme, ayant nié la primauté du spirituel d'où lui vient sa seule supériorité, n'est pas parvenu à dominer les forces obscures auxquelles il a donné carrière.

Les pays qui, naguère, ont tiré leur prospérité du libre jeu de l'initiative privée penchent à présent vers une réglementation plus sévère de leurs ressources. La planification outrancière supprime en maints pays la concurrence et l'exploitation au petit bonheur. Ce n'est pourtant pas en se rapprochant du marxisme que les démocraties préviendront le retour des crises de l'individualisme. On ne corrige pas un abus par un autre. La sagesse ne s'arrête pas à mi-chemin entre les extrêmes : elle se tient à un palier plus élevé.

D'un côté du rideau de fer comme de l'autre, on trahit, à des degrés différents, cette obligation qu'a la société de fournir à chacun l'occasion de se dépasser. C'est par l'emploi irrationnel de la machine que les États démocratiques jouxtent les États totalitaires. Par un étrange renversement, la matière, germe d'opposition au dire des scolastiques, fait naître, ici, une ressemblance. Des régimes ennemis par la pensée se rejoignent dans la technique.

Chez ceux qui ont coupé définitivement toute attache avec le surnaturel comme chez ceux qui en gardent la nostalgie, la machine assume une puissance démesurée. Chacun se transforme en rouage, dans un vaste engrenage de production, tourné vers l'exploitation toujours plus efficace. Le profit est devenu le mobile de toute réalisation, le critère de toute appréciation. L'écrivain est estimé d'après le débit de ses livres, le peintre d'après le prix de ses tableaux, l'acteur d'après l'importance de son cachet, le dramaturge d'après le nombre de représentations de ses pièces, le directeur de maison d'enseignement d'après le supplément d'élèves qu'il a recrutés et les bénéfices qu'il a encaissés. Tout s'emploie à ordonner, compartimenter,

confiner dans une fonction particulière, en vue d'un rendement maximum.

Notre temps semble accablé par l'ampleur et la diversité de ses moyens. Tandis que s'accumulent autour de lui les instruments de plus en plus précis, les engins de plus en plus redoutables, l'homme se voit diminué. Anonymat, irresponsabilité, interchangeabilité, interdépendance, uniformité : voilà les notes dominantes d'un âge qui vise à faire du globe une usine hypertrophiée. Le travail en soi, l'effort personnel deviennent condamnables parce qu'ils risqueraient de détraquer un mécanisme aussi savant. Nul ne peut quitter la place qui lui est assignée à la table de montage; l'individu est un maillon de la chaîne sans fin.

Ainsi que l'observait Claude Bernard, toute science individualisée dans un système "s'isole et devient un véritable enkystement; toute partie enkystée dans un organisme cesse de participer à la vie générale de cet organisme". Le technicien qui se blottit dans sa spécialité devient un kyste dans la société. Mais aussi bien la notion d'une société, considérée comme être vivant, ne recueille guère d'adhésions, dans une époque tellement envahie par l'automatisme.

Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressort :

Nul sentiment, point d'âme; en elle tout est corps.

La machine est vorace et réclame constamment de nouvelles pâtures. Pour qu'elle ne tourne pas à vide, on s'ingénie à l'employer à des besoins inédits. C'est la publicité qui se charge de provoquer ces soifs artificielles. Notre romancier Ringuet a mis dans la bouche de Lacerte, brasseur d'affaires, une phrase qui caractérise la pression des annonceurs sur les consommateurs : "Il faut leur faire demander ce qu'on leur offre".

On manufacture en série non seulement les objets, mais le matériel humain qui sert à les produire et à les absorber. L'éducation, en maints endroits, s'efface devant la propagande, qui informe de tout et supprime jusqu'à la velléité de comprendre. Mon ami, le regretté Georges Bernanos, m'a dit souvent, avant de l'écrire, qu'il n'est pas d'invention plus funeste que la "machine à bourrer les crânes et à liquéfier les cerveaux".

La langue elle-même se laisse pénétrer par le galimatias. À l'impersonnalité des foules correspondent les sigles qui, de l'ACFAS à l'UNESCO, enserrent groupements et associations dans l'ésotérisme d'un répertoire renouvelé de la Cabale. Par manie de simplification, on aboutit aux ténèbres.

D'astucieuses mécaniques viennent décharger l'esprit de ses tâches les plus pénibles; l'enregistrement des images et des sons soulage la mémoire qui peut restituer à volonté des impressions passées; des appareils qu'un enfant peut manier exécutent les calculs les plus complexes. On a mis au point une machine qui, paraît-il, traduit un texte dans trois langues, sans l'aide des dictionnaires. "La technique, cette jeune et nouvelle divinité, dit André Siegfried, l'emporte sur la culture, cette déesse en déclin." On est en droit de se demander si tant de secours, tant de puissants auxiliaires, ne risquent pas de réduire peu à peu notre puissance d'attention et notre aptitude pour le travail mental soutenu ou ordonné. Paul Valéry, qui s'est posé la question, y répondait dans ces termes : "Adieu, travaux infiniment lents, cathédrales de trois cents ans dont la croissance interminable s'accommodait curieusement des variations et des enrichissements successifs qu'elle semblait poursuivre et comme produire dans l'altitude... C'est que le temps est passé où le temps ne comptait pas.

L'homme d'aujourd'hui ne cultive guère ce qui ne peut point s'abréger. L'attente et la constance pèsent à notre époque qui essaie de se délivrer de sa tâche à grands frais d'énergie. La mise en jeu, la mise en train de cette énergie exigent le machinisme, et le machinisme est le véritable gouvernant de notre époque."

Une image assez exacte de la façon dont tend à se résoudre de nos jours l'antinomie entre l'individu et l'État a paru au frontispice d'un livre de Thomas Hobbes, publié il y a trois cents ans. On y voit émergeant derrière des collines, sur une ville entourée de champs, de bois et de châteaux, un géant couronné dont le corps est fait de plusieurs milliers de petits individus agglomérés. C'est le Léviathan contemporain, qui reçoit l'existence des molécules humaines dont il se compose, tandis que ces molécules n'ont d'autre vie que celle du monstre.

Je ne jette jamais les yeux sur cette gravure sans penser, avec quelque amertume, au rôle de plus en plus machinal auquel sont astreintes les administrations. Il est à peu près impossible de concevoir à présent de grands commis, de la taille et de la trempe de Colbert et de Talon, de Goethe, de Samuel Pepys et de Rowland Hill. En devenant cellule, l'employé abdique sa personnalité. La désincarnation des rapports, consécutive à l'extension des entreprises, nous a accoutumés à évoluer dans un milieu fictif de commissions et de bureaux. Nous traitons avec des êtres imaginaires, sans visage et sans voix.

Il serait tragique d'avoir à constater que l'État démocratique diffère de l'État totalitaire surtout par les formes qu'il met à déshumaniser l'homme. Pourtant, sans une vigilance étroite, il est bien difficile d'enrayer les incursions des théories étatistes. Nous sommes rassasiés d'horreurs,

blasés de merveilles. Le prodige et le crime ne nous émeuvent plus. Comment déceler, avec des yeux lassés, un mal sournois, plus inquiétant que la menace militaire du dehors, parce qu'il nous corrompt au dedans ? Pour reprendre la pensée qu'exprimait Pie XII, en 1950, dans une allocution au Congrès international des sciences administratives, "qui ne voit, dans ces conditions, le dommage qui résulterait du fait que le dernier mot dans les affaires de l'État serait réservé aux purs techniciens de l'organisation ? Non, le dernier mot appartient à ceux qui voient dans l'État une entité vivante, une émanation normale de la nature humaine, à ceux qui administrent, au nom de l'État, non pas immédiatement l'homme, mais les affaires du pays, en sorte que les individus ne viennent jamais, ni dans leur vie privée, ni dans leur vie sociale, à se trouver étouffés sous le poids de l'administration de l'État."

Aux négations du communisme, comme aux hésitations des démocraties, il faut substituer les certitudes du christianisme. La fin de l'homme en soi, c'est l'*assimilari Deo* de saint Thomas d'Aquin, vers laquelle il doit tendre, avec l'appui de la société. L'homme, en tant qu'individu, est encadré dans l'État. En tant que personne, il dépasse l'État. C'est sur cette distinction que repose l'humanisme chrétien.

Gonzague de Reynold résume en quelques lignes le sens de cet humanisme, dans lequel s'établit tout naturellement la hiérarchie des droits et des devoirs. "En tant qu'individu, je suis un dans une série, mais en tant que personne, je suis quelqu'un. En tant qu'individu, ma fin ne peut être que celle de la collectivité. En tant que personne, ce n'est pas à la collectivité que je me sens uni, mais à Dieu. Comme individu, il y a des libertés que je dois sacrifier à la collectivité. Comme personne, il y a des

libertés que je ne dois pas sacrifier, parce qu'elles n'appartiennent pas à moi seul : elles appartiennent à Dieu."

On voit assez clairement ce qui se passe quand l'homme renverse cette échelle des valeurs. C'est dans la mesure où il s'éloigne de cet ordre qu'il s'ouvre aux plus barbares crédulités. Quand le christianisme lui manque, c'est à d'autres concepts qu'il demande d'assurer l'unité de ses aspirations. C'est alors qu'il se livre à toutes les fausses mystiques de la Révolution, de la Classe, de la Race, de l'État, de la Nation. Selon le mot de Gustave Thibon, "Les idoles sont par nature exclusives. Elles possèdent des appétits totalitaires". Là où la raison et la foi n'ont plus d'ascendant, la brutalité de l'instinct étend son empire.

On est forcé de constater que l'abandon du christianisme conduit à la servitude. Seul un humanisme intégral, comme l'appelle Jacques Maritain, et qui considère l'homme dans l'intégralité de son être naturel et surnaturel, peut contribuer effectivement à sa libération. Pour cette tâche de délivrance et de restauration, c'est aux universités qu'il revient de donner l'impulsion.

À la suite des grands humanistes, des pédagogues, des philosophes, du cardinal Newman, de Francis Bacon, de John Stuart Mill, réclamons d'abord un élargissement de la culture générale. Nous ne voulons pas de l'instruction à la carte, de l'éducation en comprimés, de cet enseignement strictement spécialisé qui n'a eu pour résultat que de mettre en circulation des pseudo-savants, des ignorants encyclopédiques, des primaires affublés de diplômes, de licences, de doctorats, qui ne seront jamais que des gamins costumés en pédants, des esprits voués à la puérilité perpétuelle. Il est plus que jamais urgent de rechercher le juste équilibre des humanités et des sciences, de former par la culture générale le caractère et le jugement, de mettre

les nôtres en mesure de comprendre et de remplir leur mission dans une société qui doit, pour demeurer humaine, rapprendre à vivre le principe chrétien.

J'ai relevé, dans un ouvrage de John Bartlett Brebner, une citation d'Ortega qui met en lumière la nécessité de relier la pensée au réel : "Celui qui se dit médecin, magistrat, général, philologue ou évêque, c'est-à-dire qui appartient aux classes dirigeantes de la société, s'il ignore ce qu'est aujourd'hui le monde physique à l'égard de l'Européen, est un parfait barbare, quelle que soit sa connaissance du droit, de la médecine ou des Pères de l'Église. De même celui qui n'a pas une conception suffisamment nette des grands mouvements de l'histoire qui ont amené l'humanité à la croisée des chemins, car notre temps est celui des gestes décisifs. De même également celui qui ne saisit pas clairement la façon dont la Pensée spéculative reprend maintenant sa perpétuelle tentative de formuler un plan de l'univers, ou la biologie son explication des fondements de la vie organique."

Le conflit, plus dramatique qu'il ne l'a jamais été, entre l'autorité et la liberté, ne peut se résoudre par l'aménagement ou la révision des systèmes politiques ou des institutions. Il est au centre de l'homme. Pour en sortir victorieux, l'homme doit fixer plus haut que lui sa fin et son destin. Modeste devant les forces qu'il a déclenchées, résigné à son état de créature périssable, confiant dans sa grandeur spirituelle, il doit ressaisir son âme prête à lui échapper. Je souhaite que les universités canadiennes, dispensatrices de lumières, éclairent notre volonté d'édifier un avenir meilleur sur ce qui mérite de survivre.

L'UNIVERSITÉ ET L'ÉTAT

LE mot université évoque, pour les modernes, un groupement de chaires d'enseignement supérieur. Il garde cependant, de son origine historique, le sens d'une communauté de professeurs et d'étudiants, organisée en vue de la découverte et du rayonnement de la vérité dans les arts et dans les sciences, au-dessus des données vulgaires, par l'*appréhension* des principes majeurs qui régissent les disciplines intellectuelles. Le cardinal Villeneuve a donné de l'université une définition dense et concise, en l'appelant « une école de haut savoir et une source de directives sociales ».

Dans certains pays, l'enseignement supérieur est centralisé dans une seule université ou dans un nombre restreint d'universités. Chez nous, comme dans le reste du Nouveau-Monde, les États, les municipalités, les Églises et les particuliers ont multiplié les fondations. Mon sujet embrasse ainsi toutes les institutions répondant à la notion générale d'université : établissements officiels ou privés, gérés par des laïcs ou des clercs, orientés selon la formule

catholique ou suivant d'autres conceptions religieuses ou profanes.

Dans ce chapitre, j'entends plus particulièrement par État ou Cité les personnes possédant l'autorité de gouverner et d'administrer une communauté humaine. Je n'oublie pourtant pas que ce vocable éveille d'abord l'idée de collaboration entre les citoyens.

Dans son acception la plus large et la plus répandue, *État* désigne un groupe d'hommes soumis à une même organisation juridique et politique. L'autorité, c'est-à-dire le pouvoir d'ordonner ce que les individus doivent accomplir pour la communauté, est un moyen par lequel la société civile, fondée sur l'union morale de plusieurs familles, atteint sa fin. Faire régner l'ordre par la justice et favoriser le bien-être temporel, telle est la fin de la politique, qui est un savoir pratique tendant à l'amélioration sociale.

L'État signifie donc, à mes yeux, l'ensemble des citoyens ou des organes gouvernementaux. Aux juristes de se prononcer sur le rôle que la constitution réserve chez nous, en matière d'éducation, aux conseils municipaux, aux parlements provinciaux ou au pouvoir fédéral. Je me contenterai d'examiner les relations qui, selon des esprits avisés, devraient exister, dans un climat de concorde et d'amitié, entre les écoles de haut savoir et les autorités civiles compétentes, sans me prononcer sur les différends particuliers entre l'École et l'État, provoqués soit par le choc des personnes, soit par celui des autorités. Je tiens à situer la question sur le plan démocratique dans un milieu qui ne soit ni anormal ni idéal, mais où règneraient la confiance et le respect mutuels, conditions premières de la sociabilité. Quant aux conflits entre Écoles et États, ils

battent en ruine la communauté que ces organismes sont appelés à servir dans des champs voisins et communicants.

Quand l'État s'inspire de la prudence et de la justice, ses initiatives, en suscitant des conditions propices, favorisent le progrès des individus. S'il n'a pas l'obligation immédiate de procurer aux citoyens le bien particulier, il a cependant, en tant que gardien de l'ordre et promoteur du bien vivre, le devoir de garantir à chacun la liberté d'exercer les droits qui lui sont propres. Pour les familles, le droit de diriger l'éducation des enfants est un droit naturel incontestable; elles éprouvent parfois des difficultés à l'exercer pleinement sans le concours de l'État. Il revient à la société civile de protéger juridiquement les droits antérieurs de la famille et même, au besoin, de défendre les enfants contre l'incurie ou l'ignorance des parents. Elle doit également seconder l'Église, chargée de la formation spirituelle des chrétiens. Il n'est pas hors de propos pour un catholique de rappeler les paroles de Léon XIII au sujet de la règle qui préside au partage des attributions: "Tout ce qu'il y a de sacré dans les choses humaines, en quelque manière que ce soit, tout ce qui se rapporte au culte divin et au salut des âmes, ou de par sa nature ou en raison de sa fin, tout cela est soumis au pouvoir et aux dispositions de l'Église; le reste, qui ne sort pas de l'ordre civil et politique, dépend à bon droit de l'autorité civile, car Jésus-Christ a commandé de donner à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu."

Les autorités civiles excèdent, par conséquent, leur mandat lorsqu'elles usurpent les fonctions de la famille et de l'Église dans le grand ouvrage de l'éducation de la jeunesse. Selon la boutade de Clemenceau, "l'État a trop d'enfants pour être bon père de famille". Est-ce à dire qu'il ne doive pas se préoccuper de l'enseignement? Non,

car la diffusion de l'instruction intéresse au premier chef la prospérité publique. Il lui appartient donc de favoriser et d'encourager l'éducation, de la stimuler lorsqu'elle languit, de la compléter lorsqu'elle se révèle insuffisante, voire de la suppléer lorsqu'elle fait défaut, sous réserve de se retirer, dès que les circonstances le permettent, d'un domaine où il ne doit exercer normalement qu'une fonction de surveillance et de relève. Les philosophes et les sociologues chrétiens lui ont toujours reconnu ce rôle d'excitateur, d'auxiliaire et de substitut provisoire. En régime démocratique, l'État peut exiger des fonctionnaires un degré de culture indispensable à la bonne marche de l'administration, et peut aussi diriger pour ses propres fins des écoles préparatoires à certains services publics, à condition de respecter les droits de la famille et de l'Église.

Ces considérations sur les droits et les devoirs de la société civile, en matière d'instruction primaire et secondaire, valent aussi pour les études supérieures. Au stade universitaire, toutefois, réservé à des élèves adultes et sur le point de participer activement à la vie du pays, l'influence de l'État se fait sentir d'une façon plus directe. Pour accéder aux carrières libérales et aux fonctions publiques, les détenteurs de diplômes et de brevets sont tenus de satisfaire aux exigences de l'Administration ou des corps professionnels. Dans les facultés où ils prennent leurs grades, les étudiants songent déjà à leur établissement et à leurs responsabilités sociales. Ils se soumettent à ces exigences. Il n'est que juste, par conséquent, que, de son côté, la société civile s'intéresse à leur formation.

A certains égards, l'université est le cerveau de la nation. Le Père Didon, dans un ouvrage célèbre publié à la fin du siècle dernier, écrivait : "Comme les circonvolutions du cerveau se replient sur elles-mêmes et arrivent

à former l'organe de la pensée, les diverses sciences doivent se rapprocher en un seul faisceau qu'on nomme les facultés, lesquelles se resserrent dans l'université pour former le grand organe de la science collective et nationale." Dès lors, l'État ne saurait, sans faillir à sa tâche, se désintéresser de l'université, où se forge l'élite intellectuelle appelée à orienter les autres classes sociales. Les papes, les évêques et les princes l'avaient compris qui fondèrent ou dotèrent les Universités de Cologne, de Vienne, de Bâle, de Mayence, de Louvain et de Liège, de Cracovie, de Prague, de Tolède et de Salamanque, de Bologne et de Rome, d'Oxford et de Cambridge. Si toutes les universités de France furent érigées par le clergé, rois et princes rivalisèrent de zèle avec l'Église en protégeant notamment les écoles de Paris, de Montpellier, de Toulouse, de Poitiers, de Caen et de Dijon.

S'il est un régime politique auquel la supériorité intellectuelle soit indispensable, c'est bien la démocratie. Elle dégénérerait en cohue sans les institutions où se puissent former des hommes de profession libérale, de science ou de lettres, des clercs ou des politiques, des artistes ou de hauts fonctionnaires, bref, l'élite dont dépendent la dignité, le progrès et la bonne administration de la Cité. La prospérité d'une nation est l'œuvre d'une cohorte d'hommes doués, instruits et exercés, et non pas de la multitude des médiocres. "C'est dans le gouvernement républicain que l'on a besoin de toute la puissance de l'éducation, a écrit Montesquieu dans *l'Esprit des lois*... La vertu politique est un renoncement à soi-même, qui est toujours une chose très pénible. On peut définir cette vertu : l'amour des lois et de la patrie. Cet amour, demandant une préférence continuelle de l'intérêt public au sien propre, donne toutes les vertus particulières; elles

ne sont que cette préférence. Les lois de l'éducation... dans les républiques auront pour objet la vertu."

Les philosophes de l'antiquité s'accordaient pour définir la démocratie : un régime imparfait en soi, adapté aux seuls parfaits déjà capables de se diriger eux-mêmes, assez vertueux et compétents pour se prononcer judicieusement sur les problèmes difficiles dont dépend la vie d'un grand peuple. Un livre classique comme la *Cité Antique* définit parfaitement les onéreux devoirs qu'impose aux citoyens libres le régime démocratique. "Telles étaient les exigences de la démocratie, dit Fustel de Coulanges : Le citoyen, comme le fonctionnaire public de nos jours, se devait tout entier à l'État. Il lui donnait son sang dans la guerre, son temps pendant la paix. Il n'était pas libre de laisser de côté les affaires publiques pour s'occuper avec plus de soin des siennes. C'étaient plutôt les siennes qu'il devait négliger pour travailler au profit de la cité. Les hommes passaient leur vie à se gouverner. La démocratie ne pouvait durer que sous la condition du travail incessant de tous ses citoyens. Pour peu que le zèle se ralentît, elle devait périr ou se corrompre." Il va de soi que dans un régime comme le nôtre, l'université est un appui de la démocratie, sa pierre d'angle, son guide, sa lumière, et qu'il importe au plus haut point d'assurer sa prospérité.

Une nation où l'esprit d'initiative, de recherche ou d'invention, ainsi que le goût du risque personnel, seraient découragés ou déformés par un enseignement faussé, ne tarderait pas à s'affaiblir périlleusement. Selon l'historien Pierre Gaxotte, "tous les reculs de la liberté dans les temps modernes ont été liés, quel que fût le régime politique, à une hypertrophie de l'État, à une intervention de plus en plus constante, minutieuse et tracassière

de cet État dans les affaires des citoyens et dans la vie spontanée du groupe social”.

Dans des pays plus centralisés que le Canada, le gouvernement, même lorsqu'il n'a pas le monopole de l'enseignement supérieur, détient celui de la collation des grades par la voie des examens qu'il institue, organise et surveille. L'État peut exiger, en effet, certaines garanties de culture de ceux qui veulent entrer à son service. Au Canada, les autorités civiles s'en remettent aux institutions dont la bonne foi est reconnue pour ce qui est de la valeur des titres qu'elles décernent ; elles abandonnent aux corps professionnels, qui sont les principaux intéressés dans le recrutement des candidats qualifiés, le soin d'instaurer et de faire respecter les critères et les normes de compétence. Indépendamment des efforts à l'intérieur d'un même pays pour assurer l'équivalence des diplômes décernés par les universités, on se bute à des difficultés encore plus gênantes quand il s'agit d'établir l'équivalence des diplômes d'un pays à l'autre. On ne songe pas, sans quelque nostalgie, à la belle époque où la licence conférée à Paris, à Bologne ou à Salerne, était reconnue universellement : *facultas ubique locorum ac per universum terrarum orbem docendi*.

L'université du moyen âge n'avait pas d'édifices à elle, pas de domicile fixe ; elle ne possédait rien, et sa pauvreté, dit Pasquier, faisait sa liberté. Reconnaissons qu'une université moderne, née de l'initiative privée, ne peut se développer qu'à deux conditions. La population qu'elle dessert doit être assez dense pour lui procurer une nombreuse clientèle d'étudiants. Il faut qu'elle trouve en outre dans ce milieu des mécènes qui assurent son bien-être matériel. Sans ces deux conditions, l'université est vouée à la médiocrité. Elle y échappera seulement

par des subventions officielles ou de généreuses souscriptions publiques. Pour l'enseignement de sciences spéculatives comme le droit, la philosophie ou la littérature, une organisation matérielle restreinte suffit, à la rigueur; mais il n'en va pas de même lorsqu'il s'agit de former des hommes de science et des techniciens. Il faut plus que des bibliothèques et des salles de cours. Ce sont des laboratoires bien outillés, où les élèves puissent vérifier dans la pratique leurs hypothèses et leurs calculs théoriques, qui s'imposent. De plus, pour remplir pleinement leur mission, qui est de faire avancer la science et de la propager en l'enseignant, les universités doivent s'attacher parfois à prix d'or des spécialistes qualifiés. À l'heure actuelle, les droits de scolarité et les secours bénévoles ne sauraient alimenter les budgets universitaires. Force est donc à l'État de faire l'appoint à même les deniers publics, dont il devra rendre compte, sans doute, aux contribuables. Responsable à la population des ressources dont il a la gestion et des subventions qu'il accorde, l'État ne peut renoncer à surveiller l'affectation des sommes qu'il distribue.

Les secours aux universités ne sont pas des dépenses, mais des placements. Ils font fructifier le capital humain et servent le progrès social. Ils contribuent à l'amélioration des relations civiques, du niveau de vie et de l'hygiène publique. Ils perfectionnent les méthodes de travail dans l'agriculture, l'industrie et le commerce. Ils favorisent l'avancement des lettres, des sciences et des arts. L'État a donc intérêt à faciliter aux universités leur triple tâche dans les domaines de l'éducation, de la culture et de la recherche scientifique. Il doit fournir un intelligent et généreux appui, sans autre préoccupation que celle du bien commun.

Vérifier la dépense, exiger des rapports, demander que chaque requête soit justifiée, tout en s'abstenant d'une ingérence indue dans les affaires purement pédagogiques des universités, favoriser leur progrès et leur bien-être, protéger l'indépendance des professeurs, assister les étudiants les mieux doués et les moins fortunés, tout cela est de la compétence de l'État. Aussi bien l'État doit-il offrir à la jeunesse des cours d'études convenant aux aptitudes et aux besoins de chacun et les rendre en même temps accessibles à tous ceux qui sont en mesure d'en tirer parti, afin que les meilleurs talents ne demeurent pas en friche. Saint Louis donne un exemple digne d'être imité en dotant la fondation de Robert Sorbon de trois bâtiments et les escoliers de deux sous par semaine pour les aider à vivre. Une miniature nous montre ce monarque s'en allant à Matines chez les Cordeliers et s'engageant dans la venelle du Coupe-Gueule où gîtaient les étudiants. D'une fenêtre brusquement ouverte on lui vide sur le chef un vase nocturne qui fut, au siècle de Louis XIV, désigné sous le nom de bourdalou. Loin d'être offensé, le saint roi accorda une prébende à ce coupable involontaire de lèse-majesté "parceque, dit la légende, l'escolier était coutumier de se lever à pareille heure pour étudier".

En plus d'une aide directe dont l'attribution de bourses et de prêts d'honneur est le principal élément, l'État peut utilement accorder aux étudiants des secours indirects, sous forme de subventions à des œuvres universitaires : logements, restaurants, offices de tourisme et service de placement pour les étudiants en vacances, associations d'ordre intellectuel, social ou sportif. Cette aide, toutefois, serait détournée de son véritable objet si, au lieu d'en faire un stimulant, on tentait de la transformer en instrument de pression politique.

Les écoles primaires et secondaires ne donnent guère lieu à des discussions susceptibles de prendre fâcheuse tournure et d'égarer la bonne foi d'auditeurs peu éclairés. Cependant, au stade des études supérieures, un enseignement consciencieux, qui ne consent à combattre que ce qu'il connaît bien, doit examiner les théories novices pour en signaler les périls. Ainsi que le soulignait S. S. Pie XII dans l'encyclique *Humani Generis* : "Les maux ne se soignent bien que s'ils sont préalablement connus. Il se cache parfois dans les affirmations, fausses elles-mêmes, un élément de vérité. Ces mêmes affirmations invitent l'esprit à considérer plus soigneusement certaines vérités philosophiques et théologiques." Comment l'État pourrait-il ne pas admettre que de telles doctrines soient commentées et réfutées dans les universités ?

Dans le domaine des sciences spéculatives et pratiques, les universités de l'Occident chrétien revendiquent la liberté complète d'investigation, d'exposition et de discussion. Il ne s'agit pas de leur accorder la licence de propager l'erreur, mais de leur concéder le droit d'expliquer et de discuter toutes les doctrines, à condition d'en démontrer la vérité ou la fausseté. L'éducation a pour but d'établir des critères abstraits et éternels qui permettent d'apprécier les circonstances matérielles et changeantes de la vie.

L'université doit, ce me semble, demeurer autonome quant au choix de ses méthodes pédagogiques et de ses directives intellectuelles, tout en assumant ses obligations vis-à-vis de la société. Elle est chez nous une institution nationale en ce qu'elle s'appuie non seulement sur une construction politique, mais sur la réalité concrète et vivante du peuple, sur les communautés naturelles, sur tous les corps particuliers intéressés à l'œuvre de l'éducation et

qui y coopèrent de quelque manière. Il y a place au Canada pour la coexistence d'écoles de types divers, conformes aux vœux des citoyens, selon la psychologie de régions et de milieux déterminés.

La présence d'universités privées, à côté d'institutions d'État, empêche le système d'enseignement de devenir trop uniforme. La concurrence crée l'émulation et présente un gage d'indépendance académique. Dans une situation aussi complexe, il importe que les maîtres touchent une rémunération convenable, et qu'ils aient aussi l'assurance d'être jugés sur leur compétence et non sur leurs opinions politiques. Il en va de même des étudiants. Napoléon 1er avait fondé, en 1808, 4,000 bourses d'études qui devaient être attribuées au concours. Cependant, Fortoul, ministre de l'Instruction publique, après le coup d'État de Louis Bonaparte en 1851, décidait que les boursiers seraient nommés par le gouvernement, "étant donné que l'institution des bourses nationales avait pour objet de récompenser les services rendus à l'État par les fonctionnaires, civils et militaires".

John Stuart Mill écrivait en 1859, dans son *Essay on Liberty*, qu'une éducation générale dirigée par le gouvernement n'est qu'un moyen de faire passer tous les citoyens dans le même moule; comme ce moule sera celui qui plaira au parti prédominant, il s'ensuivra un despotisme de l'esprit qui conduira naturellement au despotisme des corps". Depuis l'époque où ces lignes prophétiques ont paru, c'est devenu un fait d'expérience que le despotisme sévit là où le gouvernement assujettit les institutions d'enseignement.

Supprimer les subsides indispensables aux universités, leur couper les vivres, c'est la plus sûre façon de les condamner à l'immobilité et de les réduire en servitude. Pas

d'indépendance académique sans moyens d'action suffisants. L'État, outre qu'il en a le droit et le devoir, a encore le plus grand intérêt à préserver cette indépendance : il est tenu de ne pas laisser l'enseignement supérieur périliter, faute d'argent. La société qui laisse les universités se ravaler dans la misère se prépare des lendemains stériles ou tourmentés.

Déjà, au XVI^e siècle, la Municipalité de Poitiers octroyait aux jeunes maîtres des dons en argent ou en nature, des robes, des manteaux. Elle allait même jusqu'à payer la location de la vaisselle d'étain "jugée décente pour les banquets des docteurs". Dès 1297, Philippe le Bel concède des privilèges aux escoliers et les motive "sur les égards qu'on doit aux travaux, aux veilles, aux sueurs, à la disette de toutes choses, aux peines et aux périls que subissent les étudiants pour acquérir la perle précieuse de la science".

L'éducation supérieure est essentielle au prestige et à la vie d'une nation. En effet, les universités sont ensemble des écoles de haute formation intellectuelle, morale et sociale, et des laboratoires de recherche scientifique dont l'action profite à la fois au relèvement général du niveau de la culture, au raffermissement des institutions politiques, aux services professionnels et administratifs, à l'industrie et au commerce. "L'œuvre principale des universités, disait M. Saint-Laurent en octobre 1950, consiste à former des étudiants, hommes et femmes, selon cette tradition de liberté et d'humanisme qui fait la gloire de notre civilisation chrétienne." Philosophes, hommes d'État, chefs religieux doivent collaborer en vue de préserver les traditions spirituelles de la culture occidentale; mais la tâche des éducateurs est peut-être plus pressante, puisque c'est leur enseignement qui orientera la prochaine génération.

Le rôle de l'université consiste à donner à la société non seulement des savants, mais encore des hommes au jugement droit, des citoyens probes et vertueux. Qu'elle se garde de viser uniquement à instruire, au sens le plus étroit du mot, c'est-à-dire à meubler l'esprit d'un bagage de connaissances grâce à quoi le diplômé pourra gagner sa vie. Selon une réflexion célèbre de Mgr Dupanloup, elle a deux carrières à préparer : la vie, carrière universelle; la profession, carrière spéciale.

On est convaincu, surtout au Canada français, que la culture générale par les humanités, l'histoire et la philosophie, doit précéder les études techniques et spécialisées. Alors qu'à l'époque classique, il s'agissait simplement de former l'honnête homme, l'essor prodigieux des sciences physiques, historiques et sociales a entraîné une rapide transformation de l'enseignement. Aujourd'hui, l'université a pour mission de conserver et de transmettre la somme des connaissances acquises, tout en procurant à ses professeurs la sécurité et les loisirs nécessaires pour la recherche dont s'enrichiront ces connaissances. D'après Pie XII, "Université ne dit pas seulement juxtaposition de facultés étrangères les unes aux autres, mais synthèse de tous les objets du savoir. Les progrès modernes et les spécialisations toujours plus poussées rendent cette synthèse plus nécessaire que jamais. Autrement, le risque est grand de l'alternative entre l'excès d'indépendance, l'isolement de cette spécialisation au détriment de la culture et de la valeur générales et, d'autre part, le développement d'une formation générale, plus superficielle que profonde, au détriment de la précision, de l'exactitude et de la compétence propre."

Avec une pointe d'humour britannique, sir Richard Livingstone définit le technicien "un homme qui comprend

tout de son travail, excepté son but ultime et sa place dans l'organisation universelle". Le bachelier disert qui papillonne à la surface des choses, et dont la science n'est que rhétorique, n'est pas moins à plaindre. Aux adversaires d'une spécialisation aussi légitime que nécessaire, il faudrait citer la réplique de Laurent le Magnifique aux détracteurs du célèbre musicien Squarcialupi : "Si vous saviez combien il est grand d'exceller en quelque chose, vous parleriez avec plus de modération et de réserve de celui que vous censurez !" Mais ni le spécialiste par ailleurs inculte, ni l'homme du monde habile à débiter des généralités ne peuvent se dire véritablement cultivés. Le seul humanisme authentique est celui qui atteint l'universel à travers des expériences singulières, par une connaissance en profondeur aussi éloignée de la culture de manuel que de la technocratie. Synthèse et spécialisation ne s'opposent pas, elles se complètent dans une éducation équilibrée. L'enseignement supérieur est d'abord une méthode pour élever les esprits au-dessus des connaissances de détail, et pour leur conférer la haute dignité que représente la faculté de juger par soi-même et d'avoir des vues personnelles.

Il appartient à l'université de dispenser le savoir et d'équiper l'intelligence, de faire rayonner les valeurs esthétiques, morales et spirituelles. Elle sert la civilisation par une collaboration active dans l'élaboration des techniques. Mais sans un égal souci de la force morale des techniciens, elle risquerait de compromettre, par un recul de la pensée, le progrès dans la domination de la matière. Le 21 novembre 1947, Son Excellence M. Massey disait à l'Université de Toronto, dont il venait d'être nommé chancelier : "Pour nous prémunir, il faudrait, lorsque nous embrasserons de nouveaux domaines d'enseignement profession-

nel, nous garder d'organiser ces écoles en tant que parties essentielles de l'université; elles en seront des parties purement accessoires. En outre, veillons à ce que ces nouvelles écoles ne se contentent pas de préparer les étudiants à un travail technique, mais leur enseignent les principes sur lesquels se fonde ce travail."

Les richesses temporelles d'une nation comptent moins que l'usage auquel on les destine. Elles constituent un moyen, non une fin. Rien ne sert de forger des armes nombreuses et efficaces, si elles doivent se retourner finalement contre soi parce qu'on n'a pas appris à les employer à bon escient. Sans les écrivains latins, que saurions-nous aujourd'hui de Carthage? Pour n'avoir recherché qu'une hégémonie matérielle, la reine des mers intérieures n'a pas survécu à la défaite militaire. Où sont les flottes, les armées, les œuvres de la grande rivale de Rome? Que reste-t-il de tant de puissance? A peine une ruine, seul un nom sur les vieilles mappemondes. Les petites cités grecques, au contraire, dont les galères transportaient plus d'idées que de marchandises, restent présentes, par delà les siècles, dans la conscience universelle.

L'université est peut-être le dernier refuge de la recherche désintéressée, l'unique retraite où les innombrables questions que pose la vie quotidienne font l'objet d'une analyse sereine, à l'abri des querelles de parti et des préjugés de race ou de classe. Les solutions mûries dans le silence du cabinet de travail, par des hommes habitués à penser juste, ont souvent plus de chances d'être retenues que les formules où percent des préoccupations intéressées. S'il est vrai que, jusqu'à ces dernières années, la plupart des universités, du moins dans notre pays, ont joué un rôle plus spéculatif que social, elles ont commencé à se rapprocher de la vie pour y faire briller les vérités

fondamentales sur lesquelles repose l'ordre public. La société attend d'elles une élite douée d'un esprit critique et d'un sens moral aiguisés par la discipline des études et le maniement des idées, une élite capable de réfléchir et d'agir.

Notre âge est menacé de mort par les déficiences de l'esprit autant que par celles de la volonté, et requiert des asiles de pensée. Les hautes tours de guet remplacent les tours d'ivoire abolies. Quand les flammes lèchent le dernier rempart de la civilisation, il faut des chefs qui soient en mesure non seulement de découvrir le péril, mais aussi de le combattre.

Les universités ont fourni un apport capital dans le domaine des sciences appliquées, au cours du dernier conflit; et l'on a pu soutenir que c'est grâce à leurs chercheurs et aux laboratoires des grandes écoles que les Alliés ont pu hâter la victoire. Cependant, ces institutions ne sauraient accorder la prééminence à des travaux de découverte et de perfectionnement immédiatement utilisables sur le plan économique et militaire. Elles ont charge d'âmes. L'aide la plus précieuse qu'elles puissent apporter à l'État, c'est la formation de bons citoyens, leur initiation aux problèmes de gouvernement, à l'usage de la liberté politique, à notre pratique de libre discussion. Elles sont aptes, aussi, à éclairer les chefs politiques en préservant et en enseignant les normes qui régissent l'évolution de la société civile.

L'université doit éveiller et cultiver le goût, la curiosité et l'esprit critique, et non pas seulement faire passer dans le concret les résultats des recherches qu'elle provoque et stimule. Il lui appartient de former des penseurs, des artistes, des techniciens, des spécialistes, des fonctionnaires. Toutefois, les applications de la culture ne sont pas de son

domaine. Il est difficile, en fait, d'établir un cloisonnement rigide entre les institutions vouées à l'application des sciences et les universités, puisque, toutes deux, elles doivent collaborer étroitement à l'utilisation rationnelle de nos ressources matérielles et spirituelles. Il est normal que l'enseignement supérieur suscite des travaux originaux et fasse progresser la découverte. Sachons pourtant distinguer le principal du secondaire. L'objet de l'université est d'abord d'enseigner la jeunesse et, accessoirement, de produire des livres, des articles, ou de faire avancer la science, la philosophie et l'art.

L'autorité que confère la science ne se confond pas avec l'autorité hiérarchique. Elle est d'un autre ordre, d'une autre essence. Au contraire de Platon qui confie au philosophe la chose publique, saint Thomas accorde au sage la forme d'autorité qui découle de sa compétence propre et s'exerce par l'enseignement. Si le sage domine et commande, c'est en vertu de la lumière qu'il projette sur l'action et ses conséquences. « De même, dit saint Thomas, que les sens qui ont leur siège dans la tête dirigent les mouvements et les activités de tous les autres membres, ainsi la sagesse dirige les démarches de toutes les disciplines humaines. » La Cité a besoin de sages pour expliquer l'homme et la vie, pour signaler leurs fins à la politique, à l'économie, ainsi qu'aux techniques et aux pratiques. Pour promouvoir la sagesse dans la Cité, l'État est tenu de créer et d'entretenir les établissements propres à en assurer le rayonnement.

Encore qu'il n'ait aucune autorité sur les principes et les techniques pures, l'État, comme s'exprime la Coutume de Guillaume de Normandie, *retient son regard* sur les usages et les pratiques. « Ainsi, dit le Docteur Angélique, la politique ne commande pas seulement au forgeron

de se servir de son art, mais de s'en servir à la fin de pratiquer telle espèce d'instruments, les deux étant ordonnés à la fin de la vie humaine. Quant aux savoirs spéculatifs, la politique n'en commande que l'application ou l'usage. Elle n'a pas juridiction sur la détermination de leur œuvre. » C'est sur cette distinction que se fondent la liberté académique et le droit de l'État de sévir contre ceux qui en abusent au détriment de la communauté.

L'opinion publique semble ignorer que l'enseignement supérieur ayant un devoir national à remplir, il existe réciproquement envers lui un devoir national. C'est la société elle-même qu'il faut accuser de négligence, lorsque, par apathie, indifférence envers les choses de l'esprit, voire méfiance à l'égard de la culture intellectuelle, elle refuse aux universités la faculté d'émarger selon leurs besoins aux ressources communes. Si la population, qui peut s'exprimer librement, avait vraiment à cœur la prospérité de ces institutions, il lui serait facile d'exiger des subventions plus larges, comme elle ne manque pas de le faire quand il s'agit de voirie ou de sécurité sociale. Pour ce qui est des concours financiers aux universités, ce ne sont pas les interventions mêmes de l'État qu'il faut redouter, ce sont plutôt les empiètements qu'elles pourraient entraîner dans des domaines qui échappent à sa juridiction.

L'État et la multitude ne sont pas des réalités opposées, mais deux aspects d'un tout dynamique dont l'objet est de procurer, par un effort solidaire, l'accession à un niveau de civilisation et de culture propre à développer l'homme total. Le Père Louis Lachance note à cet égard, dans son magistral commentaire sur l'*Humanisme politique de saint Thomas* : « Dès qu'on a admis que la Cité a, comme mission essentielle, l'épanouissement de l'homme,

on comprend qu'elle doive viser à amplifier le pouvoir des instruments splendides que la nature lui a légués, à savoir la raison et la liberté. Et en même temps qu'elle s'efforce d'étendre la capacité d'enveloppement de ces facultés, elle est tenue de respecter leur mode propre d'opérer; il lui faut envisager ces deux effets quasi contradictoires : leur conférer plus de stabilité sans porter préjudice à l'accroissement de leur spontanéité. Enfin, elle a des devoirs de souplesse et de complexité. Il lui incombe d'exercer sa régulation de manière à respecter et à protéger les manifestations multiformes et diverses dont sont capables ces facultés et toutes celles qui leur sont soumises. »

Il va de soi que l'engrenage délicat des rapports entre l'université et l'État se détraque aisément aux mains de manipulateurs maladroits ou mal intentionnés. L'université est une fleur de civilisation, qui exige des soins attentifs pour produire son éclat et son parfum. Si la société, dont elle demeure à la fois l'ornement et l'inspiration, la délaisse ou la brutalise, elle devient incapable de donner ses fruits.

Soumise à la Cité en tant qu'instrument du bien commun, exerçant sur elle son influence en tant que gardienne et dispensatrice du savoir, l'université ne saurait se dire apolitique. Son domaine propre, toutefois, est celui de la science et de la philosophie, non celui de l'administration et du gouvernement. Elle a la charge d'expliquer et de critiquer les théories et les techniques politiques, à condition de se confiner aux principes. Dès qu'elle se lie avec un parti ou une faction, elle passe à l'action directe, qui n'est pas de son ressort, et elle renonce par le fait à son indépendance.

Dans un temps d'inquiétude et d'instabilité comme le nôtre, il était fatal que les particuliers, incapables d'as-

surer eux-mêmes leur avenir, missent leur espoir dans la puissance tutélaire de l'autorité civile, contrainte par l'opinion à devenir cet État-Providence, auquel on reproche, tout en y recourant sans cesse, son omnipotence et son omniprésence. Il s'agit en somme, pour l'université, de trouver en elle-même, dans son harmonie intérieure, son principe de cohésion et de ne pas l'attendre de l'État-Providence. Elle saura répondre ainsi aux besoins particuliers du milieu où son rayonnement doit s'exercer. Toute unité dictée de l'extérieur n'est qu'unification préjudiciable aux groupements religieux et linguistiques encadrés dans la Cité.

Dès lors, il paraît souhaitable que les universités se développent dans un système d'instruction publique plus diversifié et plus conforme aux aspirations des familles spirituelles composant la nation. D'autre part, il ne faut pas que parents et professeurs, perdant graduellement conscience de leur tâche, attendent des gouvernements une solution gratuite. La tradition chrétienne, en favorisant le goût de l'effort moral et le sens de la responsabilité individuelle, permet à la personne de mieux résister à la pression politique. Elle ouvre le champ aux initiatives particulières. C'est rompre cette tradition que de placer les universités sous la coupe de l'État et de mettre ainsi en péril tant leur indépendance matérielle que leur liberté intellectuelle.

À l'époque de leur plus grande autonomie, les universités étaient déjà exposées à l'ingérence des autorités civiles dans leurs affaires. Pendant tout le moyen âge, elles furent un champ clos où s'affrontèrent l'Église et les Princes. Loin de se renfermer dans l'enseignement, l'université prend parti pour le Roi dans le conflit qui met aux prises Boniface VIII et Philippe le Bel; elle soutient

la supériorité du concile sur le pape dans le Grand Schisme, elle se range du côté anglo-bourguignon contre Jeanne d'Arc. Nous savons que Charles VII, « roi de Bourges », a fondé l'Université de Poitiers, en 1431, pour faire échec à l'Université de Paris qui avait trahi la cause royale en se ralliant à Henri VI d'Angleterre et en reconnaissant le traité de Troyes qui dépouillait le monarque français de la moitié de son royaume. C'est à la Pucelle, elle-même condamnée par l'Université de Paris, qu'il dut de rentrer dans la capitale et d'y recevoir l'hommage des clercs hostiles jusque-là. À une époque encore plus lointaine, l'Université ayant quitté Paris par mauvaise humeur contre le roi Louis le Gros, les Dominicains obtinrent du pape l'autorisation d'enseigner. Ce n'est qu'après un long conflit que l'Université fut amenée à récipiscence et se laissa contraindre à recevoir parmi ses professeurs Bonaventure et Thomas d'Aquin.

Désireuse de gagner à sa cause la puissance morale des Hautes Ecoles, la royauté protégeait en général les universitaires, les exemptait d'impôts, les comblait de franchises et de libertés. Dans les villes, où les professeurs étaient payés en partie par les étudiants et en partie par la municipalité, leurs émoluments étant parfois trop maigres pour les retenir, ils quittaient le pays ou exerçaient quelque profession qui augmentât leurs ressources. Le conseil de ville prenait parfois des mesures pour améliorer la condition des maîtres ou pour empêcher l'exploitation des étudiants par les maîtres ou par les marchands. Aux interventions qu'elles jugeaient indues, les universités avaient une riposte toujours prête : la suspension des cours. Violait-on l'un de leurs privilèges, refusait-on de faire droit à leurs protestations, elles se mettaient en grève, interrompaient leurs leçons, émigraient même dans des con-

trées plus hospitalières. Les bourgeois envoyaient des ambassadeurs parlementer avec les fugitifs ou les séditeux. Le recours à l'opinion publique demeure pour les universités d'aujourd'hui une arme redoutable contre les abus d'autorité. Il est à souhaiter toutefois que ne se renouvellent plus des polémiques comme celles qui opposaient, il y a un siècle, Louis Veuillot et Mgr Dupanloup, le Père de Ravignan et Michelet; polémiques fougueuses au cours desquelles les adversaires se lançaient à la tête des pamphlets plus chargés d'invectives que de vérités.

Depuis qu'elles ont perdu leur caractère international pour s'installer à l'intérieur des nations, les universités ne se sont jamais totalement dégagées, sauf peut-être en Amérique et dans les pays formés aux méthodes anglo-saxonnes, de la domination des gouvernants. À mon avis, ce n'est pas dans des textes juridiques que la liberté académique trouve ses meilleures sauvegardes. Les sociologues ont noté, en effet, qu'à mesure que les droits accordés aux hommes se multipliaient dans les constitutions, les interdictions se multipliaient dans les codes. Les lois ne changent pas les mœurs; les mœurs donnent aux lois leur pleine efficacité.

De la part de l'université comme de l'État, la bonne intelligence demande beaucoup de tact, de compréhension, de droiture. Le dialogue des universitaires et des gouvernants doit se dérouler à la manière d'une conversation de bonne compagnie. Dans la société la mieux policée, les malentendus, les heurts, les contestations peuvent d'un moment à l'autre envenimer de longs rapports de cordialité. Si la malveillance rend les querelles peu accommodables, en revanche, la bonne foi, le désir de s'entendre finissent presque toujours par les résoudre. La négociation demeure le procédé traditionnel le mieux éprouvé pour le

règlement des différends. Elle se tient sur le plan de l'équité, qui dépasse celui du droit, sur le plan de la collaboration, qui prime celui de l'habileté. Le tapis vert invite à la franchise et appelle des solutions amiables que les susceptibilités toujours en embuscade ne font que compromettre.

Le temps n'est plus où le haut enseignement était la seule puissance qui se pût comparer à la papauté et au gouvernement, mais il reste l'une des puissances majeures qui doivent conduire les hommes vers leur destin. En définitive, l'université et l'État aplaniront leurs différends inévitables dans la mesure où ils seront fidèles à leur mission, qui est, pour l'une d'enseigner la vertu, pour l'autre de faire régner la vertu, cet « art de vivre, comme l'appelle saint Augustin, que l'éducation greffe sur la nature ».

Le moine de Saint Gall nous rapporte que Charlemagne confia à Clément pour qu'il les instruisît ensemble, un grand nombre d'enfants appartenant aux plus nobles comme aux plus modestes familles du royaume. Il leur fournit logement, vivres et habillement. Après une longue absence, l'Empereur se fit amener les enfants pour constater leurs progrès. Les élèves qui avaient le mieux réussi étaient ceux de la roture. Charles s'adressa d'abord à eux : « Je vous loue de votre zèle à remplir mes intentions et à rechercher votre propre bien de tous vos moyens. . . Je vous tiendrai toujours pour gens considérables à mes yeux. » Se tournant alors vers les autres élèves, il leur dit : « Vous avez négligé mes ordres et le soin de votre propre gloire dans vos études. . . Je ne fais nul cas de votre naissance ni de votre beauté. . . Retenez bien que, si vous ne vous hâtez pas de réparer par une constante application votre négligence passée, vous n'obtiendrez rien de Charles. »

Cette pensée de nivellement social par le haut, de nivellement par l'étude et le travail, d'égalité dans la culture, a survécu à mille ans de révolutions et de guerres. C'est cette pensée même d'égalité supérieure qui donnera à notre démocratie la force de lutter et de vivre.

LE MILIEU DE CULTURE

LE comportement d'un peuple, selon la théorie célèbre de Taine, a trois déterminants : la race, le milieu, le moment, c'est-à-dire le ressort du dedans, la pression du dehors et l'impulsion déjà acquise. Sans insister sur ce qu'il peut y avoir d'arbitraire et de trop rigide dans ce système, on doit reconnaître, il me semble, que les éléments par lesquels le philosophe cherche à expliquer l'histoire ont une importance capitale dans la vie des individus comme dans celle des sociétés.

Des ténèbres recouvrent les millénaires de la préhistoire, l'âge brumeux où l'homme, écrasé par la nature hostile, consumait toutes ses énergies dans la tâche de vivre. Puis, à mesure que la sauvagerie se discipline, apparaissent les premiers signes d'un dépassement du matériel, les premiers jeux gratuits de l'imagination. La vie en commun engendre des habitudes, bientôt transformées en conventions et réunies dans un style, cette manière de faire, ce caractère particulier qui s'imprime aux ouvrages d'une même période et d'une même communauté. Si les hommes ne sentent pas le besoin de s'élever au-dessus de

la vie animale, si la lutte pour l'existence et les satisfactions physiques suffisent à les combler, si un instinct créateur ne les pousse pas à marquer d'un cachet personnel non seulement les objets dont ils se servent, mais tous les aspects de la vie individuelle et sociale, c'est-à-dire à créer un style, rien ne les fera sortir de la médiocrité anonyme, sauf peut-être le miracle sans lendemain d'un génie.

Brûlés par le même soleil, balayés par les mêmes vents les hauts plateaux du Mexique et du Pérou ne voient plus pousser les fruits des civilisations aztèque, inca et maya. Les descendants de ces races conquises ne composent plus un milieu national où furent élaborées ces antiques cultures. L'esprit qui soufflait sur ces terres extrêmes nous est devenu tellement étranger que les restes splendides des époques abolies nous étonnent et nous déroutent. Sans ces vestiges d'un passé légendaire, nous aurions peine à nous figurer l'Amérique précolombienne si différente de celle d'aujourd'hui.

Le milieu où les qualités innées peuvent se développer comprend tout ce qui environne l'individu, en même temps que l'ensemble complexe des modificateurs, des influences qui peuvent agir sur son être intellectuel et moral. La formation du milieu où naît une civilisation est une œuvre collective. La culture, fleur unique et fragile, ne grandit et ne dure que par l'effort soutenu des volontés, comme ces plantes de jardin qui réclament des soins attentifs et constants.

Le Canada, malgré les vertus que laissent soupçonner certains aspects de ses relations internationales et de sa politique intérieure, ne paraît pas ce qu'il est. Car il lui manque un milieu social où se perçoive l'influence de l'art et de l'esprit créateur de beauté. A l'action d'une école adaptée à nos besoins et capable d'orienter les initiatives

personnelles, il faut, pour susciter ce milieu de culture, joindre le mécénat de l'État, des institutions privées et des particuliers, ainsi que l'aiguillon d'une opinion publique en éveil.

Martial disait aux Romains, au début de la décadence impériale : "Vous vous plaignez que la littérature soit pauvre et que les auteurs manquent ? *Sint Mæcenates, non deerunt, Flace, Marones*. Que naissent les Mécènes, les Virgiles ne manqueront pas." Il faut des protecteurs, si l'on veut que les arts se développent et fassent fructifier le milieu qui les voit naître.

Aux époques les plus glorieuses de l'humanité, il s'est trouvé heureusement pour découvrir les génies, les commanditer, les encourager et poursuivre avec eux le dialogue sans lequel ils se seraient peut-être sentis trop isolés pour oser quoi que ce soit, des amateurs éclairés, dont la mémoire nous est chère, à cause des merveilles qu'ils ont suscitées, et sur qui rejaillit à bon droit un peu de l'honneur que nous rendons à leurs protégés. Qu'auraient accompli Phidias sans Périclès, Michel-Ange sans Laurent de Médicis, Raphaël sans les pontifes de la Renaissance ?

Nous aurions tort de penser que seul, l'appui des grands a permis à ces créateurs de donner leur mesure. Ils étaient réclamés par des villes en pleine effervescence, conscientes de leur personnalité et désireuses de l'affirmer dans des œuvres durables. Déjà, en 1294, les magistrats de Florence rendaient le décret suivant : "Attendu qu'il est de la souveraine prudence d'un peuple de grande origine de procéder en ses affaires de telle façon que ses œuvres fassent reconnaître sa grandeur et sa sagesse, il est ordonné à Arnolfo, maître architecte de notre commune, de faire des modèles pour la réparation de Santa Maria

de Fiori avec la plus grande et prodigue magnificence, afin que l'industrie et la prudence des hommes n'inventent, ni ne puissent jamais entreprendre quoi que ce soit de plus vaste et de plus beau." A Arnolfo, qui n'a pas le temps d'achever son projet, succèdent Giotto, Orcagna et Brunelleschi. Devant le dôme terminé, Michel-Ange peut s'exclamer : "Il est difficile de faire aussi bien, il est impossible de faire mieux."

Bientôt toutes les républiques d'Italie rivalisent d'ardeur pour se couvrir de beauté. Quand les artistes autochtones ne suffisent pas à la tâche, on en fait venir d'ailleurs. Ainsi le Titien donne ses premiers tableaux à Venise, puis s'en va à Ferrare, passe au service du pape, de Charles-Quint, de François I^{er}, se charge de commandes à Rome et à Florence, mais entre deux expéditions revient régulièrement à sa ville natale, où les vœux de ses concitoyens l'appellent. On rapporte que, par deux fois, en 1506 et en 1519, les Turcs invitent officiellement Michel-Ange à s'installer chez eux.

Sous Jules II et Léon X, qui s'entourent d'artistes éminents, Rome devient une capitale de l'art. Le XVI^e siècle se couronne par l'achèvement de la coupole de Saint-Pierre et les vastes entreprises d'urbanisme de Sixte-Quint — percement de grandes artères, établissement de places, d'aqueducs, de fontaines, — qui ressuscitent la majesté impériale. L'influence italienne se répand en Europe, envahit Prague, Wawel, Constantinople et Moscou, passe en Afrique du Nord et traverse l'Atlantique dans les caravelles pour régner sur les colonies américaines de l'Espagne et du Portugal.

On emprunte partout, on prend son bien où on le trouve. Les armateurs et les riches marchands des lagunes n'hésitent pas, pour affirmer leur empire sur l'Orient, à

planter, sur le portique de Saint-Marc, les chevaux de bronze enlevés à Byzance. Ils mélangent l'antique, le gothique et l'arabe dans des palais et des temples d'une facture puissamment originale. Le miracle est que ces démarquages, ces adaptations et ces échanges sont assimilés avec une telle maîtrise qu'ils aboutissent à des œuvres d'un aspect indépendant et spontané.

Dans les grandes entreprises anonymes du moyen âge, des populations entières ont collaboré à l'érection des édifices religieux et communaux où se gravaient les traits les plus saillants de leur caractère et se perpétuaient des traditions dont nous vivons encore. Certes, des architectes et des décorateurs expérimentés, dont les noms sont maintenant oubliés, ont dirigé l'édification des cathédrales et des hôtels de ville, mais la foule des petites gens, des ouvriers, des hommes de métier, des bourgeois qui exécutaient les travaux, a transposé dans ces monuments toute l'ambiance de la vie courante, les animaux familiers, les outils usuels, les besognes quotidiennes, les réjouissances et les deuils. Ces églises et ces municipales n'étaient pas des structures arbitraires. Ils semblent jaillis tout droit du sol, avec la faune et la flore.

Les fastes et les gestes de Venise s'inscrivent dans le Palais des Doges; la grâce et la force de l'âme toscane s'expriment dans le Campanile de Giotto; la foi robuste et triomphante de l'ancienne France soutient les ogives et les tours de Notre-Dame de Paris. Quel raccourci plus saisissant de l'histoire belge que la Grand-Place du Marché à Bruxelles, où l'hôtel de ville et les maisons des Corporations affrontent placidement la Maison du Roi ! Quelle image plus prestigieuse de la chrétienté priante que la flèche de Chartres dressée sur la plaine beauceronne, ces voûtes où palpite la lumière que filtrent les verrières,

et l'abside désaxée qui semble pencher sur le transept, comme la tête inclinée de Jésus crucifié ?

Dans notre pays, quelles sont les œuvres qui méritent de subsister ? La plupart des monuments dont la perte serait irréparable remontent chez nous à l'âge héroïque où, dans les paroisses neuves que bâtaient les défricheurs, des artisans élevaient des églises et des maisons qui restent les seuls repères propres à nous inspirer quelque émotion, dans la médiocrité des ruches où nous habitons.

Il n'est pas besoin de consulter des spécialistes pour estimer la valeur d'une fresque de Masaccio ou d'une toile de Rembrandt. Ces œuvres dépassent l'expertise, elles enthousiasment d'emblée. De même aucun de nous ne verrait sans un serrement de cœur disparaître la chapelle des Ursulines à Québec, les églises de Berthier-en-haut et du Sault-au-Récollet, et d'autres reliques de l'ancien régime, comme le Château de Ramezay construit vers 1715 par le gouverneur de Montréal, ou le manoir de Pierre Bécard, Sieur de Granville, à l'Île-aux-Grues. Mais ces monuments se dénombrent facilement. L'incendie pourrait raser nombre d'églises et de maisons qui déparent nos villages et nos villes, que nous pourrions les remplacer aussitôt par des constructions aussi coûteuses et d'aussi mauvaise venue.

L'église et l'hôtel de ville, avec leurs bâtiments subsidiaires, couvents, collèges, écoles, édifices publics, sont les deux pôles, les deux centres de la vie paroissiale et communale. Il convient que la population à laquelle ils doivent servir en ait une légitime fierté. Un bon père de famille administre ses biens et règle sa dépense dans l'intérêt des siens. De même échevins, marguilliers ou syndics devraient se préoccuper d'en avoir au moins pour

l'argent dont on leur confie la gestion, lorsqu'ils passent au nom de leurs commettants des contrats de construction. La simple honnêteté oblige les fabriques et les conseils municipaux à affecter les cotisations qu'ils perçoivent à des œuvres dont les contribuables puissent s'enorgueillir. Les autorités religieuses et civiles ont l'obligation de s'assurer le concours du peuple pour écarter tout ce qui, dans le décor quotidien, peut l'avilir et le corrompre. Le sens de l'élégance et de la mesure, le souci de la vérité, sont des vertus qui doivent trouver à la fois leur expression et leur aliment dans les manifestations de la vie sociale. "Il y a, dit Sainte-Beuve, une infection du goût qui n'est pas compatible avec la droiture et l'honnêteté de l'âme."

Le laid coûte d'ordinaire plus cher que le beau, parce qu'il est ennemi de la simplicité et se complaît dans la recherche et la surabondance de l'ornementation. En outre, pour faire du beau après du laid, il est nécessaire d'abord de détruire le laid. Je n'en veux citer qu'un exemple. La splendide église de Sainte-Sabine, sur l'Aventin, est conforme en tous points aux canons de la basilique grecque. Le XVIII^e siècle l'âbima en la surchargeant de parures prétentieuses. Lorsque le général des Dominicains, feu M^{gr} Gillet, décida il y a quelques années de lui restituer sa pureté primitive, il dut dépenser autant pour la démaquiller qu'on avait dépensé pour la maquiller.

À quoi bon ériger à grands frais des structures d'allure trop ambitieuse qui se moquent des exigences fonctionnelles et esthétiques ? Parce qu'on ne peut pas se payer le luxe de reproduire les vitraux de Bourges, on colle sur les fenêtres des pellicules colorées qui ne sauraient donner le change. Parce que nos carrières ne recèlent pas de matériau aussi dur et aussi fin que le marbre de Carrare, on s' imagine faire grand et beau en substituant aux piliers des

planches badigeonnées dont l'enduit se trahit à cent pas et se desquame au chauffage central. Nos églises sont travesties par des bariolages, défigurées par le plâtre qui tente, sans jamais y parvenir, d'imiter le marbre, par le bois qui veut donner l'illusion de la pierre, par le zinc qui singe le bois. Comment, dans ces bâtiments où tout n'est que mensonge et faux semblant, l'esprit se hausserait-il à la contemplation de la vérité ?

Un curé de mes amis, à qui je confessais un jour que je trouvais affreux les moulages d'une madone célèbre répandus sur nos autels, me répondit : "Vous manquez d'humilité." Je ne discute pas la valeur du jugement, mais j'avoue que cet argument fréquemment invoqué en pareille occurrence me laisse froid, car s'il est bon de donner aux chrétiens des leçons d'humilité, il me paraît outrecuidant d'en infliger aux élus et à la divinité sous prétexte de leur rendre hommage. D'autre part, on s'excuse sur le manque d'argent pour tapisser nos églises d'une abominable imagerie néoréaliste, dernier déchet du baroque décadent, qui popularise certains types dépourvus d'accent et reconnaissables seulement aux vêtements et aux attributs, comme les fantoches de la *commedia dell'Arte*. Léon Bloy a flétri, au siècle dernier, "la tourbe polychrome des élus : les saints Joseph, nourriciers et frisés, généralement vêtus d'un tartan rayé de bavures de limaces, offrant une fleur de pomme de terre à un poupon bénisseur; les saints Louis de France ingénus, porteurs de couronnes d'épines sur de petits coussins en peluche, les saints Louis de Gonzague, chérubinement agenouillés et cirés avec le plus grand soin, les mains croisées sur le virginal surplis, la bouche en cul de poule et les yeux noyés; les saints François d'Assise, glauques ou céruléens, à force d'amour et de continence, dans le pain d'épices

de leur pauvreté; saint Pierre avec ses clefs, saint Paul avec son glaive, sainte Marie-Madeleine avec sa tête de mort, saint Jean-Baptiste avec son petit mouton, les martyrs palmés, les confesseurs mitrés, les vierges fleuries, les papes aux doigts spatulés d'infailibles bénédictions, et l'infinité cohue des pompiers de chemin de croix."

Peu à peu, l'œil s'habitue à ce truquage et lorsqu'on tente enfin de substituer des œuvres d'art authentiques à de tels succédanés, on risque de choquer la piété routinière. L'artiste doit se garder de se servir de l'art religieux pour extérioriser des sentiments et des conceptions strictement individuels, mais il peut conserver à l'image, par la stylisation et la franchise des formes, son caractère toujours actuel, son éloquence et son pouvoir de suggestion. C'est à cette pureté et à cette pérennité qu'atteignent, dans leur dépouillement, les fresques de Fra Angelico.

S'il est un art qui ne tolère pas la standardisation, c'est bien l'art sacré. Un décret du Saint-Office l'a rappelé opportunément, en juin 1952, dans un passage qui vaut d'être médité : "Que les ordinaires veillent à faire enlever des édifices sacrés tout ce qui répugnerait en quelque manière à la sainteté du lieu et au respect dû à la maison de Dieu; qu'ils interdisent sévèrement que des statues nombreuses et des images de peu de valeur, la plupart du temps stéréotypées, soient exposées sans ordre ni goût à la vénération des fidèles sur les autels eux-mêmes ou les murs proches des chapelles."

Ceux qui autorisent dans nos sanctuaires des représentations qui nuisent à la dévotion, au lieu d'y inciter, n'ont sans doute pas conscience du mal qu'ils font, car l'appréciation de l'art ne se réfère pas à des formules codifiées, elle relève d'une sensibilité qui échappe à tout dogmatisme. En décembre dernier, la Société pour la

Défense de l'Esthétique en France a intenté un procès à l'architecte Le Corbusier qu'elle accusait d'avoir enlaidi Marseille par l'immeuble sur pilotis dont il a dirigé la construction, cette audacieuse "machine à habiter" qu'il appelle "la Cité radieuse". Le tribunal a débouté les demandeurs en faisant valoir que "la notion de ce qui est beau et de ce qui ne l'est pas est très vague, varie constamment, prête à d'interminables polémiques, et que la conception d'un individu est son droit propre et ne peut être jugée un crime". L'affaire est donc classée, mais la question demeure entière. Nous ne la résoudrons pas chez nous par des poursuites judiciaires. Étant donné l'incompétence des magistrats sur ce chapitre, il n'y a qu'à s'en remettre au jugement des connaisseurs, jusqu'à ce que le sens esthétique soit développé par la culture, tant chez les clercs que chez les laïcs.

Des conseillers intègres et compétents en matière de liturgie et d'urbanisme, il en existe chez nous, mais on ne les consulte guère. On préfère s'adresser aux entrepreneurs, aux fabricants ou aux boutiquiers incultes qui en profitent pour refiler la pacotille et le clinquant dont ils savent leur clientèle friande.

Dans ce domaine, comme dans tous les autres, on prétend qu'il faut s'abaisser au goût du public. Si le goût du public est mauvais, il s'agit de le relever et l'éduquer. Il importe d'éveiller les talents, de secourir les artistes capables de traduire dans la pierre, la brique et le béton, la personnalité de notre groupe ethnique. Mais il importe davantage de former un milieu capable d'apprécier et de critiquer la production de nos artistes. Je reconnais que les circonstances n'ont guère été propices jusqu'ici.

La disette de logements provoque les constructions en série. Les besoins de l'économie nous obligent à donner le pas aux considérations d'ordre pratique dans l'aménagement des usines et des habitations. Rien n'empêche toutefois ce qui est utile d'être beau. Les pèlerins de l'Année Sainte ont pu le constater dès leur arrivée à Rome.

On descend du train à la Stazione Termini, achevée en 1950, admirable par le juste dosage de hardiesse et de sobriété qui en fait l'une des gares les plus attrayantes et les plus pratiques du monde. Elle s'ouvre sur une vaste place où subsistent des pans de l'enceinte que le sixième roi de Rome, Servius Tullius, fit élever vers l'an 550 avant Jésus-Christ. Vis-à-vis se dressent les Thermes de Dioclétien, dont les salles contiguës abritent maintenant le Musée national et la basilique de Sainte-Marie-des-Anges, construite par Michel-Ange, où le cardinal Léger fut sacré évêque et qui vient d'être mise sous sa protection. A gauche, une allée bordée de palmes, de cyprès et de pins parasols mène à la Fontaine des Naïades, dont les groupes de bronze ont à peine cinquante ans. De chaque côté de ce trapèze, des maisons de rapport, des magasins et des hôtels, la plupart remontant au siècle dernier. Ces styles superposés, de l'antiquité à nos jours, se marient dans un ensemble vivant, où le voyageur perçoit dès l'abord les traits dominants de la Ville Éternelle, qui sait se renouveler sans renier le passé.

L'artiste ne peut s'empêcher de faire l'œuvre à son image. Comme lui, elle se compose d'une partie subsistante, qui peut être considérée comme son âme, et d'une partie sujette aux accidents de la matière, qui correspond à son corps. Baudelaire a noté, dans une page célèbre, cette dualité de l'art, qui résulte de la dualité de l'homme : "Le beau, dit-il, est fait d'un élément éternel, invariable, dont

la quantité est excessivement difficile à déterminer, et d'un élément relatif, circonstanciel, qui sera, tour à tour ou tout ensemble, l'époque, la mode, la morale, la passion."

L'œuvre d'art exige la confiance dans l'homme et dans sa destinée. Sans doute, elle naît d'un sentiment d'insatisfaction, d'une inquiétude intérieure, mais pour oser la commencer et la mener à terme, l'artiste doit avoir une certaine assurance du lendemain. On peut justement faire remarquer que Dante a composé ses pages les plus sereines dans les tourments de l'exil, que Cellini a ciselé ses morceaux les plus délicats dans le feu des luttes intestines. Mais la tranquillité extérieure, si elle n'était pas définitivement acquise au moment où ils se mettaient au travail, demeurerait cependant un espoir prochain. Ils avaient, en tout cas, conscience de s'adresser à une élite capable de les apprécier.

Des floraisons comme celles du XIII^e siècle et du Quattrocento ont été préparées par une attente qui a exalté toute une société. Le contact avec l'humanité est aussi nécessaire au créateur que la solitude et le silence. Chez ceux qui l'entourent, il prend ses modèles et ses interlocuteurs, il leur sert d'interprète en même temps qu'il leur communique les songes qu'ils lui ont inspirés. *Honos alit artes*, disait Cicéron. L'indifférence est mortelle aux artistes.

N'allez pas croire, parce que je me penche avec complaisance sur le passé, que je veuille remettre en honneur des formes désuètes. Notre pays est trop jeune, trop viril, trop absorbé par ses tâches présentes pour devenir un entrepôt de friperies. Les chefs-d'œuvre des âges révolus nous sont précieux par ce qu'ils renferment d'humain. Chacun d'eux suppose un accord entre l'auteur et son milieu. C'est cet accord qu'il importe d'établir chez nous.

On commence heureusement à faire confiance aux artistes du cru. On hésite de plus en plus à importer de l'étranger des formules exotiques qui jurent avec le contexte où elles doivent s'insérer. Je note avec plaisir le mouvement d'assainissement qui se dessine actuellement et dont diverses expositions tenues dans la province de Québec, l'an passé, indiquent l'ampleur croissante. J'ai eu d'ailleurs l'avantage de visiter, au nord de Montréal et dans les Cantons de l'Est, plusieurs églises et chapelles récemment édifiées et dont les plans s'adaptent avec bonheur au goût moderne. Il est permis à ces signes d'augurer un nouvel essor d'une tradition qu'un siècle de relâchement a éclipsée chez nous.

Des critiques d'art comme Marius Barbeau, Morisset et Gauvreau font remonter le début de la décadence qui dure encore, dans l'ornementation des églises, à la venue de mouleurs italiens, engagés pour décorer la Basilique de Québec. Combien souvent depuis, sous prétexte de rénover un vieil oratoire, n'a-t-on pas dissimulé sous une couche de stuc, de braves poutres de chêne patinées par les ans, et détrôné, au profit de reproductions vulgaires, des statues tout imprégnées de foi qu'un ciseau paysan avait taillées dans une bûche, avec une naïveté touchante ? Permettez-moi, à ce propos, de vous citer ces vers de Georges Fourest :

LE VIEUX SAINT

*Dans notre église autrefois
il était un saint de bois :
l'air bonasse et vénérable
taillé dans un tronc d'érable,
à coups de hache, il avait
écouté plus d'un ave*

*montant vers lui du pavé;
tout vermoulu, tout cassé,
le bon Dieu le connaissait
bien et toujours l'exauçait.
A Vêpres, quand s'allumaient
les cierges qui tremblotaient,
un peu gourmand, il humait
le bon encens qui fumait
dans l'encensoir parfumé.
Sur toute chose il aimait,
aux beaux soirs du mois de mai
les belles roses de mai
devant l'autel embaumé
et quand Noël ramenait
les petits bergers frisés,
soëf, il amignottait
Jésus, le doux nouveau-né.
Puis dans l'église fermée
où les vitraux s'éteignaient,
lentement il s'endormait
prient pour nos trépassés
le bon Dieu qui l'exauçait !
Mais de Paris est venu,
hideux comme un parvenu,
tout neuf et peinturluré
un saint de plâtre doré,
un affreux saint qu'ils ont mis
dans la niche où tu dormis,
ô vieux saint, mon vieil ami,
et les sans-cœur ont brûlé
en disant : Il est trop laid !
ton pauvre corps d'exilé.
Mais, vieux saint, je te promets*

*que je ne prierai jamais
l'intrus mais toujours à toi
s'en iront mes vœux, à toi,
père qui subis deux fois,
saint de chair et saint de bois
le martyr pour la foi;
et quand je mourrai c'est toi
qui porteras dans les cieux
mon âme aux pieds du bon Dieu...
Mission de confiance, je l'ose dire !*

Ainsi des images sans âme prétendent élever la nôtre, et l'on insiste pour nous faire prier devant de la laideur, quand Pie X nous invite à chanter sur de la beauté. Que de fois, hélas ! la musique est à l'avenant et la gêne en ces lieux est la même pour l'oreille que pour l'œil !

Si nos maîtres de chapelle ont mis au rancart les partitions tarabiscotées de Lambillotte, en revanche, dès qu'il s'agit de faire chanter le peuple, c'est souvent des rengaines d'une bêtise à pleurer qu'on lui propose, des airs qu'on dirait tirés d'opérettes ou de revues de music-hall, auxquels s'accroche une prose sentimentale découpée en vers qui trébuchent sur leurs pieds inégaux. A ces gémissantes inepties, ne pourrait-on pas substituer des cantiques d'inspiration et de facture plus dignes, que des recueils comme celui du père Conrad Latour, o.m.i., mettent à la portée de tous ?

Rien n'est plus éphémère qu'une mélodie, et rien, pourtant, n'est plus durable. Une modulation, une cadence, un souffle attestent parfois d'une façon plus permanente que le bronze et le granit, la grandeur d'une époque, la noblesse d'un héritage. Les complaintes de Germinie et de Renaud, qu'on répète encore en Acadie et sur les rives

du Saint-Laurent, conservent la mémoire des chevaliers et de leurs dolentes châtelaines. Ces mélopées, nées aux lèvres des trouvères, nous rappellent notre parenté avec les paladins et les Croisés, elles établissent notre filiation. Ce n'est pas par hasard que des chants, improvisés par des illettrés ou composés par quelque poète en communion d'idées et de sentiments avec ses concitoyens, ont traversé les âges sans rien perdre de leur pouvoir d'émotion. Enrichis de souvenirs, ils adhèrent aux profondeurs de la conscience commune. Aux jours de crise, ils sonnent comme des cris de ralliement, réveillent la solidarité et galvanisent le patriotisme des foules. Berceuses, rondes, madrigaux, motets, refrains de marche ou de métier, ces airs du terroir traduisent des manières de sentir et de vivre léguées par des générations; ils perpétuent des traits ataviques, ils sont l'illustration d'une lignée.

Dans le quartier de Trastevere, le plus pauvre et le plus pittoresque de Rome, où s'emmurait jadis le Ghetto, on se réunit le soir, à la devanture des bars et des trattorie, pour chanter en buvant du vin. Hommes, femmes et enfants fredonnent, des heures durant, des ritournelles alègres, les célèbres *stornelli* dont le répertoire semble inépuisable. Chacun y va de son couplet, que l'assistance reprend en chœur. Selon l'inspiration du moment, les solistes entonnent des rengaines connues ou inventent des paroles sur des thèmes anciens. Bourgeois et aristocrates d'outre-Tibre ne dédaignent pas de se mêler à la plèbe, dans la liberté et la fraternité de ces réjouissances communautaires.

Chez nous, des habitudes analogues allaient se perdre quand l'intérêt des chercheurs, sous l'impulsion de Marius Barbeau, s'est porté vers nos richesses folkloriques. Notre musique et nos danses populaires ont un regain de vogue

qu'il convient d'entretenir, car elles sont un lien puissant de notre société et une source intarissable d'inspiration pour nos artistes. Le fondateur de l'école musicale russe moderne, Glinka, affirmait : "C'est le peuple qui compose, nous ne faisons qu'arranger."

Il est déplorable d'avoir à constater que nombre de personnes ne savent même plus se récréer et se contentent de subir passivement des divertissements de groupe : cinéma, radio, télévision, matches de hockey, joutes de boxe. Sans nier ce qu'il peut y avoir de sain, d'instructif ou de simplement agréable dans ces délassements, je trouve regrettable que, même pour s'amuser, on doive s'en remettre aux autres. Réjouissances moutonnières. On perd l'habitude de méditer, de réfléchir et d'agir. Voilà pourquoi l'on s'accommode si facilement d'un cadre sans caractère qui ne fait que traduire la médiocrité intérieure.

Lorsque nous voulons savoir comment on vivait au siècle de Botticelli et de Savonarole, c'est aux églises, aux édifices publics, aux palais ou aux habitations bourgeoises, aux casernes, aux fermes et même aux écuries que nous le demandons. Que révéleront de notre personnalité aux historiens futurs les vestiges de notre temps ? Les cités étrusques ont toutes été mises à sac, elles se sont toutes évanouies, mais il reste un vase de terre vernissée, une statuette hiératique, une palmette, un profil, un bibelot de bronze, funéraire ou domestique, pour nous rappeler une civilisation qui a eu sa grandeur et dont Rome a subi l'ascendant. A quelques exceptions près, si l'une de nos villes canadiennes disparaissait demain, ne serait-il pas souhaitable, pour notre honneur, qu'il en restât seulement une poussière de plâtre et de matière plastique ? Que penseraient de nous nos arrière-neveux s'il devait subsister quelque débris hideux de nos demeures ?

La banalité de nos rues et de nos places n'a d'égale que celle de nos intérieurs. Humbles ou cossus, nos logis n'offrent en général qu'une image plus ou moins réduite des rayons de nos grands magasins. Ce sont des gîtes de passage, où l'on ne laisse rien de soi.

Il était plus facile, je le reconnais, au temps où la production mécanique n'avait pas encore évincé le travail à la pièce, de faire œuvre originale. Mais la culture, qui est domination de la matière par l'esprit, peut diriger notre choix dans les ressources infinies que met à notre disposition l'industrie moderne. Tout se résume à une question d'arrangement et de tact : l'ordonnance d'un mobilier, la disposition des tableaux sur un mur, le mariage des couleurs et des tons, suffisent à donner à un logement un caractère personnel. Il est des femmes qui s'habillent d'un rien. L'élégance n'est pas dans le tissu d'un vêtement, mais dans une certaine façon de le porter.

Ce qui fait le charme des villes d'Italie, c'est précisément cette fierté qu'elles mettent à rester elles-mêmes. Chacune offre à ses habitants et à ses visiteurs des attractions particulières : Naples a sa saison d'opéra au Théâtre San-Carlo; Venise, la Biennale; Florence, le Mai florentin; Vérone, son théâtre en plein air; Arezzo, la joute du Sarasin, jeu qui remonte aux Croisades; Sienne, la course du palio, plus chatoyante et plus empoignante qu'une corrida. A Mentana, petite bourgade près de Rome où des zouaves canadiens ont combattu héroïquement en 1870, on organise à l'automne un festival de la vigne et du vin, qui donne lieu à de joyeuses cérémonies. A Sezze, dans les contreforts des Apennins, on joue le Vendredi-Saint une Passion du moyen âge, dont la simplicité et la piété m'ont vivement touché.

En Angleterre, en France, en Hollande, en Allemagne, des mouvements de décentralisation artistique ont provoqué ces dernières années une éclosion de talents et d'œuvres qu'aurait probablement étouffés l'atmosphère desséchante des grandes villes. Les entreprises du même genre qui gagnent au Canada la faveur des foules, telles que les Concours de ballet de Winnipeg, les galas dramatiques régionaux et nationaux, les concours de chant lancés par Radio-Canada, les festivals de musique valent la peine d'être soutenues, parce qu'elles sont un signe de renouveau. Il me paraît indispensable d'établir un va-et-vient continu entre les métropoles et la province. On constate chez nous que les centres hydrocéphales absorbent les énergies des petites villes et finissent par y tarir les sources où pourrait s'abreuver un art national. C'est pourquoi il importe d'appuyer les initiatives locales qui répondent le mieux aux aptitudes et aux vœux des habitants, écoles d'art ou d'artisanat, sociétés chorales, compagnies de théâtre.

Toute production exige des débouchés. Pour susciter des romanciers, des poètes, des écrivains de tous genres, il faut un public liseur. Pour provoquer des chefs-d'œuvre d'architecture, de peinture, de sculpture, il faut une population qui les appelle et qui aspire à s'y reconnaître.

Une société où les efforts personnels ne sont pas liés par le besoin d'atteindre une fin supérieure n'est qu'une simple agglomération. Chacun demeurant sur son quant-à-soi, les égoïsmes particuliers s'affrontent et se neutralisent. Les villes n'ont pas seulement besoin de marchés publics où se passent les commandes et s'amorcent les opérations commerciales; elles ont également besoin des foires d'idées que sont les clubs, les académies, les cercles, les amicales, et dont l'action peut s'exercer sur deux plans,

celui du mécénat et celui de l'opinion. C'est dans la mesure où elle sera plus particularisée et plus limitée dans l'espace et dans le temps que l'influence de ces groupements se fera sentir en profondeur et qu'elle servira la grande et la petite patrie.

Des générations de clercs et de laïcs se sont évertuées à la construction de la cathédrale de Reims. Après des siècles de dur labeur, ce chef-d'œuvre gothique a fait la gloire de la Champagne. Puis sa renommée a débordé les cadres de la province, elle s'est acquise une place dans le cœur de chaque Français, elle est devenue chère à toute l'Europe. Aujourd'hui, elle appartient à l'humanité.

J'ai confiance dans mon pays. Je crois en ses virtualités. Il n'est pas téméraire, connaissant nos origines et nos traditions, nos qualités innées, nos efforts dans l'ordre matériel et spirituel, d'espérer qu'un jour un chef-d'œuvre naîtra de notre sol qui se haussera à l'universel parce qu'il excellera à figurer la réalité canadienne. La grande œuvre réalise ce miracle de l'ascension du particulier au général; partant du terroir, elle devient l'expression de ce qu'il y a de plus profond et de plus permanent dans l'âme humaine. Nouveaux venus de la culture, nous pourrons, à notre tour, créer, en littérature ou en art, un de ces modèles-témoins où notre amour et notre foi, notre grandeur et notre humilité, nos passions et nos travers, prendront assez de relief pour que, dans cette peinture de ce que nous sommes, l'humanité puisse reconnaître une image d'elle-même.

BILINGUES ? POURQUOI ?

NOUS ne pouvons demeurer indifférents à une récente initiative européenne qui s'inspire d'une expérience canadienne. Le bilinguisme est un facteur d'unité qui gagne de plus en plus la faveur des peuples d'Occident.

La Conférence pour l'Organisation de la Communauté atlantique, réunie à Oxford au début de septembre dernier, a adopté à l'unanimité des quatorze représentants des nations atlantiques, une motion recommandant l'emploi du français et de l'anglais pour résoudre le problème de la compréhension entre l'ancien et le nouveau monde. Deux semaines plus tard, à Strasbourg, grâce à l'action conjuguée des délégations britannique et française, l'Assemblée consultative faisait bon accueil à une proposition dans le même sens, signée par soixante délégués représentant onze nations européennes. Sous le titre *Le Monde Bilingue*, un mouvement international s'emploie actuellement à faire adopter le principe du bilinguisme franco-anglais dans tout l'Occident. D'usage courant en Europe, le français et l'anglais seront les langues-clefs du monde li-

bre, à l'ensemble duquel on étendra un système linguistique qui s'implante peu à peu dans notre pays.

Un tenant français de ce mouvement, M. Coste Floret, a eu, avec d'autres, l'intéressante idée de faire une expérience pratique du bilinguisme. Deux villes-pilotes, Luchon dont il est maire, et Harrogate, dans le Yorkshire, rendent obligatoire dès cette année l'enseignement de l'anglais et du français. Pour trouver un précédent à la décision du Conseil municipal d'Harrogate, il faut remonter à Guillaume le Conquérant qui décréta obligatoire l'enseignement du français en Angleterre dès le plus jeune âge. Nous avons déjà, au Canada, plusieurs villes-pilotes comme Luchon et Harrogate. Nous pourrions en tirer un meilleur parti.

Si notre pays devenait vraiment bilingue, en plus d'en tirer pour lui-même de grands avantages directs, il donnerait au monde un salubre exemple de bonne volonté, de compréhension mutuelle et d'unité dans la diversité. Libre aux utopistes d'évoquer un Canada mythique où les pêcheurs de Gaspé et de Prince Rupert s'amuseraient à comparer Milton et Bossuet. C'est aux élites qu'il appartient de jouer le rôle de truchement et d'interprète entre les deux groupes, et de leur faire prendre conscience de leur interdépendance. La notion d'élite paraît à certains plutôt vague, je le sais; mais qu'il suffise de dire que l'homme ou la femme de la plus humble naissance, de la plus modeste condition, peut prendre place dans les rangs de l'élite intellectuelle en se cultivant. La culture est désormais accessible à tous.

Par malheur, l'indifférence à peu près générale à l'égard des avantages à tirer de cette cohabitation, cette chance perdue, cette grâce refusée, selon l'expression du professeur Wallace, de l'Université Queen, condamne

nos cultures à se juxtaposer au lieu de se compléter. Tandis que tous les pays européens se tiennent au courant de la production littéraire des uns et des autres au moyen de traductions, je ne crois pas que cette forme d'échanges intellectuels soit encore très en honneur à l'intérieur du Canada. Si quelques éditeurs prenaient cette initiative, on ne pourrait plus déplorer que le Canada soit un pays bilingue alors que la majorité de ses citoyens ne sont pas bilingues. Si la connaissance des deux langues officielles du pays était plus répandue, que de difficultés s'aplaniraient qui sont engendrées par l'ignorance et l'incompréhension ! Pourquoi s'acharner à délaissier tant de ressources propres à enrichir l'esprit, à étendre les relations sociales, à favoriser la concorde et l'amitié civique ?

Dans notre pays, deux groupes linguistiques s'affrontent depuis deux siècles, tant sur le plan spirituel que sur le plan matériel, puisant chacun dans les différences de sang, de foi et de traditions la force de rester soi-même et de résister à l'ascendant de l'autre. Pour les fins du commerce et des affaires publiques, ils entretiennent des relations suivies; pour le reste, ils demeurent sur leur quant-à-soi, retranchés dans deux camps, ou, selon l'expression de Hugh MacLennan empruntée à Rainer Maria Rilke, « deux solitudes » quasi impénétrables. Une connaissance plus répandue des deux langues officielles serait, sinon le principal, du moins l'un des moyens les plus efficaces de rapprochement entre des populations destinées à vivre côte à côte et dont tant d'intérêts s'enchevêtrent. Au seul point de vue de la qualité de la langue, l'élément anglais, tiraillé de deux côtés, partageant son affection entre les États-Unis et la Grande-Bretagne, aurait sans doute profit à approfondir le français qui a marqué l'anglais d'une empreinte permanente. D'autre part, comme la contamination

par l'anglicisme, dans le vocabulaire et la syntaxe, demeure le plus grand péril auquel notre langue soit exposée, il importe, pour déceler le mal et en limiter les ravages, de répandre chez nous la connaissance de l'anglais. Il faut connaître l'anglais afin de le distinguer nettement du français. Cependant, il faut d'abord avoir appris le français écrit et parlé. Ne vous étonnez-vous pas que nous parlions une langue et que nous en écrivions une autre ? Ne redoutez-vous pas qu'un jour notre langue écrite souffre du mal profond dont notre langue parlée est atteinte ?

Quoi que prétendent les détracteurs de l'Académie française, dont l'ancêtre fut Saint-Evremond il y a près de trois siècles, cette docte compagnie n'a jamais eu la prétention de régenter nos façons de dire. Elle s'est toujours contentée de faire le tri, parmi les expressions neuves que le peuple et les auteurs mettent en circulation, et de recommander les plus dignes de survivre. Contre l'usage qui bouscule tout et qui, en dernière analyse, a le plus souvent raison, elle mène une lutte non seulement salutaire, mais indispensable.

Comme le peuple qui le crée, le langage est un organisme vivant, en constante transformation, mais auquel des bouleversements subits ou une évolution trop rapide peuvent être aussi funestes que la stagnation. L'irrigation fertilise une terre, l'inondation risque de la rendre improductive.

Les philosophes, les bons écrivains, les puristes et les gens de goût, en cherchant à contenir le flot des néologismes que viennent grossir constamment des apports de provenance diverse et parfois assez douteuse, exercent un contrôle utile sur l'évolution de notre parler. Quant à nous, qui avons déjà tant de mal à nous exprimer à peu près correctement, mieux vaut nous ranger résolument du

côté des modérateurs. Nous ne pouvons nous payer le luxe d'accepter sans examen toutes les nouveautés et tous les snobismes. Il appartient chez nous à une élite de les filtrer avant de les introduire dans la conversation, afin d'empêcher notre langue de dégénérer.

Déjà, dans les milieux urbains minés par l'anglicisme, le vocabulaire et la syntaxe perdent peu à peu leur précision et se délayent dans un magma où l'on ne reconnaît plus rien. Il serait chimérique d'espérer que cette mixture enfantera un nouveau parler, comme jadis le latin en décomposition engendra les langues romanes. Ainsi que le fait observer Louvigny de Montigny, « le Canada français, qu'on le veuille ou non, est une colonie linguistique de la France, comme le sont tous les pays du monde où l'on parle français; et pour prospérer dans leur langue, ou simplement en préserver l'intégrité, toutes ces colonies doivent se tenir dans le rayonnement du foyer de la langue française, ce qui, d'ailleurs, n'empêche aucunement ces colonies linguistiques d'enrichir la langue mère et même de l'accroître de précieux apports régionaux ». J'ose espérer que nos concitoyens anglophones, sans négliger ce qu'il peut y avoir de bon chez nos voisins d'outre-frontière, s'alimenteront de préférence aux sources de la pensée et de la parlure anglaises.

La langue est d'abord un mur de défense que nous devons à tout prix conserver intact. Toute imperfection, de quelque nature qu'elle soit, est une brèche par laquelle s'infiltreront des éléments de corruption qui contaminent le français lui-même et, indirectement, tout le patrimoine des Canadiens français. La langue est, en outre, notre principal moyen d'expansion intellectuelle. Si le français doit exercer une influence en Amérique, c'est seulement dans la mesure où il sera l'expression d'une haute culture.

On oublie trop facilement que le français n'a cessé d'être la langue de la Cour d'Angleterre qu'au début du XVI^e siècle et qu'il fallut, en 1731, une loi du Parlement pour en abolir l'usage dans les textes juridiques. Chaucer, le premier grand poète à employer l'idiome nouveau, a commencé par s'inspirer de modèles français, en particulier du *Roman de la Rose*. Il a été suivi d'une multitude d'autres. A partir de la fin du XVII^e siècle, le commerce intellectuel entre l'Angleterre et la France devient incessant. Dans plusieurs poèmes anonymes figurant au début de l'*Oxford Book of English Verse*, on trouve des vers presque exclusivement formés de mots français. Exemple :
For of saynte charité.

Shakespeare, nous assure-t-on, s'est inspiré, dans *The Tempest*, du chapitre 31 des *Essais*, où Montaigne fait état de ses conversations avec un homme « qui avait demeuré douze ans en cet autre monde qui a été découvert dans notre siècle en l'endroit où Villegaignon prit terre et qu'il surnomma la *France Arctique* ». Il s'agit du Brésil, où Sébastien Cabot avait vu des cannibales, dont le nom de Caliban n'est que l'anagramme. La réputation du drame élizabethain ne fut sans doute pas aussi lente à s'établir en France que les apparences le feraient croire. Célébré par Voltaire, il devint, à l'âge romantique, le héros de la nouvelle école dont Hugo rédigea le manifeste dans la préface de *Cromwell*.

Les relations continues de part et d'autre de la Manche, les mariages franco-britanniques si fréquents dans l'aristocratie, de même que les missions diplomatiques et commerciales, devaient amorcer des contacts qui n'ont fait que se multiplier par la suite. Les Français réfugiés en Angleterre, au hasard des proscriptions et des révolutions, se firent les propagandistes de leur pays, tel Chateau-

briand, qui fut plus tard ambassadeur de Louis XVIII à Londres. Pour des raisons qui ne relevaient pas toujours de la politique, nombre d'Anglais cherchèrent asile en France. C'est aux périodes de réaction contre une tradition tyrannique ou anémiée que des avant-gardes trouvent un appui ou une inspiration chez le voisin. On n'en finirait pas de citer des exemples de compénétration des deux cultures. Hamilton, Écossais né en Irlande, devient un écrivain français, tandis que Belloc, né de père français et formé en France, se place de notre temps parmi les plus grands écrivains catholiques de langue anglaise. Swinburne, prodige de mimétisme, compose des poèmes français d'une facture impeccable. C'est en français qu'Oscar Wilde écrit d'abord sa pièce *Salomé*. On sait aussi ce qu'Alphonse Daudet doit à Dickens, et quelle influence décisive Edgar Poe a eue sur Baudelaire et sur Mallarmé. De nos jours, T. S. Eliot, prix Nobel, considéré comme le plus grand poète de langue anglaise vivant, a écrit quelques poèmes en français et traduit l'*Anabase* de St. John Perse.

L'insularisme britannique n'a jamais été le fait d'une élite anglaise, pour laquelle les voyages en Europe ont toujours représenté un complément indispensable de l'éducation. Encore plus que l'Italie ou l'Allemagne, la France a accueilli ces touristes d'avant la lettre, ces voyageurs de grand style, en quête de pâture intellectuelle plutôt que de pittoresque et de sensations faciles.

Dans le domaine de la culture, personne ne peut se vanter de ne rien devoir à personne. On est toujours le fils spirituel de quelqu'un et, dans ses ascendants, il est rare qu'on ne découvre des étrangers. Les plus grands l'admettent. Ce sont les petits, les médiocres, les malfaisants, qui le cachent ou le nient.

La France est l'héritière de Rome, qui avait hérité d'Athènes, elle-même légataire de l'Égypte et de la Mésopotamie. L'Angleterre fut dans une large mesure formée par les Normands de Guillaume. Hommes du Nord déjà romanisés par la France, ces continentaux devenus insulaires ajoutent l'apport du Midi au fonds celtique et saxon. L'Amérique recueille à son tour l'héritage méditerranéen, par l'intermédiaire de la France, de l'Angleterre, de l'Espagne et du Portugal.

On ne saurait trop répéter que les classiques grecs et latins, français et anglais, en particulier John Locke et Montesquieu, ont joué un rôle essentiel dans la formation de ces hommes qui ont fondé la République des États-Unis. Thomas Jefferson, Benjamin Franklin, Madison Hamilton, Jay, John Adams, avaient étudié Cicéron et Rollin, Platon et Voltaire. Ils ont transformé en réalité le rêve de liberté des philosophes. Franklin et Jefferson, quand ils étaient en France, envoyaient à leurs amis d'Amérique les derniers livres parus. Jefferson, président de la commission chargée de rédiger la Déclaration de l'Indépendance, qui importait de France ses vins, ses livres et ses objets d'art, a favorisé la fondation de la première chaire officielle de français à l'Université William and Mary, en Virginie. On dresse actuellement un catalogue de la bibliothèque de Jefferson. On sait qu'il annotait ses livres français. Ce Jefferson, tout pétri qu'il était de français, fut des premiers à pratiquer une politique strictement américaine opposée à la politique française et à la politique anglaise. Il est un témoignage. Il prouve qu'on peut s'alimenter d'une pensée étrangère tout en restant soi-même libre de son choix et de son attitude. Laurier et Henri Bourassa l'ont aussi démontré, chacun à sa manière.

Peut-être serez-vous étonnés d'apprendre que c'est Molière qui fut chez nous le premier agent d'entente cordiale. Voilà, n'est-il pas vrai, un précurseur politique inattendu. Après le Traité de Paris de 1763, qui cédait le Canada à l'Angleterre, les officiers anglais établirent une garnison à Montréal. Plusieurs de ces officiers parlaient parfaitement le français. Ils étaient jeunes et cultivés. Ils avaient le goût de l'art dramatique que le célèbre acteur David Garrick avait répandu en Angleterre. Or Garrick, de son vrai nom Le Garrigue, était le petit-fils d'un huguenot français qui aimait le théâtre français et attirait à Londres des comédiens de Paris, essayant ainsi de créer une amnistie, un rapprochement culturel entre les deux grandes puissances rivales. Il disait : « Londres est bon pour les Anglais, mais Paris l'est pour tout le monde ». Les officiers anglais qui se trouvaient à Montréal imitaient ainsi Garrick pour s'attirer les sympathies canadiennes françaises.

Ils organisèrent un théâtre d'amateurs, un théâtre de société, où ils jouaient entre hommes, comme on le faisait sous le règne d'Élisabeth. Le capitaine William était metteur en scène. C'est ainsi que les jeunes Canadiennes et leurs « cavaliers » furent invités aux représentations du *Médecin malgré Lui* et du *Bourgeois Gentilhomme*.

Les deux langues officielles du Canada ont des ressemblances, et se frôlent d'assez près pour échanger, au hasard des rencontres, des vocables et des tournures qu'elles ont tôt fait de s'approprier. À cause de circonstances politiques, et parce qu'il s'est formé plus tard, l'anglais a emprunté au français certains caractères analytiques qui le distinguent des idiomes germaniques auxquels il s'apparente, ainsi que des mots qu'il a adaptés à son usage.

Toujours très correct en affaires, il a souvent remboursé sa dette avec usure, rendant à notre langue, chargé d'un sens nouveau et dans une toilette exotique, un vocable qu'il lui avait pris autrefois.

Il y a une quinzaine d'années, par exemple, le mot « rayonne » s'est répandu en France avec le tissu qu'il désigne. Or, ce tissu est une invention française introduite aux États-Unis sous le nom de « rayon », que les Américains prononcèrent en faisant entendre l'n final. Bientôt, l'industrie américaine lança le nouveau tissu sur le marché français, qui prit le mot avec sa forme orale américaine : « rayon » devint « rayonne » en changeant en même temps de genre. On appelait autrefois « bougette » un petit sac de voyage en cuir. Les Anglais en ont fait le mot « budget » pour désigner le revenu de l'État. « Tunnel » qui signifie un passage souterrain ou sous-marin, vient de « tonnelle », treillage en berceau recouvert de verdure. « Humour », dans l'acception de veine comique ou de gaîté d'imagination, reprend un sens atténué d' « humeur », celui d'originalité facétieuse.

Ce qui dépare nos discours, ce n'est pas tant l'abus des termes anglais que la charpente anglaise où ils s'enca-drent trop souvent. Une phrase française est une architecture, où la disposition des matériaux est aussi importante que leur qualité.

En dépit de tout ce qu'elles se doivent l'une à l'autre, les langues française et anglaise répondent au génie de deux peuples bien différents. Le Français tend à élaborer des systèmes qui lui permettent de dominer les choses et les événements. L'Anglais, au contraire, répugne aux questions tranchées, aux gestes décisifs, aux formules nettes. Sa grande habileté d'administrateur tient à ce qu'il se laisse guider par un instinct sûr de ses intérêts. Il règle chaque

problème à la lumière des circonstances, sans se préoccuper des contradictions et des volte-face. Il en juge sur le témoignage des faits et sur des considérations pratiques. À cet égard, il rappelle un peu cet architecte marocain du *Prince Jaffar* à qui un commissaire français des Travaux publics demandait de lui montrer le plan d'une maison en construction, et à qui Georges Duhamel prête cette réponse : « Le plan, quel plan ? Comment veux-tu que le plan soit déjà fait, la maison n'est pas encore finie. »

Le célèbre architecte Christopher Wren tenait compte, dans le plan de ses églises, de la portée de la voix; il affirmait que s'il avait bâti en France, il aurait donné plus d'ampleur à ses constructions, « les qualités de la langue française étant telles qu'on entend avec plus de netteté et de plus loin ». Sur le papier, la syntaxe du français apparaît plus rigoureuse et plus analytique; en effet, quiconque a traduit dans notre langue un texte anglais sait que la version est souvent plus longue que l'original. « Le français, dit Ferdinand Brunot, est d'une logique si exigeante qu'il fait figure, jusque dans la traduction la plus serrée, de véritable commentaire ».

Buffon, paraît-il, mettait pour écrire des manchettes de dentelles, afin de préserver l'élégance de ses phrases. Le français, au vrai, ne s'accommode pas du débraillé. Il laisse aux autres la bonne franquette et le style en *manches de chemise*. Lui, il garde toujours le frac. L'anglais ne fait pas tant de façons. Le vague et le flou lui sont coutumiers. Il saisit d'ordinaire à demi-mot, ou se contente d'approximations. Le concept que renferment les temps anglais se sent plus confusément qu'il ne s'énonce clairement. Il y a autour de certains mots comme un cercle lunaire.

Le penchant des Anglais à rester en deça de leurs pensées ou de leurs sentiments, leur répugnance à discuter dans l'abstrait, peuvent aisément dérouter des Français friands de dialectique et manieurs d'idées. Les Anglais, pour la plupart, ne sont pas de bons orateurs, mais ils parlent souvent avec aisance et agrément. Dans toutes les classes, on trouve une proportion assez élevée d'hommes et de femmes qui n'éprouvent aucun embarras à prendre la parole en public, et se mettent facilement au diapason d'une réunion. L'auditoire ne s'attend pas, en effet, qu'on lui présente une pièce montée, il demande seulement qu'on lui parle sans façon et sans rhétorique.

Le célèbre Disraeli, grand écrivain et grand homme d'État, était admiré pour l'ennui profond que dégageaient ses discours. Les Anglais redoutent l'éloquence qui leur semble une astuce indigne de celui qui défend une bonne cause. Ils se sont longtemps méfiés de Churchill, qu'ils jugeaient trop disert et trop brillant. Ils admirent l'éloquence comme un art, mais s'en méfient comme d'un artifice. Nos concitoyens de langue anglaise ressentent un malaise analogue devant nos beaux parleurs. Voilà pourquoi, à la Chambre des Communes, les jeunes députés qui se lancent dans de belles envolées à la française font les délices de la galerie, mais risquent de s'aliéner leurs collègues anglophones, qui se tiennent sur leurs gardes. Les apprêts et les frais de style appellent d'ordinaire chez eux la même réflexion que celle de la Reine dans *Hamlet* : « La dame, en vérité, proteste trop de ses sentiments ». Nos « grands » orateurs ne brillaient pas comme tels à Ottawa.

La langue, c'est l'expression intellectuelle de l'âme : *Oratio, vultus animi*, disait Sénèque. Elle reproduit les façons d'être et de penser d'une société. Elle est le signe

d'une nationalité, son bien le plus âprement défendu, le ciment le plus durable entre les familles qui la composent. Pour exprimer une pensée, pour traduire un esprit ethnique ou national, il faut un instrument perfectionné par le travail ininterrompu des générations. Avec les années et les siècles, cet instrument finit par s'adapter si justement aux habitudes intellectuelles d'un peuple que ce peuple ne peut plus s'en passer quand il veut communiquer sa pensée dans toute sa vigueur et son originalité.

Sans les mots, les opérations de l'esprit seraient entravées, sinon impossibles. Ils influent sur la formation et l'évolution des idées, qu'ils permettent de fixer, d'agencer dans le jugement et de combiner dans le raisonnement. Ce sont des outils qui servent, dans des mains malhabiles, à façonner des ouvrages grossiers, mais qui permettent à des artistes authentiques de créer des chefs-d'œuvre.

La langue maternelle est un moule où la pensée se coule à mesure qu'elle se forme. Les mots accourent sur les lèvres et prennent leur place au premier signal, comme des serviteurs bien stylés. Ce n'est que dans sa propre langue qu'un homme peut s'exprimer sans contrainte et sans crainte de se trahir. Seule la connaissance de sa langue maternelle lui permettra de la comparer avec une langue seconde et d'éviter le péril de mélanger les idiomes de l'une et de l'autre, de parler les deux langues simultanément, c'est-à-dire de n'en parler aucune convenablement.

Les mots se présentent enveloppés d'une atmosphère émanant des associations d'idées qui d'habitude les accompagnent : le mot *foreigner* a le sens d'étranger en anglais, mais il est loin d'être superposable à notre mot. « Foreigner » a un sens péjoratif. Dans la bouche du peuple anglais, il appelle spontanément l'épithète *bloody*, tandis qu'en français l'adjectif qu'on associe instinctivement à

étranger est *noble*. Hélas ! en « canayen », l'adjectif qu'on lui accole, c'est *maudit*. De même, le mot *fatherland* n'évoquera pas, chez des Anglais, les mêmes résonances que son équivalent « patrie » dans des cœurs français. D'un maniement plus délicat encore sont les sosies que Deroquigny appelle les « faux amis » et qui désignent dans les deux langues, sous un même visage, des réalités différentes.

Votre fille vient d'obtenir une belle situation : vous voulez en informer un ami anglais, vous lui écrivez : *My daughter has secured a good situation*. Il ne manquera pas de conclure que mademoiselle votre fille est cuisinière ou femme de chambre, le mot *situation* en anglais s'appliquant uniquement aux domestiques. Mais si cette aimable personne est véritablement fille de cuisine, elle sera aussi ridicule en parlant de son *salary (wages)* que le serait un chiffonnier en parlant de ses honoraires. Combien souvent n'entendons-nous pas cependant des fonctionnaires parler de leur salaire, qui est un traitement, des ouvriers se vanter de leurs gages, qui sont un salaire, et des bonnes de leurs appointements, qui sont des rendez-vous.

Lorsque des homonymes ont dans les deux langues les mêmes significations, il arrive que certaines de celles-ci sont plus courantes dans un idiome que dans l'autre. Ainsi, dans ce verset de la Bible anglicane, *Behold how good and pleasant it is for brethren to dwell together in unity*, le mot *unity* revêt son sens le plus commun de bon accord et d'harmonie. Nous disons de même qu'entre des frères il y a souvent « unité » de sentiments. En français, pourtant, « unité » désigne plus fréquemment l'unicité, le caractère de ce qui est un, sans parties, tout d'une pièce, d'un seul tenant. Voilà pourquoi il n'est pas toujours facile de préciser ce qu'entendent par *National Unity* les parlementaires et les tribuns populaires qui font claquer ces

mots comme un drapeau au vent. Dans le même contexte, ils passent insensiblement du plan de la bonne entente entre les nationalités et les régions à celui de l'indivisibilité politique, de la centralisation administrative et du conformisme social. Sous cette expression vague, même lorsqu'elle est prise dans son acception la plus large de compréhension, de tolérance et d'affection, il se glisse parfois un souhait inassouvi d'uniformité et de nivellement, contraire à l'esprit de la Confédération. Tant de ces mots-clés sont devenus des passe-partout, qu'on ne sait plus où débouchent les portes qu'ils ouvrent. Dans un pays où la dualité des coutumes et des langues est reconnue et garantie, la devise *One country, one flag, one language*, qui eut naguère assez de vogue, méritait de tomber dans le décri public, puisqu'au jeu délicat de la démocratie elle tendait à substituer le simplisme et la rigidité totalitaires.

Les deux principaux groupes ethniques de notre pays ont des droits naturels à enrichir leurs cultures respectives. Nos souverains, nos gouverneurs généraux, nos dirigeants l'ont proclamé. L'immigration, malgré les problèmes d'adaptation qu'elle pose, ne devrait pas modifier le caractère dualiste de notre civilisation. N'est-il pas normal que les Canadiens français et anglais, où qu'ils se trouvent au Canada, revendiquent la libre expression de leur culture ? Il va de soi qu'on ne peut pas laisser la même faculté à tous les autres groupes linguistiques, à l'intérieur de nos frontières, qui doivent s'agréger à l'un ou à l'autre des deux groupes principaux. Autrement, il n'y aurait plus dualité mais pluralité de cultures.

Si la différence de langue n'est pas le seul facteur de division au Canada, elle est un obstacle majeur à l'entente amicale. Je note avec plaisir que plusieurs de mes amis, justement fiers de leur ascendance anglo-saxonne,

ont appris le français et se flattent de le parler. La vogue croissante des cours de langue où affluent durant les vacances collégiens et étudiants, laisse prévoir des échanges de plus en plus nombreux et utiles entre les groupes anglais et français. Et les échanges d'enfants entre familles de l'Ontario et du Québec autorisent de sérieux espoirs. La facilité d'élocution que ces jeunes gens ont acquise en peu de temps montre que l'élément britannique n'est pas absolument réfractaire au français.

Je n'oserais prétendre que les Canadiens français soient mieux doués pour les langues. Une telle affirmation sent trop l'*arrogance intellectuelle*, défaut que les Anglais reprochent à leurs amis d'outre-Manche, et dont nous ne sommes pas absolument exempts. S'il dénote de l'application et de la souplesse d'esprit, le bilinguisme indique davantage le désir de connaître le point de vue des autres Canadiens.

Chez nos concitoyens de souche anglo-saxonne, ce désir, qui existe sans doute, n'a pas l'occasion de se réaliser ou se trouve étouffé par l'éducation. Dans mes voyages à travers le Canada, je me suis souvent demandé pourquoi un si grand nombre d'anglophones affectent sur ce chapitre une *ignorance* aussi *arrogante*. Timidité ? *Inferiority complex* ? Alors qu'en d'autres pays tout le monde se flatte d'avoir des connaissances, on met ici sa coquetterie à montrer qu'on n'en a pas. Souvent, la réponse à une question courtoise est un sec *I don't speak French*, sur un ton qui va de la dignité offensée à la rage contenue, comme si l'intéressé se sentait soupçonné de cacher une maladie honteuse.

Dans bien des cas, l'ignorance du français s'explique par l'excès d'enseignement livresque et le manque de

pratique, tandis que notre connaissance imparfaite de l'anglais s'explique par l'excès de pratique et le manque d'enseignement livresque. Si les moyens d'apprendre étaient à la portée de tous, quelle personne raisonnable demeurerait unilingue dans un pays bilingue ? Il y a sûrement quelque chose qui cloche dans nos programmes et dans nos méthodes, pour ne pas dire dans nos cerveaux. Je connais un grand nombre d'agents du service extérieur, relevant de divers ministères fédéraux, qui acquièrent de poste en poste une nouvelle langue tous les trois ou quatre ans. Ces fonctionnaires n'ont pas d'aptitudes spéciales; ils sont animés par un intérêt véritable et une bonne volonté persévérante. J'ose espérer qu'un jour viendra où nos diplômés d'écoles secondaires, de collèges et d'universités ne seront pas incapables, après de nombreuses années d'étude, de s'exprimer correctement dans les deux langues officielles du pays. Tout Canadien qui veut vraiment comprendre sa patrie devrait considérer la connaissance du français et de l'anglais comme aussi importante que celle de l'histoire et de la géographie du Canada.

L'anglais ne devrait pas être prisé uniquement pour son utilité ni le français à titre d'aimable superflu, de talent de société. Les deux langues sont, au Canada et d'ailleurs dans tout autre pays, des sources de progrès intellectuel. Je souhaite aussi vivement voir les anglophones apprendre le français que je souhaite voir nos francophones apprendre l'anglais, non seulement pour écarter la suspicion et les malentendus dans leurs échanges quotidiens, mais pour que les uns et les autres puissent mieux pénétrer les raisons profondes de leurs attitudes et de leurs actes réciproques. Nous nous devons à nous-mêmes de faire cet effort et nous le devons à notre pays. Tant que

l'intérêt personnel ne diffère pas du bien public, le corps social n'a pas à craindre de troubles intérieurs. Nous sommes liés par un intérêt commun et par la conscience que nous avons, ou devrions avoir de cet intérêt commun. La dualité fondamentale de notre pays ne doit susciter ni méfiance ni suspicion, pourvu que les problèmes qu'elle soulève soient examinés dans un esprit de compréhension et de collaboration. Selon Marc-Aurèle, cet empereur romain qui écrivait en grec, « nous sommes nés pour la coopération, comme le sont les pieds, les mains, les paupières, les mâchoires inférieure et supérieure ».

Nous tentons, au Canada, une expérience de portée universelle en réunissant dans un cadre politique modèle des peuples de traditions et de vues diverses, qui n'ont jamais auparavant et nulle part ailleurs vécu ensemble dans l'harmonie. N'oublions pas que le succès de cette entreprise peut servir d'exemple à un monde contre lui-même divisé.

Parce que la langue est à la fois le véhicule et l'instrument de la pensée, il est nécessaire de préserver son intégrité. Nous risquerions, à méconnaître ses règles, de fausser le mécanisme de l'esprit et d'en compromettre l'équilibre.

En conclusion, je rappellerai le discours que Rivarol prononçait, en 1783, sur l'universalité de la langue française : « Le génie des langues et le caractère des peuples se suivent d'un même pas; je dois dire aussi que les langues se mêlent entre elles comme les peuples; qu'après avoir été obscures comme eux, elles s'élèvent et s'ennoblissent avec eux; une langue riche ne fut jamais celle d'un peuple ignorant et pauvre. Mais, si les langues sont comme les nations, il est encore très vrai que les mots sont comme les hommes. »

Retenons cette comparaison. Les nations ne valent que par les hommes qui les composent. C'est ici qu'il faut appliquer le conseil de saint Paul : « Le monde serait meilleur si vous l'étiez vous-même ».

Notre langue serait meilleure si nous nous appliquions à la connaître mieux, à la mieux respecter et à la mieux employer. C'est en ce faisant que, chaque jour, nous proclamerons que nous sommes d'un peuple riche et prospère, que notre richesse matérielle s'accompagne de prospérité spirituelle et que, chez nous, l'esprit commande à la matière.

LE FRANÇAIS DANS LA VIE CANADIENNE

PENDANT près de deux siècles, l'idée de survivance a pesé sur la pensée comme sur le comportement des Canadiens français. Durant cette longue attente, où patiemment ils ramassaient leurs forces, elle a servi sans doute à les ancrer dans leur volonté de tenir contre vents et marées. Le temps est venu de larguer les amarres et de reprendre le large.

Survivre, c'est subsister après la ruine ou après la mort. Il ne s'agit plus pour nous de nous arc-bouter dans une attitude défensive, comme si quelque fatalité nous avait condamnés à traîner une existence moribonde, il s'agit de vivre en pleine clarté.

Le cardinal Pacelli, devenu Sa Sainteté le pape Pie XII, déclarait dans la chaire de Notre-Dame de Paris, le 13 juillet 1937 : "Les peuples, comme les individus, ont aussi leur vocation providentielle; comme les individus, ils sont prospères ou misérables, ils rayonnent ou demeurent obscurs, selon qu'ils sont dociles ou rebelles à

leur vocation". Dans ce continent que nos pères ont évangélisé et humanisé, nous sommes appelés à répandre les lumières de la religion chrétienne et de la raison française. Nous ne trahirons pas cette haute mission tant que nous resterons dignes de notre lignée.

Nous n'avons pas à nous faire pardonner notre présence dans un Canada que nous avons par deux fois défendu contre l'invasion des Américains et qui, sans nous, se trouverait aujourd'hui mal armé contre leurs envahissements pacifiques. A la différence des États-Unis, notre nation, suivant la définition du premier ministre, M. Saint-Laurent, "est basée sur l'association, à titre d'égaux, des descendants de deux grandes races". Contester cette dualité essentielle, affaiblir l'un des partenaires ou entraver son épanouissement, c'est ébranler les fondements mêmes du pays.

Si nous voulons nous montrer tels que nous sommes, il faut que notre ascendance continue de commander nos attitudes et nos entreprises. Pourtant, au lieu de nous laisser fasciner par notre brillant passé, fixons notre regard sur l'avenir où ses rayons se projettent en nimbant l'ombre de notre grandeur future. Ainsi que l'observait justement Chateaubriand : "On compte ses ancêtres quand on ne compte plus". Pour avancer sûrement dans des chemins inconnus, il faut cesser de marcher à reculons. Tels devraient être les thèmes de nos réflexions, en cette veille de renaissance, où nous avons cessé de survivre pour recommencer à vivre.

Si notre survivance peut être considérée, à maints égards, comme un simple phénomène biologique, notre vie doit dépasser le plan végétatif. Le "miracle canadien", si tant est qu'il en existe un, ne s'explique pas par la progression géométrique des naissances, où certains ont voulu

voir une "revanche des berceaux". C'est moins le nombre des nouveau-nés qui nous venge que celui des âmes bien nées.

Notre pays eût-il été peuplé au début par quelque tribu asiatique ou européenne, il y aurait lieu de s'étonner devant la durée de ces ilotes au sein d'une société supérieure constituée et imposée par des conquérants. Cette survivance d'une nationalité inférieure tiendrait vraiment du prodige. Elle serait d'ailleurs à déplorer, puisqu'elle deviendrait une cause de discorde et de stagnation. Mais, tout au contraire, les premiers colons venus au Canada étaient des Français du Grand Siècle et du Siècle des Lumières, et ils transplantèrent dans notre sol une religion universelle et l'une des plus admirables civilisations de l'histoire. A moins de "grands dérangements" répétés et destructeurs, d'hécatombes génocides, cette religion et cette civilisation devaient se perpétuer à cause de leur puissance de rayonnement.

Il va sans dire que, parmi les anciens Canadiens, les hommes de lettres ou de science, les administrateurs, les banquiers, les armateurs, les négociants, les officiers de carrière, les nobles et les clercs formaient une aristocratie peu nombreuse. Cependant, quand tout ce beau monde, ou peu s'en faut, se fut embarqué pour la France après la guerre de Sept ans, les petits, les obscurs, les sans-grade, qui choisirent de demeurer ici avec leurs prêtres, ne se tinrent pas pour battus, car l'essentiel de leurs biens était sauf : leur religion et leur culture. Leur courage intact s'alimentait à la même source que celui des bâtisseurs de la patrie : une ferme confiance en Dieu, dans le pays et en eux-mêmes. Le vrai miracle, ce fut leur foi et leur volonté.

Nous n'avons certes pas renié la foi de nos pères, et chaque jour le Canada ouvre à nos yeux des perspectives que nos pères n'avaient pas soupçonnées. Pourtant, notre démarche est parfois hésitante. Nous manquons souvent d'assurance devant les tâches quotidiennes. Débordés par la marée anglo-américaine, nous semblons désemparés. Dans les centres importants, l'anglicisme corrompt notre parler; l'anglais le supplante même graduellement, non seulement dans les affaires, mais encore dans maint foyer. Nous assistons au spectacle atterrant de nos fils qui, par snobisme, par goût du facile ou du commode, dilapident le legs que quinze générations ont protégé et augmenté au prix de luttes parfois sanglantes.

Ces défections, heureusement, ne prennent pas une ampleur alarmante, mais chacune n'en amoindrit pas moins la cohésion et les virtualités de notre groupe. Nous sommes responsables les uns des autres. Ne pourrait-on pas dire qu'il existe une espèce de communion des saints sur le plan purement temporel ? La famille entière souffre des lâchetés de quelqu'un de ses membres. Il n'y a pas d'apostasie vénielle. De telles capitulations seraient inexplicables si nous comprenions la valeur du français en soi et les avantages qu'il nous offre dans notre pays et dans le monde.

Notre langue n'est pas un dialecte informe, l'un de ces patois qui confinent l'intelligence et la rendent inapte à communiquer avec l'extérieur. Elle est l'apanage des élites, dans tous les coins de l'univers. Ses lettres de noblesse datent du temps où elle a été choisie pour succéder au latin comme langue de culture.

Le français se distingue par la netteté, la précision et la grâce. L'esprit français, comme le grec, aime à décomposer la réalité qu'il considère. Il s'efforce de mettre de

l'ordre en toutes choses. Dans son aversion instinctive pour l'exubérance et l'emphase, il s'en tient aux mots nécessaires. La langue française est ardue par son extrême sobriété, mais sa forme rigoureuse épouse étroitement la pensée. Son vocabulaire abstrait la rend éminemment propre à exprimer les idées. Écrire en français veut souvent dire raison garder, même si l'on a le cœur lourd. Sa riche littérature mise à part, l'anglais doit sa grande popularité à l'influence économique et politique de la Grande-Bretagne naguère et surtout, aujourd'hui, des États-Unis. Le français, au contraire, tient sa prééminence de l'éclatante tradition intellectuelle de la France. Si l'on ne devait tenir compte que des besoins commerciaux, l'étude du français serait sans doute moins utile. Il serait d'ailleurs aussi inutile de connaître l'anglais de Shakespeare, de Dickens ou de Chesterton. Il suffirait d'apprendre une langue algébrique, quelque "espéranto", voire ce "*basic English*" qui n'est qu'un nouveau sabir.

Unissant nos efforts à ceux de nos concitoyens anglophones, nous avons contribué à l'enrichissement de notre pays. Si une telle collaboration peut être fructueuse dans l'exploitation des ressources matérielles, elle ne saurait se transposer dans l'exploitation des ressources spirituelles de la nation. Chacun des groupes constituants, livré à lui-même, ne peut compter que sur sa propre vitalité pour atteindre son épanouissement. C'est précisément parce que les Canadiens français ont l'obligation de faire profiter pleinement le Canada de leurs propres richesses spirituelles qu'ils doivent former une famille consciente d'elle-même et capable de témoigner de ce qu'elle est.

Notre méthodique industrie imprimera aux produits achevés de notre éducation une marque qui les fera rechercher. Ne nous sommes-nous pas contentés trop souvent de

cerveaux mal dégrossis ou de dons semi-ouvrés, d'incompétences ombrageuses ou d'impuissances résignées ?

Le travail raisonnable et régulier, le *labor improbus* de Virgile, même s'il ne porte pas toujours un fruit parfait, qui est une grâce couronnant la nature façonnée, reste la voie intermédiaire et indispensable entre l'épi sauvage et l'épi cultivé.

Notre rôle dans la croissance du Canada est analogue à celui des Étrusques dans la péninsule italique. Premiers possesseurs du sol, ils donnèrent à la Rome naissante des dieux, des rois, des législateurs, des chefs militaires, des artistes et des artisans. C'est chez eux que les Romains puisèrent une tradition nationale. Plus heureux que ces précurseurs, nous n'avons pas perdu notre identité en nous intégrant dans un vaste ensemble politique.

Les Anglais ont apporté à notre pays le droit coutumier, les institutions parlementaires, la paix, la prospérité et les bienfaits d'une démocratie policée. Nous leur avons payé notre dette avec usure; à plus d'un titre, nous sommes même devenus leurs créanciers. Ils ont fourni un cadre, nous avons fourni un patrimoine. À peu près tous les signes distinctifs de la nation ne viennent-ils pas de nous ? Ce sont nos hymnes, nos chansons, nos légendes, nos coutumes, nos arts, notre artisanat, même notre cuisine qui lui composent une physionomie particulière. C'est surtout à ces traits que l'étranger reconnaît le Canada. Nous avons l'air, la contenance, les manières, les gestes, les réflexes d'un peuple autochtone.

Pourquoi nos concitoyens anglo-canadiens auraient-ils l'impression de se montrer généreux en favorisant notre expansion, lorsqu'ils n'ont rien à offrir pour suppléer ce que notre pays perdrait par l'affaiblissement ou la dis-

parition du groupe canadien français ? Notre apport demeure nécessaire, irremplaçable. Il n'entre ni entêtement ni bouderie dans notre résolution de rester nous-mêmes. Alors que les idées et les mœurs tendent à se banaliser, il est bon que nous préservions ce qui fait notre originalité.

Nous formerons un groupe d'autant plus respectable qu'il sera moins incolore et moins insonore. Nous tenons à honneur de demeurer exceptionnels dans une ambiance niveleuse. Tâchons cependant de nous singulariser par notre excellence, plutôt que par nos lacunes, car notre supériorité ne sera que d'ordre qualitatif. À cette heure où sévit la force du nombre et de la matière, ce n'est pas par le seule puissance économique ou démographique qu'il nous est possible d'exercer un ascendant sur notre pays; c'est surtout par l'esprit.

Notre ère est celle de la circulation des hommes et de la pensée, celle aussi de la diffusion des idiomes prépondérants. Il ne suffit pas de pouvoir transmettre instantanément la parole autour du globe, encore faut-il qu'elle soit intelligible. La promotion des deux langues qui possèdent au plus haut degré un caractère d'universalité est peut-être l'un des seuls moyens dont nous disposons pour doter nos contemporains d'un instrument de compréhension.

Depuis la première Grande Guerre, le français et l'anglais ont été officiellement reconnus comme les deux principales langues internationales, d'abord par le Société des Nations, puis par l'Organisation des Nations Unies et ses institutions spécialisées, ainsi que par d'autres associations comme l'Organisation du Traité de l'Atlantique-Nord et le Conseil de l'Europe.

Savons-nous apprécier le fait qu'on parle à Ottawa les mêmes langues qu'à Paris, Bruxelles, Luxembourg,

Berne, Londres, Washington, Canberra, Colombo, Nouvelle-Delhi, Wellington, Karachi, Pretoria et Dublin ? Ces deux langues de base de la civilisation occidentale sont entendues dans la plupart des autres capitales. Pourquoi laisserions-nous se fausser ou se perdre ces clés qui nous ouvrent partout les intelligences et les cœurs ?

À tous les niveaux de la population, mais surtout au sein des classes les plus influentes, un revirement en notre faveur se dessine surtout depuis un vingtaine d'années. La traduction a cessé d'être un fief québécois. De grandes agences de presse, comme la *Canadian Press* et la *British United Press*, ont maintenant des services d'information en français. Dans les écoles secondaires et les universités, notre langue jouit d'une vogue croissante, les échanges d'étudiants se multiplient entre les maisons du Québec et celles des autres provinces, et notre enseignement, naguère décrié, est maintenant l'objet d'appréciations élogieuses.

Aux fêtes du centenaire de l'Université Laval, des représentants de toutes les universités anglo-canadiennes ont voulu rendre hommage à la culture française en soulignant les bienfaits qu'elle procure au Canada. À cette occasion, le gouverneur général M. Massey, déclarait : "Pour nous, cependant, Laval n'est pas seulement une citadelle avancée de l'esprit; c'est aussi un pont, bâti par des gens à l'esprit civique large et constructif, reliant entre elles deux cultures dont les différences pourtant réelles ne parviennent pas à faire oublier la source commune. Que sont les traditions culturelles française et anglo-saxonne sinon des branches distinctes du même vieil arbre dont les racines plongent jusqu'en les terres fécondes du moyen âge ? Elles représentent des courants de pensée et de sentiments auxquels l'histoire a certes donné des formes diverses, mais qu'il suffit de remonter de quelques

siècles à peine pour retrouver la source commune à laquelle ils s'alimentent."

Si les deux cultures dont s'enorgueillit le Canada ont une origine commune, elles se sont profondément modifiées au cours des âges et répondent à des tempéraments opposés. La ténacité et le sens pratique des Anglo-Saxons font pendant à l'agilité d'esprit et à la logique des Français. L'orgueil de race des premiers et leur tendance à serrer les coudes devant tout ce qui n'appartient pas au clan est tempéré par l'amour de la liberté et l'autonomie du *home*. L'indépendance des autres, leur individualisme irréductible trouve son contrepoids dans leur sociabilité.

N'est-il pas souhaitable que les oppositions que présentent des caractères si différents et par là même complémentaires aillent s'atténuant, afin que peu à peu, sans que quiconque sacrifie quoi que ce soit de son héritage, se constitue un type canadien, riche des trésors accumulés par les descendants de deux grands peuples qui se méprennent encore trop souvent sur leur parenté profonde? Ainsi pourraient se nouer, au delà des visages et des voix, des liens de fraternité et d'amitié civique, pour former la trame de notre destin commun, cette étoffe du pays qui devrait être non pas un tissu monochrome, mais une moire où chatoie le double reflet de l'âme canadienne.

Parmi les penseurs du dehors qui ont manifesté une sympathie éclairée à notre endroit, nul ne s'est exprimé aussi nettement que notre ancien gouverneur général, Lord Tweedsmuir. Il affirmait en 1937, au sujet du Canada: "J'aime à penser qu'il est d'une façon éminente, avec ses citoyens anglais et français, le gardien de la grande tradition méditerranéenne qui descend de la Grèce et de Rome, et qu'il doit s'adapter aux besoins d'un monde nouveau. Je souhaite qu'il préserve son individualité marquée,

qui est un avantage inestimable, non seulement pour lui-même, mais pour le pays voisin. Il y a plus d'espoir que la collaboration soit effective entre des peuples qui ne sont pas trop semblables, mais qui comprennent et qui respectent leurs vigoureuses particularités ».

Si le Canada est devenu rapidement l'une des puissances avec qui il faut compter, c'est sans doute d'abord à cause du génie d'organisation des Anglais. Mais c'est à nous également, dans une large mesure, qu'il doit sa stabilité, son réalisme, son sens chrétien, ainsi que la plupart des caractères qui l'ont empêché naguère de se dissoudre dans l'empire britannique et qui le distinguent à présent des États-Unis. La communauté d'intérêts, la parité du genre de vie portent tout naturellement l'élément anglo-saxon vers ses congénères d'outre-frontière. La seule barrière réelle entre les deux pays, c'est la différence des cultures. Tant que notre nation restera biethnique et bilingue, le quarante-cinquième parallèle ne sera pas une ligne purement théorique.

Sans doute, les racines du langage plongent dans le fond de la personnalité humaine. Même si nous parlons plusieurs langues avec facilité, c'est dans une seule que peut se faire l'unité de l'être intellectuel. Nous nous voyons nous-mêmes d'une façon différente selon que nous sondons notre pensée intime au moyen du français ou dans une autre langue. Baudelaire a traduit Poe, mais si Poe avait parlé français, il aurait peut-être dit autre chose.

Si paradoxal que cela puisse paraître, l'étude d'une langue seconde peut favoriser la maîtrise de la langue maternelle, en présentant des points de comparaison et en stimulant la réflexion sur le vocabulaire et la syntaxe. Dans son rapport de gestion, le président de l'Université de Toronto, M. Sidney Smith, a soutenu l'an dernier que

l'enseignement préuniversitaire d'une langue seconde serait le moyen le plus facile et le plus efficace de rendre l'usage de l'anglais plus correct et plus précis. Une délibération en ce sens a été prise récemment par quelque trois cents éducateurs américains réunis à Washington sous les auspices du *United States Office of Education*.

Dans un mémoire de la Société royale, Léon Lorrain reprenait l'an dernier la même idée : "L'étude systématique de la grammaire anglaise et d'ouvrages de linguistique exposant les différences essentielles que présentent le français et l'anglais permettrait sans doute au professeur de donner plus d'efficacité à ses leçons et à ses explications, ainsi qu'à la correction et aux commentaires des exercices et des devoirs. Ainsi serait-il mieux en mesure de remplir sa tâche, que complique la nécessité dans laquelle il se trouve de dépouiller de ses anglicismes la langue de ses élèves et de leur inculquer le génie du français."

Il serait désavantageux pour notre pays de le diviser en territoires réservés à une seule langue ou en territoires bilingues où l'on continuerait à se battre pour empêcher le bilinguisme de s'affirmer. Cet esprit territorialiste fait naître, depuis très longtemps, des conflits qu'on essaie de résoudre autrement que par le jeu de la liberté. Ne serait-il pas préférable de laisser les deux formes de notre culture nationale rivaliser librement sans leur assigner de territoires délimités ? Le bilinguisme devrait être l'honneur de notre pays et la rançon de notre double fidélité.

Même lorsque les réactions des Canadiens français et des Anglo-Canadiens semblent coïncider en surface, elles sont d'inspiration différente. L'attachement à la Couronne, s'il est aussi profond chez nous que chez nos concitoyens anglophones, ne procède pas des mêmes motifs. Notre monarchisme, tout abstrait et généralement dénué

d'émotion, voit dans les maisons de Windsor, de Saxe-Cobourg et de Hanovre, qui ont régné sur nous d'aussi loin que les Bourbons, moins le symbole d'une gloire impériale que le gage rassurant d'une autorité dégagée de la cabale et de l'intrigue, juste et paternelle. Pour nous, ces souverains d'outre-mer ne représentent pas la nation, ils se placent au-dessus d'elle. C'est le sentiment qu'exprimaient dans une lettre pastorale les archevêques et évêques de Québec, à l'occasion du jubilé de Georges V : "Pour celui qui considère d'un œil serein l'histoire de notre province depuis deux siècles, n'y a-t-il pas lieu d'admettre, selon l'évidence, qu'une miséricordieuse Providence l'a enveloppée de tendresse et qu'elle s'est servie à cette fin, nonobstant les vues et les passions humaines, du sceptre des rois d'Angleterre, lesquels nous ont couverts de leur prestige dans l'univers et nous ont ordinairement, avec des vicissitudes qu'il n'est pas dans notre dessein d'analyser, garanti des droits essentiels".

Les Canadiens français ont fini, non sans peine, par faire reconnaître le fait de leur permanence partout au Canada et les conséquences qui en découlent dans la communauté canadienne. Désormais, leur action, pour être salutaire, doit être concrète. Moins de récriminations, plus de réalisations !

Parce qu'il leur manquait le nombre, l'argent et le prestige, ils ont fait longtemps figure de parents pauvres dans la maison des ancêtres qu'ils partagent avec d'anciens adversaires, devenus leurs associés. Contraints de réclamer constamment leur dû, ils ont trouvé leur recours principal dans les décisions des tribunaux et des assemblées législatives, plus soucieux d'obtenir des déclarations de principes que de s'attirer les sympathies populaires sans lesquelles les mesures les plus équitables demeurent inopérantes.

Les textes juridiques n'ont de force qu'à condition de s'appuyer sur le concret. Les clauses des traités et les dispositions des statuts deviennent lettre morte dès qu'elles ne correspondent plus à une réalité vivante. Nos droits naturels et civiques, innés ou acquis de haute lutte, n'auront jamais de meilleurs champions que notre mérite et notre dynamisme. Les dernières résistances que l'ignorance et les préjugés nous opposent encore tomberont devant l'éloquence de nos actes plus vite que devant les arguments de nos avocats. Les raisonnements les plus logiques sont moins convaincants que l'exemple et le fait accompli. Sans renoncer aux réclamations opportunes, appliquons-nous surtout à nous concilier les volontés réfractaires et par la valeur de nos œuvres et par le crédit qu'elles nous gagneront.

Il n'est pas sage, lorsqu'on négocie, de presser son vis-à-vis au point de lui faire perdre la face afin de lui arracher des concessions auxquelles, dans un débat plus amène, il aurait peut-être consenti volontiers. Son dépit se mue aisément en rancune; au lieu de se montrer beau joueur, il en vient à marchander avec une âpreté inflexible. Nous ne gagnerons rien à traiter systématiquement les Anglo-Canadiens en adversaires plutôt qu'en collaborateurs. Nous aurions mauvaise grâce à suspecter constamment leur bonne foi. Ayons, au contraire, des gentilleses à leur endroit, afin que nos paroles portent mieux quand il nous faudra prendre un ton plus péremptoire. La grise mine est le signe de la médiocrité qui se cherche hors d'elle-même une excuse. L'homme sûr de sa force n'affiche pas une mauvaise humeur chronique.

Rien n'est irrévocable en ce monde transitoire, rien n'est moins définitif qu'une loi toujours susceptible de se modifier suivant les événements dans ses termes ou dans

son application, puisque, le plus souvent, elle vient seulement confirmer un état de choses. Pour nous rendre favorables les codes et les institutions, comptons sur nos succès et notre puissance de rayonnement plutôt que sur l'habileté de nos porte-parole dans les débats judiciaires ou politiques. S'il paraît utile de saisir toutes les occasions de plaider notre cause, il est encore plus nécessaire de nous comporter de façon que nos voisins se persuadent eux-mêmes, en nous voyant agir, que nous avons raison d'être et de durer. La seule immunité d'une minorité est sa valeur propre.

Il serait injuste de méconnaître l'influence de nos juristes et de nos hommes d'État sur l'évolution du régime britannique, dont ils surent tirer profit pour leurs compatriotes. Dès le début du XIX^e siècle, Pierre Bédard proposa, à la Chambre et dans son journal, *Le Canadien*, un système de gouvernement qui devait être accordé quarante ans plus tard; il précisa même les grandes lignes du droit constitutionnel anglais, alors qu'en Angleterre même on ne s'entendait guère sur ce sujet. Ce précurseur et d'autres qui firent la relève, comme Papineau, Lafontaine, Morin et Cartier, donnèrent l'impulsion à un vaste mouvement d'idées dont nous voyons l'aboutissement dans le Commonwealth d'aujourd'hui, où sont universellement admises les règles qu'ils s'employèrent à définir. Nous leur sommes redevables, pour une bonne part, des garanties et des privilèges que nous avons à cœur de préserver.

La consolidation de cet appareil défensif ne doit pourtant pas absorber nos énergies au point de nous induire à négliger le devoir qu'a chacun de nous de travailler à son perfectionnement et à celui des siens. L'histoire récente nous rappelle que les fortifications les plus puis-

santes ne suppléent point aux déficiences des garnisons. À quoi serviraient ces sauvegardes extérieures, si nous laissons notre substance s'effriter ? Combien de jeunes gens, lâchant la proie pour l'ombre, s'acharnent à conquérir des diplômes, des titres, des postes, des honneurs, pour s'apercevoir, à l'âge mûr, du vide intime que recouvrent ces dehors de parvenus ! Craignons de ressembler à des pauvres déguisés.

Nous a-t-on assez rebattu les oreilles de nos insuffisances ? On nous reproche d'être prolixes, prolifiques et procéduriers, friands de beaux discours et de manifestations tapageuses, peu enclins à amasser des richesses et moins sensibles que nos concitoyens aux attrait du commerce et de l'industrie. Nous ressasons nous-mêmes ces critiques et, par réaction sans doute contre les grands rhétoriciens de l'âge des revendications, nous passons volontiers du péan aux jérémiades. Au lieu de nous complaire dans ces délectations moroses, ne serions-nous pas mieux avisés de mettre tous nos soins à assurer le plein développement de nos qualités dont, à tout prendre, ces défauts ne sont que l'envers ? L'important, selon Pindare, est de "devenir ce que l'on est".

Peu importe la profession qu'on exerce, ce qui compte, c'est la manière dont on l'exerce. Il nous faut des hommes compétents dans les disciplines jusqu'ici négligées de l'administration, de l'industrie, des sciences appliquées et de l'art militaire. Soyons ingénieurs, chimistes, industriels, fonctionnaires, commerçants et soldats à la française. Qu'on devine, en nous voyant, que nous n'avons pas été coulés dans un moule anonyme. Laissons notre personnalité se refléter dans tout ce qui nous entoure, dans nos occupations, nos besognes familiares, nos relations sociales, nos repas, nos divertissements et nos jeux.

Un Anglais qui a longtemps vécu en France, Mr. Bodley, disait aux Français : "C'est en cultivant votre génie national, formé par vos aïeux, que vous maintiendrez la grandeur de votre race; ce n'est pas en le transformant, selon les ordonnances de vos empiriques anglomanes. D'ailleurs, l'imitation n'est-elle pas un signe d'infériorité?"

L'esprit français est fait d'équilibre et de mesure. Ennemi des toquades, des idéologies nébuleuses, de l'enflure et de tous les dérèglements, il incline à la modération et au bon sens. Puisse-t-il nous apprendre en tout la tempérance et la sobriété, afin que l'abstinence ne nous soit pas infligée comme une sanction, comme une mesure de rigueur ou de correction. Apprenons à nous conduire conformément à ses dictées. Joignons au savoir le savoir-vivre, cet affleurement des vertus sociales qui fait le charme de la civilisation française.

Joseph de Maistre a noté que "toute dégradation personnelle est annoncée, sur-le-champ, par une dégradation rigoureusement proportionnelle dans le langage". Parmi nos biens humains, la langue est le plus précieux. Si elle doit exercer une influence en Amérique, elle l'exercera en vertu de ses qualités intrinsèques, en même temps que de la valeur des hommes qui s'en serviront.

Sans doute avons-nous besoin de journaux, de livres, de revues, de postes de radio et de télévision, de compagnies de théâtre, pour manifester notre vie française; de lois, de règlements équitables pour la protéger; d'associations patriotiques, de cercles littéraires et scientifiques, de bibliothèques, de réunions pour l'alimenter. Mais tout cela n'est qu'accessoire et ne peut servir qu'à soutenir le travail individuel. L'important, c'est pour chaque Canadien français, de rester, volontairement et lucidement, fidèle à

lui-même. Les académies ne créent pas les poètes : elles peuvent tout au plus les reconnaître et les récompenser. Il faut franciser les cerveaux et les cœurs, avant de franciser le décor.

Quittons enfin cette posture d'éternels quémandeurs, qui nous sied mal. Sir John A. MacDonald disait en 1867 : "Il n'y a chez nous ni vainqueurs ni vaincus". Au lieu de mesurer notre importance au nombre de balayeurs que nous réussissons à introduire dans les administrations, emparons-nous des postes de commande en nous y préparant par la discipline et un labeur opiniâtre. Rappelons-nous l'exhortation que Shakespeare met dans la bouche de Brutus : "Il n'appartient pas aux hommes de commander au succès. Nous ferons mieux : nous nous montrerons dignes de lui."

Quand Pierre Boucher mourut, en 1717, il laissa à ses dix-sept enfants et à ses quatre-vingt-dix-neuf petits-enfants, un testament mémorable qui les invitait à poursuivre son œuvre de pionnier. Le Canada, leur disait-il, est un pays où l'on peut gagner honnêtement sa vie, instruire ses enfants dans les vertus et dans les sciences propres à leur état, et faire son salut en servant Dieu. Nous n'avons plus à affronter comme lui les périls de l'isolement, de la forêt, de la famine, de l'Iroquois et de l'Anglais. Nous pouvons plus facilement que lui gagner notre vie, instruire nos enfants et faire notre salut. Pourquoi faiblirions-nous à l'heure où, par un travail personnel plus intense et par une solidarité mieux comprise et mieux organisée, nous serions en mesure de nous affirmer et de réaliser le noble rêve des aïeux ?

C'est en nous employant à restaurer la confiance en Dieu et l'amitié entre les peuples que nous répondrons le mieux à notre vocation. À cet égard, l'un des historiens

les plus éminents de notre temps, Arnold Toynbee, a signalé à plusieurs reprises le rôle réservé au peuple canadien français, qu'il appelle "le peuple de l'avenir dans les Amériques". Dans un commentaire très fouillé sur les prédictions de Toynbee à notre endroit, le Père Richard Arès a montré qu'au dire de l'écrivain anglais, les peuples qui, comme le nôtre, ont conservé leur identité sans verser ni dans le nationalisme outrancier ni dans l'étatisme pourraient bien être les seuls capables d'indiquer une solution neuve au problème de l'unité du monde. En gardant notre traditionnel idéal, nous gardons les bases mêmes sur lesquelles s'est édifiée la civilisation occidentale. Bien plus, à ceux qui tentent de saper, en les ridiculisant, nos conceptions religieuses et sociales, Toynbee répond que c'est précisément de la foi dans l'ordre surnaturel que l'homme moderne a le plus besoin.

Les Canadiens français sont-ils promis à une si haute fortune ? Oui, laisse entendre Toynbee, s'ils conservent intact le sens de la primauté des valeurs morales et spirituelles dont la perte a égaré l'humanité. Oui, ajouterai-je, s'ils savent courageusement s'imposer à leur milieu, voire le dominer par les vertus qui leur sont propres.

POSTFACE

NOUS étions réunis dans la gentilhommière que Jean Désy occupe à Boucherville durant les moments de repos que la Carrière lui réserve. Nous nous sentions heureux, et du soleil sur les Laurentides, et du décor immédiat fait des belles choses rapportées par notre hôte de ses séjours à l'étranger. Nous étions à l'abri des soucis dans ce refuge de l'amitié et disposés aux charmants abandons de la douceur de vivre.

Jean Désy s'interrogeait sur le titre qu'il donnerait au volume où il se proposait d'assembler quelques-uns de ses travaux jusque-là dispersés. Nous cherchions ensemble, gagnés à ce jeu auquel, à propos de choses moins importantes, si souvent nous nous étions livrés. Nous avions banni — y avions-nous même songé ? — les titres coutumiers : *souvenirs, mémoires, journal, récits, chronique, même voyage autour de quelque chose*. Désy allait bien au-delà de ces simples propos de route.

— En somme, dit quelqu'un, à quoi résumez-vous votre pensée dominante, cher ami ? Qu'est-ce qui vous préoccupe d'abord tout le long de ces études ?

— La culture, enchaîna Jean Désy. Par les voies que m'offraient les circonstances, je tentais d'entraîner les nôtres dans les *sentiers de la culture*.

Le titre était trouvé. Restait le livre. On vient de le lire.

Se tournant vers moi, Jean Désy poursuivit : « D'accord, mais je vous demanderais une préface ». Dans la béatitude de ce lieu, dans le clair ambré de cette délicieuse chute du jour, tout imprégné de la plus proche camaraderie, que n'eussé-je promis ? J'ai écrit bien des préfaces, sauf celle que j'aurais aimé donner à une œuvre d'un certain poids et qui fût mienne. J'acceptai.

Je réclamai les bonnes pages et je me disposais à inviter le lecteur à lire un ouvrage dont je ne doutais pas de la saveur puisque déjà je le connaissais dans ses grands traits — incisifs et généreux — lorsque Jean Désy, après un séjour à Ottawa et une envolée vers l'Europe où devait bientôt le rappeler une dernière et glorieuse étape, vint dans notre home nous dire adieu. Après avoir évoqué le passé où tant d'événements nous rapprochent, expliqué les multiples visites protocolaires qui marqueraient son installation à l'ambassade de Paris, Désy m'apprit du nouveau au sujet du bouquin projeté. Sa disposition était modifiée : Je n'écrirais plus une préface, mais une *postface*.

Je devais donc me retourner sur moi-même. *Postface*, c'est un vieux mot, de bonne frappe française ; pourquoi ne pas l'employer ? François Mauriac ne s'en prive pas à la fin de sa *Galigai*. Va donc pour *postface*. Mais tout est changé. C'est bien, disent les dictionnaires, « un avertissement qui se place à la fin d'un livre », mais il y a tout de même une nuance. Le préfacier propose le livre au lecteur ; que fera le *postfacier*, si j'ose employer ce barbarisme ? L'ouvrage, cette fois a été lu ; il est possédé, connu. Avertissement si l'on veut, la *postface* ne peut être qu'une sorte de recollection, de recueillement. Agréable d'ailleurs lorsqu'il s'agit d'un ouvrage comme celui-ci. On apprécie mieux les attitudes de l'auteur qui demeurent

dans l'esprit comme des silhouettes nettement dessinées. On garde l'impression du livre que l'on vient de fermer, son prolongement, son intime écho. On le revit.

Comme le titre nous paraît ainsi justifié ! Il est une longue aspiration vers la culture, c'est-à-dire — et sans engager de débat autour de ce mot livré au sort que l'on sait — vers la formation de l'esprit qui fleurit en civilisation. Si l'on repasse tous les chapîtres, on y trouve un ton ferme — que le débit accentue, car il faut avoir entendu Désy —, une singulière information et cette chose, précieuse entre toutes pour qui sait en recueillir les leçons : l'expérience. Tout cela lié avec grâce, enveloppé d'un sourire sans vaine indulgence, marqué parfois d'une certaine sévérité à l'endroit de nos faiblesses, toujours guidé par une indéniable sympathie envers les nôtres.

Car, si le diplomate est un « silencieux, perdu dans les brumes de la discrétion », il n'est pas cloisonné dans sa fonction au point d'être séparé du monde où il vit ou de son monde à lui, celui dont la règle l'exile. Sans trahir le secret auquel l'attache l'honneur professionnel, sans ouvrir ses dossiers à la curiosité publique, il a droit à sa pensée propre. Surtout s'il s'applique à définir sa conception de la diplomatie même et ce qu'elle implique de savoir et de surveillance.

Devient-on diplomate d'instinct ? L'est-on de nature, possédant « le sens des valeurs et des proportions » ? — Certes ; mais à l'orée de la Carrière prennent place une lente formation acquise par l'expérience des hommes et des choses, ou de « patientes études ». Cette sagesse, nul n'interdit de la diffuser. Le « concitoyen », qui double le diplomate, n'aliène ni son inclination ni son droit de regard. Il partage l'inquiétude de l'heure et s'émeut des lézardes sur le mur retrouvé. Chaque mission accomplie lui suggère un nouveau colloque avec ses commettants.

Il reconnaît des emprises déjà redoutées : l'étiollement de la langue que la ville gangrène et, au delà, la vague redoutable des « astucieuses mécaniques », la « grande nuit des robots » où s'obscurcissent jusqu'à l'étouffement les indispensables clartés héritées de l'ancêtre.

Après de fortes études universitaires à notre Faculté de Droit de Montréal, Désy part pour l'Europe et s'incrit à l'École des sciences politiques de Paris dont il sortira diplômé. Il acquiert de précieuses lumières, nourrit son goût de l'histoire et poursuit sa recherche de l'art. Il revient enseigner les siens et son action se fait aussitôt bienfaisante. Il professe l'histoire générale et l'histoire diplomatique avec maîtrise. Il s'intéresse de près à ses élèves qui ont tout de suite reconnu en lui la volonté d'une impeccable tenue.

Mais la Carrière l'appelle et va le retenir. La France, la Belgique et la Hollande, le Brésil, l'Italie, l'ont accueilli tour à tour avant Paris. Partout il nous fait honneur. Toujours, il reste fidèle aux siens. S'il déplore nos manques et nous voudrait plus convaincus de nos responsabilités, plus conscients de nos disciplines, plus attentifs aux impératifs de notre innéité, son reproche jaillit d'un cœur sans sécheresse. Qu'on relise, avec ce trait dans l'esprit, la conclusion de presque toutes ses conférences : le Canada, pas un instant, ne cesse d'être sa patrie, dont sa fonction ne le sépare que par ses exigences. Le voyage, même s'il l'enrichit d'images et d'impressions, le ramène chez nous, empli d'ardeurs nouvelles pour notre bien. « Quand vous aurez voyagé, disait-il aux membres de la Société Richelieu, vous vous direz qu'il est parfois bon de sortir de son pays, ne serait-ce que pour la joie de le servir et que pour le bonheur d'y revenir. »

Edouard MONTPETIT

Février 1954.

TABLE DES MATIÈRES

Hommage liminaire à Édouard Montpetit.....	9
Les étrangers ne sont pas ceux qu'on croit.....	19
Les étrangers et nous.....	41
Les deux côtés de l'horizon.....	49
Deux cousines : Courte-paille et Cathrineta.....	61
Discours à de jeunes Canadiennes.....	69
L'éducation par l'arbre.....	75
La quatrième liberté : libération de la peur.....	81
Bons sens et civilisation.....	93
L'école et la carrière.....	111
Libération de l'homme.....	125
L'Université et l'État.....	137
Le milieu de culture.....	161
Bilingues ? Pourquoi ?.....	181
Le français dans la vie canadienne.....	201
Postface.....	219



*Achevé d'imprimer à
l'Imprimerie Fides
le vingt-sixième jour
de novembre de l'an mil
neuf cent cinquante-quatre.*





RELIURE
Claire Enrg.
BOOKBINDING

BNQ



000 354 318